BnF Gallica

Quatrelles. Les Mille et une nuits matrimoniales : Récit que fit la dame à la robe gris poussière ; Récit que fit le [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

L'Épine, Ernest (1826-1893). Quatrelles. Les Mille et une nuits matrimoniales : Récit que fit la dame à la robe gris poussière ; Récit que fit le jeune homme de Washington ; Récit que fit la dame au voile épais ; Récit que fit la dame aux bas de soie .... 1877.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES MILLE ET UNE

NUITS MATRIMONIALES

8° Y 2
1272

DU MÊME AUTEUR

VOYAGE AUTOUR DU GRAND MONDE. 1 vol., 7e édition. 3 fr.

LA VIE A GRAND ORCHESTRE, 1 vol., 5e édition . . 3 fr.

SANS QUEUE NI TÊTE, 1 vol., 3e édition. . . . . 3 fr.

L'ARC-EN-CIEL. 1 vol., 3e édition . . . . . 3 fr.

726 — Paris, imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.

QUATRELLES

LES MILLE ET UNE NUITS MATRIMONIALES

RÉCIT
QUE FIT LA DAME
A LA ROBE GRIS-POUSSIÈRE

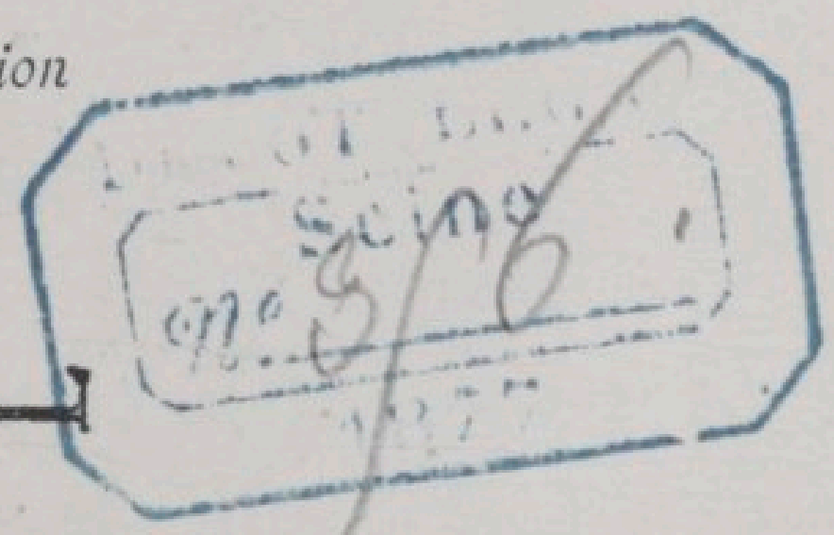
RÉCIT QUE FIT
LE JEUNE HOMME DE WASHINGTON

RÉCIT QUE FIT LA DAME AU VOILE ÉPAIS

RÉCIT QUE FIT
LA DAME AUX BAS DE SOIE BLEU DE CHINE

RÉCIT QUE FIT LE VIEUX MONSIEUR

Quatrième Edition



1878

PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

AVIS AU LECTEUR

Lecteur, homme de bien, lectrice, femme intelligente, qui commencez la lecture de ce roman, je vous dois un avis charitable. Je ne veux pas vous prendre en traître. Malgré ses dehors cavaliers, ce livre est un livre moral. J'aime mieux le confesser tout de suite ; tôt ou tard vous vous en seriez aperçus.

Que cet aveu ne vous décourage pas.

Quoique moral, ce livre n'a pas les allures dogmatiques de maître Jean-Jacques, les emportements de saint Bernard et de saint Thomas, les qualités lénitives du *Voyage d'Anacharsis,* de *Télémaque* ou des *Lettres à Émilie.* C'est un livre bon enfant qui va droit au but.

La vertu ne gagne rien à se barbouiller de

noir le visage, à froncer les sourcils, à prendre la voix rauque des loups-garous. Les sermons les plus efficaces sont ceux que l'on prononce le sourire sur les lèvres.

J'ai écrit des contes pour les enfants, des récits héroïques pour les jeunes hommes, des nouvelles pour les désœuvrés. Quant à ce livre-ci, entendons-nous bien : il traite certaines questions brûlantes qui ne regardent ni les demoiselles ni les petits jeunes gens.

En faut-il déduire qu'il est plein de récits égrillards, de fantaisies malsaines propres à réjouir les lecteurs en cachette... quitte à les scandaliser en public ? Est-ce un catalogue d'infamies ? un glossaire effroyable que les initiés bégayeront d'abord, souriants et troublés, et qui plantera peu à peu ses racines empoisonnées dans la langue saine des honnêtes gens ? Va-t-il soulever des questions irritantes, se faire l'auxiliaire d'un parti politique et traiter à la cavalière les questions sociales les plus ardues auxquelles il donnera pour solution...le mariage d'Anatole et d'Honorine ? Parcourrons-nous les repaires, les bouges dont les plus aguerris refusent de franchir le seuil ? Non ; je vous

tromperais si je vous le laissais espérer.

J'ai voulu réagir contre cette école malsaine, qui, donnant le change à la morale, sous prétexte de combattre l'adultère, le discipline et nous convie à faire de nos épouses des maîtresses choyées.

« Fous que vous êtes, nous dit-elle, qui courez les aventures et braconnez lorsque vous pouvez si bien vous divertir sur vos terres! Au lieu de déserter le logis et de laisser aux maraudeurs la place libre, associez votre femme à vos velléités lubriques, ni plus ni moins que si elle appartenait à la grande armée des filles disponibles. Au lieu de semer votre bien aux quatre coins des alcôves publiques, satisfaites les fantaisies de votre moitié; payez à elle, plutôt qu'à d'autres, des faveurs qui n'auront pas moins de prix pour avoir été légalement concédées. On vous saura gré d'oublier qu'elles vous sont dues, et le capital que vous aurez égrené au logis ne sera pas perdu pour la communauté. Bref, comme les petites filles jouent à « la marchande », jouez à l'adultère avec votre femme. »

Je trouve cela abject.

Celui qui fausse de la sorte le but sacré du mariage est mille fois plus coupable que l'époux en rupture de ban.

La femme, dans le ménage, a deux missions distinctes également sacrées : elle est épouse, elle est mère. On ne peut pas la détourner de l'une sans compromettre l'autre. Cinq fois sur dix, pour le moins, l'homme dupé doit son infortune au peu de respect qu'il a eu pour son intérieur. Cette brute a pris femme afin d'avoir une maîtresse assermentée, reçue dans le monde, moins coûteuse et moins autoritaire que les farceuses qu'il choyait autrefois. Auprès d'une maîtresse-femme il était esclave, il compte faire une esclave de sa femme-maîtresse.

La plupart des infortunes couvent, latentes, depuis la première heure des tendresses échangées. La jeune fille brusquement transformée en épouse, désenchantée par un butor, prend le mariage en dégoût. Mithridate s'est fait aux poisons, la femme se fait au ménage. Les unes plient sous le joug, indifférentes ou bestiales ; le plus grand nombre se croit une exception malheureuse. Toutes refusent d'admettre que l'homme est si peu en amour. Les unes pleu-

rent leur rêve, les autres cherchent ailleurs à le réaliser.

L'homme béni du Ciel, ménager du trésor que lui a donné la Famille, qu'a sanctifié l'Église et que lui garantit l'État; l'homme trois fois heureux qui a su franchir la première étape matrimoniale sans déchirer le voile de douces illusions qui le protége, celui-là s'est préparé de longues heures de joies.

J'ai écrit ce livre pour opposer aux folies criminelles des maris malfaisants la tendresse sacrée des époux respectueux.

Voilà le public prévenu. Que les examens de conscience commencent.

QUATRELLES

LES MILLE ET UNE

NUITS MATRIMONIALES

I

PREMIER PRÉAMBULE

Cinq voyageurs, poussés à bout par l'insomnie, en viennent à se faire les confidences les plus intimes.

Cinq voyageurs roulaient à toute vapeur sur la ligne de Lyon, dans un compartiment de première classe, par une belle soirée des premiers jours de juin. Il était huit heures cinquante. Le train venait de quitter Paris.

En face l'un de l'autre, dans les deux coins de gauche, un jeune homme et une jeune femme étaient blottis.

Il avait fort bon air; elle était charmante.

Bien qu'elle eût, en montant la première, étendu sur la lampe le rideau de soie, mes priviléges d'auteur me permirent de distinguer ses longs cheveux blonds, son sourire railleur, ses grands yeux fiers, ses mains mignonnes, ses pieds d'enfant. Mon cœur a conservé comme un écho de sa voix douce. Elle portait une ample polonaise de velours anglais couleur gris-poussière, et je ne sais quoi de rose tendre autour du cou et dans les cheveux.

Une jeune dame lui servait de pendant, à l'autre extrémité du wagon : une blonde aux yeux bleus frangés de noir, svelte, élégante, large d'épaules, fine de taille, la Diane de Gabies à vingt-cinq ans, appropriée aux besoins de l'époque.

Mes héros devant traverser incognito cette véridique histoire, la première des deux voyageuses que je viens de vous présenter s'appellera : *la dame à la robe gris-poussière;* la seconde, *la dame aux bas de soie bleu de Chine.*

Chacun s'installa de son mieux pour tenter le sommeil. Rien ne troubla le silence de ces premiers moments. A Montgeron, cependant, l'impatience commença de gagner tout le monde. Personne ne dormait. La dame aux bas de soie bleu de Chine essaya les attitudes les plus va-

riées. Les couvertures, les coussins furent empilés inutilement de tous les côtés et de toutes les façons. La dame à la robe gris-poussière fut la première qui prit son parti de veiller. Après avoir pendant quelques instants regardé fuir le paysage, elle tira un étui de sa poche, en sortit une cigarette et dit, en interrogeant du regard ses compagnons d'infortune :

« Cela ne vous incommode pas ? »

L'occasion était trop belle pour qu'on la laissât échapper. La conversation s'engagea. Au bout de la cinquième minute, les voyageurs s'étaient confié qu'ils ne dormaient jamais en wagon ni les uns ni les autres; qu'ils passeraient la nuit entière ensemble; qu'ils étaient mariés et voyageaient chacun isolément. On se sent emporté si vite en chemin de fer, que les confidences vont comme l'express.

« Pourquoi faire tant d'avances au sommeil? hasarda le jeune homme en roulant à son tour une cigarette. Une nuit de bonne causerie n'est que trop tôt passée.

— En effet, ajouta un vieux monsieur qui s'était tenu jusque-là immobile, il est impossible que cinq personnes qui se voient pour la première et la dernière fois n'aient rien de neuf et d'imprévu à se dire.

— Bah ! interrompit la dame à la robe gris-poussière, si la conversation s'engage, vous parlerez tous politique avant la première station. »

Chacun s'en défendit avec une ardeur de bon augure ; seulement, ne sachant trop comment entrer en matière, les plus hardis risquèrent gauchement quelques observations fanées sur la douceur de la température.

« Voilà ce que je craignais ! Si nous n'y prenons pas garde, nous allons perdre à plaisir la plus belle des occasions que nous rencontrerons jamais d'être spirituels, pimpants, piquants, sincères, originaux. Ah ! si l'on voulait me croire !...

— Si l'on voulait vous croire ?...

— Nous passerions la plus intéressante des nuits. Chacun de nous ignore d'où viennent ses compagnons, encore moins sait-il où ils vont, quels noms ils portent, quelle situation ils occupent. A peine nous distinguons-nous dans la nuit, et nous nous quitterons avant le jour pour ne plus nous revoir. Quelle occasion merveilleuse d'être amusants et sincères ! Mais vous ne voudrez pas.

— Dites-nous de quoi il s'agit, nous apprécierons.

— C'est inutile, je ne serai pas compris.

— Je n'ai que moi pour me porter garante de moi-même, monsieur, reprit la dame à la robe gris-poussière, mais vous pouvez me croire; je suis très-intelligente. Essayez.

— Ces dames l'exigent ?...

— Le tolèrent... » dit à son tour une dame qui n'avait pas encore pris la parole.

Elle occupait un des coins de gauche. Un voile épais cachait absolument son visage; mais l'élégance de sa mise, la douceur de sa voix, sa distinction extrême, tout témoignait qu'elle était de race. Certaines castes ont un cachet inimitable. Elle était de celles-là.

« Il faudrait avant tout, reprit le vieux monsieur, jurer solennellement de ne pas déplacer le rideau qui intercepte la lumière, de ne rien tenter jamais pour nous retrouver ou reconnaître. Ensuite, comme jadis les deviseurs de haute dame Marguerite de Navarre : Oisille, Hircan, Longarine ou Saffredant, chacun entreprendrait à son tour le récit bien sincère de quelque histoire de verte allure dont il aurait été le héros. »

Cette proposition souleva tout d'abord une tempête. Peu s'en fallut que pour expulser son auteur on n'entreprît de faire arrêter le train. Sans s'émouvoir de l'émotion qu'il avait pro-

voquée, le vieux monsieur reprit sa place, ferma les yeux et ne bougea plus.

Le coup était porté. A l'indignation succéda une salve de franc rire. Au bout de cinq minutes, on admit que la chose serait amusante à réaliser ; au bout de dix, qu'elle ne tirait pas à conséquence ; au bout de quinze, tout le monde consentait à écouter. Personne encore ne voulait prendre la parole. La dame au voile épais s'était signalée par son mécontentement.

« Vous reconnaîtrez, je l'espère, dit-elle au dormeur éveillé, que, jusqu'à révélation contraire, pour un galant homme, toute femme inconnue est une honnête personne ?

— Assurément, reprit le vieux monsieur sans ouvrir les yeux.

— Vous ne connaissez ni ces dames ni moi, donc nous sommes irréprochables. Eh bien, alors, je vous le demande, où voulez-vous que nous puisions la matière du récit que vous attendez de nous ?

— Dans le ménage, tout simplement. »

Une nouvelle tempête faillit éclater. On leva les bras au ciel, on changea de place, on se parla bas. L'agitation était à son comble. Quand elle commença à s'apaiser, le vieux monsieur reprit :

« Je vois que nous ne nous entendons pas du tout. Ce n'est pas une histoire graveleuse que je vous demande, que je vous offre... Fi!... pour qui me prenez-vous ?...

— A la bonne heure !

— Mais, tout simplement, une de ces histoires trop intimes pour qu'on les raconte jamais à quelqu'un que l'on reverra. C'est si doux à dire, hélas!... ce qu'on ne doit pas dire. Choisissons tous, si vous le voulez bien, ce moment psychologique où les époux, unis depuis quelques heures à peine, troublés, éblouis par l'immensité des droits que Dieu et les hommes viennent de leur concéder, se trouvent pour la première fois en présence. Pour ma part, je ne sais rien de plus varié, de plus imprévu, de plus étrange et de plus chaste.

— Le fait est, soupira la dame à la robe gris-poussière, que, si je pouvais parler, vous seriez bien stupéfaits.

— Assurément il n'y a rien que de pur dans mes souvenirs, murmura la dame au voile épais, de pur et de touchant.

— Qu'est-ce que je disais!... reprit le vieux monsieur triomphant. Allons, un peu de courage. Songez que le récit que chacun de nous fera sera payé au quadruple. Cette nuit, qui me-

naçait d'être si longue, si énervante, passera comme un rêve.

— Il est bien entendu que tout ce que nous allons dire sera oublié à partir du moment où nous mettrons pied à terre !

— Nous transformons ce compartiment en confessionnal.

— Tous nos personnages porteront des noms de guerre.

— C'est convenu.

— Nous ne tenterons rien pour nous retrouver ou nous reconnaître !

— C'est juré. »

Personne ne voulant commencer, le sort fut consulté. Il désigna la dame à la robe gris-poussière. Elle s'exécuta de bonne grâce et prit la parole en ces termes.

II

RÉCIT QUE FIT LA DAME A LA ROBE GRIS-POUSSIÈRE.

Le Jardin des Plantes conserve précieusement sous verre, comme type de la laideur suprême, un gorille artistement empaillé. Lorsque l'administration scientifique de la rue Cuvier fit choix de ce hideux spécimen, mon mari n'était pas encore de ce monde. C'est le 18 juin 1815 que naquit M. Vertsalin. Ce jour-là, découragée, la France perdait la bataille de Waterloo. Bien que née trente-six ans plus tard, je ressentis douloureusement le contre-coup de ces désastres.

C'est à la Ville-au-Bois, chez mon père, il y a deux ans, le 9 août, jour de la Saint-Amour, effroyable dérision !... que M. Vertsalin m'apparut pour la première fois.

Quand je pense que ma famille a offert six cent mille francs à ce monsieur pour qu'il m'admît dans son alcôve, non, là, vraiment,

vous savez !... j'en ai froid de rage comme au premier jour. On a discuté la nature des apports, on a multiplié les inventaires, on a prévu le cas où je mourrais sans laisser d'enfants... On n'a pas prévu celui où je mourrais de douleur. C'est pourtant ce qui a failli arriver.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce mariage ne s'est pas fait tout seul. J'ai lutté, je me suis débattue, j'ai supplié. Ah! j'ai dépensé bien du courage, allez !... Vous allez voir à quoi cela m'a servi.

Le 8, au lieu de monter chez elle à dix heures, comme tous les soirs, ma belle-mère est restée sur le perron avec mon père. Ils me dirent qu'ils avaient à causer. Je montai dans ma chambre.

Quand j'y entrai, la fenêtre était ouverte. Un rayon de lune étalait au pied de mon lit un tapis blanc. La nuit était calme, claire, odorante. Il courait dans l'air comme des frissons qui glissaient dans mes cheveux, sur mes épaules, le long de mes bras, sous mes fines manches de batiste. On eût dit que l'on respirait des baisers. Des senteurs pénétrantes de bois et de verdure arrivaient jusqu'à moi. Je m'étendis sur une chaise longue, près de la croisée, émue, ravie, transportée dans ces mondes dont l'âme, aux

heures des pures extases, a le pressentiment.

Nous avons juré d'être absolument sincères, n'est-ce pas ? Eh bien, je l'avoue, dans ce temps-là, mon cœur n'éprouvait aucune joie sans que le souvenir de Lucien en eût sa part. Cela est naturel, n'est-ce pas, qu'on rêve à un beau garçon dont on se croit aimée par des nuits pareilles ?

Mon père et ma belle-mère causèrent sur le perron jusqu'à minuit. Jamais on n'avait vu cela. J'entendais le bruissement presque incessant de leurs voix, mais je ne distinguais aucune de leurs paroles. Lorsqu'elle se leva pour rentrer, ma belle-mère, voyant ma croisée ouverte, m'appela. « Antoinette !... êtes-vous couchée ? — Oui, madame. — Fermez votre fenêtre, la nuit devient fraîche. » J'entendis pendant quelques minutes aller et venir dans les couloirs, puis tout devint silencieux.

Le lendemain, on mit de l'ordre dans la chambre rouge du premier, celle des grandes réceptions, on remplit de fleurs les potiches, et quand je demandai qui l'on attendait, ma belle-mère me répondit :

« C'est un monsieur que vous ne connaissez pas, un ami de votre père. Vous mettrez votre robe mauve à l'heure du dîner.

— Une robe décolletée?

— Précisément. C'est ce qu'il faut. »

Je ne me doutais pas qu'on allait commencer par ma personne la série des inventaires.

A quatre heures le break partit pour la gare. Mon père conduisait. A quatre heures trois quarts il ramena Lucien et quelque chose d'informe, de laid, de poussiéreux, de fripé. Ce quelque chose était M. Florestan Vertsalin. En descendant de voiture, il s'embarrassa les jambes dans une couverture. C'est à quatre pattes qu'il fit son entrée à la Ville-aux-Bois. Lucien lui vint en aide avec un empressement qui me déplut. Je le voyais de ma fenêtre, en écartant doucement les rideaux, l'épousseter à coups de mouchoir des pieds à la tête. Ma belle-mère serrait les mains de son hôte, s'informait de l'état de sa santé, surveillait ses bagages, lui montrait le chemin, multipliant les avis charitables chaque fois qu'il posait le pied sur une marche nouvelle, tandis que mon père, au comble de l'agitation, donnait des ordres de tous les côtés à la fois.

On me fit dire de descendre. Lorsque j'entrai dans le salon, il y faisait délicieusement sombre. Les volets étaient clos. Ma belle-mère courut en ouvrir un. Lucien en fit autant. Le soleil

se rua dans la maison à travers le vitrage. Sur ce fond d'or se détacha la silhouette de M. Vertsalin.

« C'est là l'enfant ? dit le monstre à demi-voix en me dévisageant.

— C'est elle, répondit mon père. Comment la trouves-tu ?

— Mon cher, tu me gâtes. C'est dommage, ma parole d'honneur.

— Bah ! laisse-toi faire. Vas-tu te plaindre que la mariée est trop belle ? »

Ces mots, bien que je ne les comprisse pas encore, me donnèrent le frisson. Après un échange de banalités auxquel je pris le moins de part possible, notre hôte monta chez lui. Je demeurai seule avec Lucien.

« Va fermer les volets, lui dis-je, et apprends-moi quel est ce vilain personnage.

— Chut ! prends garde ! parle avec plus d'égards de l'arbitre de ma destinée, de M. Vertsalin, armateur vingt fois millionnaire, propriétaire d'une flottille à vapeur, chef suprême de l'entreprise maritime à laquelle je suis attaché. Un mot de lui peut assurer ma fortune. Parle donc de ce grand homme avec ménagement à défaut de respect. Et puis enfin, il est mal à toi de rire de lui.

— Pourquoi donc cela?

— Tu t'en doutes bien, fortunée créature.

— Pas le moins du monde.

— Crois-tu que M. Vertsalin, l'homme le plus occupé du monde, aurait quitté son office pour quatre jours, s'il n'avait pas eu quelque grand projet en tête?

— Quel projet?

— Crois-tu que ton père, que ta belle-mère, se seraient mis en frais, se seraient multipliés comme ils l'ont fait pour le premier millionnaire venu?

— Lucien, tu veux me faire peur.

— Tu serais bien à plaindre, vraiment, si tu devenais Mme Vertsalin! Douze cent mille livres de rentes, Antoinette, tu entends? douze cent mille livres de rentes, une terre princière dans le Nord, un domaine royal dans le Midi... » Je vous épargne l'énumération que me fit Lucien. Elle me remplit les yeux de larmes. Quand, à la suite de cet inventaire, il ajouta : « Tu juges, petite cousine, si je serais heureux de te voir devenir la femme de mon patron! Ma fortune serait faite! » je n'y tins plus.

« Tu ne m'as donc jamais aimée, lui dis-je, que tu me parles ainsi?

— T'aimer?... Moi? Es-tu folle? Voyons,

Antoinette, est-ce que c'est possible ? Est-ce que mes ressources me l'auraient permis ? Ne va pas dire des choses pareilles devant tes parents, au moins. Ils me jetteraient à la porte, et M. Vertsalin s'empresserait de suivre leur exemple. J'ai mon chemin à faire, moi ! il faut que j'arrive. »

J'avais froid partout en entendant cela, vous jugez. C'était la vie mauvaise qui commençait pour moi. C'est avec effort que je parvins à lui dire :

« C'est bien, Lucien, ne parlons plus jamais de cela.

— Tu me comprends, n'est-ce pas, Antoinette ? Si j'avais cru que ton père voulût de moi pour gendre, certes, je t'aurais aimée de grand cœur, mais j'ai des raisons de penser qu'il n'eût jamais autorisé ce mariage. Il eût fallu t'attendre deux ans, faire des soumissions respectueuses, et patati, et patata !... Et puis qu'est-ce qui te restait ? Les yeux pour pleurer. Ce n'est pas avec des larmes qu'on fait bouillir la marmite.

— Assez, Lucien, assez. Tu as raison, mon père n'aurait pas voulu de toi. Ce n'est pas après ce que je viens d'entendre que je l'en blâmerai.

— Si cependant tu croyais que ton père... Mais il faudrait être sûr...

— Ne parlons plus jamais de cela. Quant à épouser M. Vertsalin, cela n'arrivera pas. Je me sauverais plutôt.

— Tu ne feras pas cela...

— Je le ferai. Personne ne paraît me connaître ici. »

Lucien avait l'air consterné. Ce que je lui avais dit n'aurait pas dû lui faire de la peine, n'est-ce pas?

Comme bien vous pensez, je ne mis pas la robe mauve. Cela me valut, de la part de ma belle-mère, un sermon aigre-doux que j'écoutai sans sourciller; de la part de mon père un ordre que je refusai d'exécuter. Leur surprise fut si grande qu'elle paralysa leur colère. C'était ma première révolte. Mme de Plouëzec, ma marâtre, qui s'était décolletée, dut changer de toilette.

Le dîner fut morne; tout le monde y jouait un rôle. Tandis que ma belle-mère s'efforçait vainement de me mettre en lumière, mon père faisait valoir de son mieux les mérites de M. Vertsalin. Lucien, lui, se bornait à approuver son chef après chaque bouchée. On fit miroiter à tour de rôle toutes les facettes de l'esprit de

mon futur. Alouette rétive, je demeurai impassible. Les théories qu'il émit sur les arts, la littérature, la morale, la politique et la religion n'étaient pas de nature à me plaire. Le dîner fut court. Tout le monde était mal à l'aise. Les combattants sentaient que l'affaire s'engageait mal.

Il va sans dire que l'on fit une promenade dans le parc. Mon père prétexta je ne sais plus quoi pour ne pas sortir. Ma belle-mère prit le bras de Lucien, M. Vertsalin m'offrit le sien. Je le refusai. Il n'en continua pas moins à m'accompagner ; trottant l'amble, comme les petits chevaux de Tarbes ; arrachant à toutes les haies des feuilles qu'il jetait presque aussitôt, après les avoir déchirées avec les dents, comme des cartouches. Dès les premières minutes, ma mère et Lucien disparurent. La nuit était claire, la lune se levait. Ce n'est pas sans dégoût que je voyais sur le chemin mon ombre et celle de M. Vertsalin, couchées côte à côte, se confondre à chaque instant.

« Il est étrange que nous nous voyions aujourd'hui pour la première fois, mademoiselle, car nous sommes, votre père et moi, de vieux amis. Nous nous tutoyons depuis le collége. Le courant des affaires m'a emporté de bonne heure

loin de lui, et cela m'a été une joie bien grande de le retrouver. »

M. Vertsalin fit une pause pour me laisser le loisir de lui répondre quelque banalité. Voyant que je n'en profitais pas, il continua.

« C'est à votre cousin Lucien que je dois d'avoir revu mon vieil ami. Un gentil garçon, ce Lucien. Nous en ferons quelque chose. Votre père m'a rendu de réels services au début de ma carrière. Je ne les ai jamais oubliés. Il vient d'acquérir un nouveau titre — le plus grand de tous — à ma gratitude. J'ai désiré être le premier à vous en informer. »

Je sentais venir la mauvaise nouvelle. Le sang me montait aux tempes; il secouait mon cœur à le briser. Je voyais sur le ciel comme un crêpe.

« Aimez-vous le luxe, mademoiselle ?

— Je n'en sais trop rien, monsieur. Il faudrait qu'il m'eût fait défaut pour que je pusse savoir à quel point je l'apprécie.

— Aussi n'est-ce pas de..... l'élégance qui vous entoure que je parle, mais de magnificences inusitées, presque inconnues. Quelque chose comme les *Mille et une Nuits* réalisées.

— Je n'ai jamais, je vous l'avoue, apprécié ces trésors fantastiques que gardent des mons-

tres. Leur conquête ne mérite pas la lutte.

— Oh ! mais... je vois que vous tirez le plus grand fruit de vos lectures, mademoiselle ! Vous êtes une fine observatrice. Vous aurez alors certainement remarqué que les héroïnes transforment toujours les monstres. Je n'en veux pour preuve que *la Belle et la Bête, Riquet à la Houppe*... Rien n'est doux et bon comme les monstres que l'on s'est donné la peine d'apprivoiser.

— Cette besogne de dompteur demande une vocation spéciale que je ne me sens pas. »

J'avais touché juste. Un léger froncement de sourcils, un éclair qui brilla dans les yeux de M. Vertsalin, me le prouvèrent. Toutefois, c'est en souriant qu'il reprit :

— Vous êtes heureusement assez jeune, mademoiselle, pour qu'une vocation se révèle encore en vous. Je veux d'autant plus l'espérer que, pour parler cette fois sans métaphore, votre père m'a donné votre main.

— Vous me permettrez d'en douter, monsieur ; mon père n'aurait pas disposé de moi sans me consulter.

— Il faut croire, mademoiselle, qu'il ne doute pas de votre bon vouloir, car la chose est décidée.

— Absolument décidée ?

— Absolument.

— Vous ne pouvez cependant pas croire que j'ai de l'affection pour vous ?

— J'ai passé l'âge des illusions et des exigences.

— Croyez-vous donc que je puisse jamais vous aimer ?

— Je sais que cela est impossible. C'est ce qui me met à l'aise. Je suis de ces gens qu'on ne peut pas aimer tant ils sont hideux, mais auxquels on se fait, parce qu'ils sont généreux et tolérants.

— Et cela vous est égal de vous marier dans ces conditions-là ?

— Que voulez-vous que j'y fasse, mademoiselle? Quand je me casserais la tête contre les murs, en serais-je plus beau ? Non, n'est-ce pas ? Je ne prétends pas à l'impossible. Mais... je suis homme, je suis riche, et je ne me soucie pas que les éléments de bonheur dont je dispose s'en aillent, les uns à des coquines, les autres à des hospices. Je ne vous demande pas de m'aimer. Ce serait d'ailleurs du bien perdu. Pourvu que j'aie de vous de gentils petits héritiers bien portants, bien grouillants à rendre heureux, je ne vous en demanderai pas davantage.

— Et qui vous dit, monsieur, que je n'aime pas déjà ?

— Monsieur votre père me l'a assuré. Cela me suffit.

— Si je vous disais qu'il se trompe ?

— Je dirais que vous vous trompez.

— Mais enfin, monsieur...

— Voici madame votre mère qui nous rejoint. Dans le peu de paroles que nous avons échangées, c'est avec joie que j'ai constaté en vous beaucoup de franchise, de jugement, de clarté dans l'expression, d'esprit et de fermeté. Ces qualités sont celles que je préfère. Jointes à votre grande beauté, à vos charmes sans pareils, elles font de vous une créature parfaite. N'espérez pas que je renonce à vous posséder.

— Vous pourriez vous en repentir, monsieur.

— Je vous assure que vous vous calomniez. Vous êtes, vous serez toujours respectable et respectée. Un seul mot encore, si vous le permettez, mademoiselle. Monsieur votre père vous réservait six cent mille francs de dot. Je les ai refusés. Je n'en ai que faire. C'est vous seule que je veux. Cela ne n'empêchera pas de vous reconnaître la moitié de mon bien. Vous voyez que je suis rond en... mariage. J'ai pensé qu'il vous serait agréable de faire un peu de bien

en entrant en ménage. Vous avez été élevée avec votre cousin Lucien ; vous devez avoir quelque affection pour lui ?

— Je vous assure, monsieur...

— Ne vous en défendez pas. En vous épousant, c'est un vol que je lui fais. Je le sais. C'est dans l'ordre. Eh bien, trois cents des six cent mille francs qui vous étaient destinés seront placés à son crédit dans mes affaires. C'est vingt mille livres de rentes que vous lui constituez par ce fait. Il faut toujours se mettre bien avec les petits cousins quand on entre dans une famille. »

Je ne découvris que plus tard, après mon mariage, tout ce que la conversation de M. Vertsalin masquait de perfidie et de monstruosités. Il était entré trop d'exaspération dans mon cœur pour que le dégoût trouvât à s'y caser. Il a joliment repris ses droits depuis, par exemple !

L'arrivée de Mme de Plouëzec et de Lucien mit fin à cet entretien. Pauvre mère ! Si les morts voient les vivants, comme tu as dû souffrir pendant ces heures-là ! La marâtre me prit dans ses bras, malgré l'effort que je fis pour éviter cet embrassement hypocrite.

— La chère enfant ! comme la voilà émue ! Rendez-la bien heureuse, monsieur Vertsalin.

C'est la joie de la maison que vous nous prenez. Vous verrez comme elle est bonne à aimer. »

Je rentrai dans ma chambre dès que je le pus pour y pleurer tout à mon aise. Je ne me couchai pas de la nuit. Pendant ces longues heures, j'analysai de mon mieux la situation et cherchai à me rendre compte des mobiles de chacun. Ma belle-mère allait reconquérir quelques années de jeunesse en éloignant, non pas une rivale, mais un redoutable point de comparaison. Mon père, homme positif, croyait, en me procurant une fortune princière, assurer mon bonheur. Il comptait aussi retrouver le calme intérieur que la jalousie de sa seconde femme avait souvent compromis. Ma jeunesse, ma beauté suffisaient, en ce temps-là, à m'expliquer la ténacité de M. Vertsalin. Je compris que je n'avais de secours à attendre de personne. Lucien ne m'aimait pas. La fuite me parut être la seule ressource qui me restât. Mais j'avais six semaines devant moi, six semaines et l'imprévu. Bien des choses pouvaient survenir qui rompissent ce mariage. Je capitulai avec moi-même et résolus d'attendre.

Au bout de quatre-vingt-seize heures, pas une minute de plus, pas une minute de moins qu'il n'avait été dit, M. Vertsalin nous quitta.

Le break revint au perron. Ce qu'on en avait descendu y remonta; la pantomime se joua dans l'autre sens. Le *prétendant* m'adressa un adieu d'Amadis qu'accompagnait un sourire de Quasimodo, puis il partit.

On eût dit que les oiseaux n'attendaient que cela pour recommencer leurs chants. Je n'en avais pas entendu un seul depuis quatre jours. Ce fut partout comme un réveil, comme un second printemps. Avant que le bruit des roues eût cessé sur le sable de l'avenue, tout avait repris son aspect, son cours d'autrefois. J'en vins presque à oublier. Je savourais ma vie paisible comme je ne l'avais jamais fait. Je découvrais à chaque brin d'herbe des mérites infinis. Je me pris à adorer des gens jusque-là inconnus ou indifférents. Si bien que ce fut un réveil affreux lorsque mon père me dit : « Nous partons après-demain pour Paris. Il faut penser à la corbeille. Les bans sont publiés. Le mariage se fera le 22. »

Il n'y avait plus à hésiter. L'approche du danger me rendit avec mes résolutions la fermeté voulue pour les accomplir. Il importait de brusquer les événements. C'est le soir même que je décidai de partir si mes dernières supplications demeuraient sans effet.

Je pleurai dans les bras de mon père ; je me jetai au pied de Mme de Plouëzec. Tout ce qu'on peut faire, tout ce qu'on peut dire, je le fis, je le dis. Je ne recueillis même pas une bonne parole. J'étais condamnée. Je n'avais donc plus à me préoccuper que de fuir.

C'est auprès de la vieille baronne de Chandoyseau, ma tante, chez laquelle, au temps heureux, je passais avec ma pauvre mère presque tout le temps des vacances, que je résolus de chercher un refuge. Il me fallait faire trois lieues à pied pour éviter la station voisine qui dessert la Ville-aux-Bois, et où tout le monde me connaît ; puis, de là, me rendre par le chemin de fer à la Girole, où je trouverais une voiture publique. Je résolus de partir à une heure du matin, quand tout le monde serait endormi, de façon à arriver à la gare à cinq heures trente pour le passage du train. J'avais mille choses à prévoir, à disposer, à organiser.

L'usage était de fermer toutes les portes à onze heures. On en remettait les clefs à mon père, qui, se levant toujours le premier, les rouvrait de quatre à cinq. J'aurais donc trouvé toutes les issues fermées sans la précaution que je pris d'enlever la clef de la cuisine et de glisser du sable dans la serrure.

Je craignais aussi que le chien de garde me vît et se mît à aboyer. Je parlai de cauchemars, de bruits inexplicables que je croyais entendre, de pas dans le corridor qui me tenaient éveillée, et je demandai qu'on me permît de garder Pastour dans ma chambre pendant une nuit ou deux. Cela me fut accordé. Je préparai une lettre pour mon père, dans laquelle je lui donnais les motifs qui m'avaient déterminée et le suppliais de ne pas me maudire. Je lui disais que, placée dans cette douloureuse alternative de devenir fille désobéissante ou épouse révoltée, j'avais compté davantage sur son généreux pardon dans le premier cas, que sur l'indulgence du monde dans le second ; j'y voyais d'ailleurs plus de chances de rémission. Je couvris ces pages de tous les trésors de tendresse que sa froideur m'avait obligée d'amasser et, les yeux pleins de larmes, assise sur le pied de mon lit, mon cœur passa la revue des heures bénies que j'avais vécues à la Ville-aux-Bois, près de ma vraie mère. Je me trouvai mille excuses d'abord. J'étais une victime, une héroïne, un exemple qu'admirerait le monde; mais, à mesure que la nuit avança, ma foi en moi s'affaiblit. Je me pris à douter de ma logique, mes griefs me parurent moins puissants. J'en vins à

me demander si je n'exagérais pas les malheurs qui m'épouvantaient, si je serais de force à surmonter les obstacles de mon entreprise. Je commençai l'interminable liste des unions mal assorties, subies avec résignation, et je me demandai si j'étais vraiment une victime exceptionnelle. J'allais remettre toutes choses en place et me coucher résignée, lorsqu'une heure sonna.

Il me sembla que je recevais sur le cœur le coup sec que donna sur le timbre le marteau de l'horloge. Je ne sais comment cela se fit, mon imagination engourdie se ranima, et je me vis subitement, à pareille heure, quinze jours plus tard, épouse à perpétuité, prête pour l'apprentissage effroyable, dans la chambre nuptiale. Un frisson de dégoût me secoua tout entière Je dus me cramponner à un fauteuil pour ne pas tomber.

« Allons! me dis-je, c'est assez de lâcheté, c'est assez de faiblesse. Que puis-je redouter davantage que d'être la femme, la chose acquise de M. Vertsalin? Le scandale est le seul refuge qu'on me laisse; tant pis pour ceux qui m'y poussent! »

Je me dirigeai vers la porte, fermant à demi les yeux, de peur de me sentir retenue par tout

ce que j'abandonnais. Pastour s'était endormi sur le seuil. Je l'avais oublié. Aussi le heurtai-je assez rudement pour qu'il se redressât en poussant un aboi plaintif. J'eus peur. La surprise me glaça. Il me sembla que tous les monstres mythologiques et apocalyptiques s'étaient rués sur moi. Je reculai de plusieurs pas.

En voyant Pastour traverser lentement un rayon de lune pour venir à moi, mon émotion ne fit que changer de motif. Avait-il réveillé mon père, dont la chambre était voisine de la mienne? Je demeurai longtemps immobile, anxieuse, attentive, interrogeant ces bruits furtifs, ces rumeurs vagues que l'on ne perçoit que la nuit. Il me semblait entendre mon sang courir dans mes veines. Tout s'apaisa peu à peu, et je repris courage.

La serrure, quand je la touchai, me glaça le creux de la main, le cœur aussi. Je ne mis pas moins de quatre minutes à tourner la clef. J'avais demandé une veilleuse afin de trouver chez moi l'huile dont j'avais besoin pour faire taire les charnières. La porte tourna sans bruit sur ses gonds.

Pastour voulut me suivre. Le retenir était impossible. Je lui livrai passage.

Devant la chambre de mon père, des larmes

me vinrent aux yeux. Je m'agenouillai et demandai à Dieu d'adoucir le coup que je lui portais.

Je me déchaussai pour descendre l'escalier. Que de fois je m'arrêtai épouvantée en entendant crier les marches ! Arrivée au rez-de-chaussée, je n'eus plus peur. Je ne sais comment cela se fit, la porte de la cuisine était ouverte. Pastour était déjà dehors, rôdant, furetant, fouillant tous les recoins du parc. Cela m'inquiétait de trouver ainsi toutes les issues libres. Je m'avançai avec précaution. Il me fallait, avant de gagner les premiers massifs, faire au moins cent pas en pleine lumière. Là me paraissait être le plus grand danger. J'avais perdu beaucoup de temps déjà. Je n'avais plus le loisir d'hésiter. Je me mis donc résolûment en route. Il me sembla que l'on fermait une des fenêtres de la façade. Que l'on m'eût vue ou non, je me décidai à courir. J'avais hâte de gagner les premiers taillis.

En entrant sous bois, il me sembla que j'étais sauvée, que l'avenir entier m'appartenait. La belle nuit qu'il faisait ! et comme je respirais à l'aise ! La liberté, cette fée sublime, prêtait à tout ce qui m'entourait un aspect inconnu. Les hêtres géants rejoignant leurs cimes formaient

au-dessus de ma tête, bien haut, près du ciel, des arcades sombres remplies d'étoiles. Les houx avaient double ration de clarté, et les fougères, secouées par la brise de nuit, balançaient des vers luisants en quête d'amoureuses.

Plusieurs fois je crus entendre craquer les branches mortes, des pas légers faire tinter les feuilles sèches ; mais tout se taisait aussitôt. Pastour aboyait au loin. Je pressai le pas. Au bout d'un quart d'heure de marche, j'entendis une voix douce qui m'appelait.

« Cousine ! n'aie pas peur. C'est moi, Lucien. »

Mon sang s'était glacé dans mes veines. Je ne trouvai pas un mot à dire. Cachant mon visage, ne doutant pas que je fusse perdue, je tombai plus morte que vive sur le talus qui bordait le chemin.

« Rassure-toi, cousine. Tu n'as plus rien à craindre, puisque me voilà. Je me doutais bien que tu mettrais tôt ou tard ton projet à exécution, cher cœur vaillant. Voilà plusieurs nuits déjà que je fais bonne garde. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, petite cousine. Je ne suis là que pour t'obéir, te suivre ou rester ; me perdre avec toi si tu persistes, te sauver si tu renonces à fuir ; t'aimer toute ma vie si tu le

permets ; mourir si c'est ton caprice que je cesse de t'aimer. »

J'étais littéralement paralysée par la surprise. Ces paroles tendres auxquelles je m'attendais si peu, cette voix douce résonnant à mon oreille au milieu de la plus belle des nuits, cette suite non interrompue d'émotions, me donnaient le vertige.

« Pourquoi me parler ainsi en ce moment, Lucien ? Ne m'as-tu pas dit, il y a quelques jours, que tu ne m'aimais pas ? Que dois-je croire, l'heure vivante ou l'heure morte ?

— Crois tout ce que te dit ma tendresse, ne crois que cela. Ta fortune s'élevait entre nous deux. Aujourd'hui que tu as jeté par-dessus bord ce lest incommode, tout est bien changé, et je puis te faire entendre la vérité. Bon gré mal gré, les filles riches sont vouées aux riches. L'honnête homme sans ressources n'ose pas en approcher. Je n'ai rien fait pour que tu m'aimes; au contraire. Je n'ai rien fait pour t'entraîner. Mais puisque aujourd'hui tu es décidée à te perdre, eh bien, laisse-moi me perdre avec toi.

— Me perdre!... Mais je ne veux pas me perdre, Lucien ? Pourquoi me dire cela ? Que crois-tu donc ?

— Je vois ce qui est, et ce qui est me paraît justifié à moi qui t'aime. Qu'importe ce que pensera, ce que dira le monde? Il nous déchirera, mais nous nous réfugierons si bien dans notre amour, nous élèverons autour de nous de tels remparts de tendresse, que la boue qu'on va nous jeter ne nous atteindra pas. Quelle belle et douce vie nous mènerons bien loin d'ici!

— Je vous jure, Lucien, que je ne vous comprends pas. Je vais à la Girole chez notre tante. Je veux m'y réfugier. Le respect m'y suivra, je n'en doute pas.

— Si tu fais cela, avant huit jours ton père t'aura été chercher et te ramènera à M. Vertsalin. Il est impossible que tu n'y aies pas songé. Non, si tu as pris la fuite, si tu es ici à cette heure, fermement résolue à vivre indépendante, libre, heureuse, aimée, aimante, tu n'as qu'un chemin à suivre, et je te guiderai. J'ai bien réfléchi, va! Jamais ton père ne te donnera à moi. Je t'aime assez pour tout te sacrifier; m'aimes-tu assez pour en faire autant? Si cela est, nous allons partir. J'ai tout prévu, tout préparé. Une voiture nous attend au détour de cette allée. Nous serons avant peu bien loin de France. Songes-y. Tu es mineure, cousine mignonne; c'est la prison qui m'attend si je reste dans ce

pays. Et puis ton père est violent. Il nous tuerait.

— Tu me fais affreusement peur !...

— Tu n'as plus le droit de trembler. Il faut, quand on aime, regarder la vie, regarder l'amour bien en face. Nous allons partir pour l'Amérique. Demain soir nous serons en mer.

— Mais...

— Je renonce à l'avenir qui m'attendait chez M. Vertsalin, à la donation que me faisait mon oncle. Nous allons vivre pauvres, misérables, dédaignés, incertains du lendemain. La misère ne te fait pas peur, à toi ?...

— Lucien, ces sacrifices...

— Je suis heureux de te les faire. Je te parle, tu le vois, en galant homme. Si tu me suis, c'est la honte, l'exil, la souffrance, la faim, qui seront notre lot. Je ne veux rien te cacher. Voyons, m'aimes-tu assez pour accepter tout cela ?

— Lucien, tu me troubles. Je ne sais plus que penser, je ne sais plus que croire. Je n'étais pas faite à cette idée que tu pouvais m'aimer. Je n'avais pas prévu tout ce dont tu me parles. Ne puis-je pas me cacher dans quelque honnête retraite, jusqu'à l'heure où, maîtresse de moi, je pourrai devenir ta femme ?

— Ma femme !... Y songes-tu !

— Comment ?

— Crois-tu que, te sachant libre, j'aurai la force de te fuir ? Non, il faut, si tu m'aimes, partir avec moi à l'instant.

— Lucien, je ne sais aimer que loyalement, honnêtement, au grand jour. La misère ne m'effraye pas auprès d'un époux aimé. Si tes sentiments pour moi sont ceux que tu dis, tu ne peux rien me proposer d'autre. Je veux tenter l'impossible. Retourne auprès de mon père. Il aura besoin de tendresse tout à l'heure, quand on lui apprendra mon départ. Moi, je continue ma route. Dans deux ans, je serai libre; je t'attendrai. »

Lucien allait me répondre, lorsque je poussai un cri. Ah ! je n'étais pas au bout de mes terreurs. A vingt pas de moi, sur le tronc blanc d'un hêtre, un homme était appuyé. Je ne distinguais qu'une silhouette aux contours effrayants, et, cependant, je sentais que ses yeux étaient fixés sur moi. Je tombai dans les bras de Lucien.

« Quel est cet homme ? J'ai peur !... Que me veut-il ? Le vois-tu là-bas ? Pourquoi nous écoute-t-il ? Que fait-il là ?

— Rassure-toi, cousine. C'est un domestique à moi que j'ai fait venir de Paris ; un homme sûr

que personne ici ne connaît. Il sert notre famille depuis trente ans. C'est lui qui conduira la voiture qui va nous emporter. »

La vue de cet homme m'avait glacée. Que n'aurais-je pas donné pour me retrouver dans ma chambre désertée, seule et le verrou fermé ! Lucien devint de plus en plus pressant, comme si un coup d'éperon l'eût stimulé.

« Viens ; la nuit avance. A peine nous reste-t-il assez de temps pour traverser le pays avant la venue du jour. Viens. Je ne te quitterai plus. Nous nous aimons ; nos deux existences n'en doivent plus faire qu'une. Je pouvais accepter cette idée que tu devenais l'épouse... l'épouse illusoire d'un vieillard que tu ne peux pas aimer ; je ne permettrai pas que tu vives libre et sans moi. » Je suppliai Lucien de me laisser continuer seule la route « Non, reprit-il, il n'y a plus pour toi que deux voies : choisis celle que tu veux adopter : la fortune avec M. Vertsalin ou la misère avec moi. Tu peux encore rentrer au château. Loyal comme je le suis, je t'y aiderai. T'entraîner serait une lâcheté ; je ne la commettrai pas. Mais si tu es résolue à te perdre, entends-moi bien, je jure que ce sera à mon profit. Si tu fais un pas pour fuir sans moi, j'appelle... Ainsi !... »

Le domestique avait disparu. J'étais seule avec Lucien. Il voulut me prendre dans ses bras; je sentis ses lèvres frôler mes lèvres; j'eus peur. Que se passa-t-il dans ma tête, dans mon cœur? Je ne saurais plus le dire. Toujours est-il que je me mis à courir dans la direction du château, croyant voir derrière chaque arbre, au fond de tous les taillis, blotti dans les fossés, couché sur chaque branche, un monstre pareil à celui qui venait de m'apparaître sur le bord du chemin.

Dix minutes plus tard, j'étais dans ma chambre.

Quand on y entra au petit jour, on me trouva sans connaissance sur le plancher. Cela retarda mon mariage de huit jours. Voilà tout ce que je gagnai.

La cérémonie se fit à Paris, comme il avait été convenu. Tout ce que l'orgueil d'une femme peut rêver me fut offert. Il est à croire que ce n'était pas ce qu'il me fallait, car celui qui posa sur mon front la couronne de fleurs d'oranger remarqua que j'avais sur la tempe gauche une épaisse mèche de cheveux blancs, qu'il n'avait pas remarquée la veille.

Je vous épargnerai le récit des tortures courantes que j'eus à subir. Lucien, rayonnant,

m'annonça qu'il partait le lendemain pour l'Amérique du Sud. M. Vertsalin l'envoyait à Lima fonder et administrer une importante succursale.

Et maintenant, écoutez bien ce qui me reste à vous apprendre.

Lorsqu'à deux heures du matin j'entrai dans la chambre nuptiale, je refusai de me déshabiller. J'avais remarqué l'absence de clefs et de verroux. Je ne restai pas longtemps seule. En voyant entrer M. Vertsalin, je dus éprouver ce que subissaient les chrétiennes enchaînées, lorsque se levaient les grilles et que les fauves s'élançaient dans le cirque.

Il tira de sa poche la clef de ma chambre et me l'offrit, après avoir fermé la porte à double tour.

« Ne tremblez pas comme vous le faites, je vous en prie, madame, me dit-il. Je viens vous rassurer. Asseyez-vous là, près de moi, et causons ; non pas comme nous sommes censés le faire, mais comme deux associés qui veulent assurer la prospérité et l'honneur de leur maison. En ce moment nos invités rentrent chez eux. « Est-il heureux, ce Vertsalin ! se disent-ils. Est-elle malheureuse, cette pauvre petite !... » Ils se trompent. Je ne serai pas

l'heureux Vertsalin. Je ne veux pas que vous soyez la malheureuse Antoinette. »

Si j'ai jamais ouvert les oreilles, ai-je besoin de dire que ce fut pendant cette heure-là ?

« Je sais, continua-t-il, ce que je vaux pour une jeune épousée et ne prétends pas au rôle de Roméo ; que Juliette se rassure. En vous remettant la clef de cet appartement, je vous ai concédé le droit de m'en chasser. Je partirai si vous l'exigez, mais je crois qu'il est dans votre intérêt de m'écouter jusqu'au bout.

« Ma chère enfant, il me fallait une épouse. J'ai douze cent mille francs de rente. La fortune qu'une femme ne partage pas n'a aucune raison d'être. Je suis trop riche pour ne pas avoir une jolie femme ; trop laid pour n'avoir pas une femme honnête ; trop fin pour n'avoir pas une femme intelligente. C'est pourquoi je vous ai désirée. Tout, jusqu'à votre répulsion, m'a prouvé que mon choix est bon. Fort heureusement pour moi, pour vous plus encore peut-être, madame, ce corps difforme, comme un moule faussé, a déprimé le cœur qu'il renfermait. Je n'ai jamais aimé... ce qu'on appelle aimé. Je n'aimerai certes jamais, puisque je ne vous aime pas. Voilà déjà un premier point qui doit vous faire plaisir. »

Les sentiments les plus divers se heurtaient en moi, pendant que parlait M. Vertsalin. Tandis que ma raison se réjouissait du tour patriarcal que prenait cet entretien, mon cœur criait : Est-ce donc là ce que Dieu m'avait réservé ? N'aurai-je jamais ma part des extases terrestres ? N'est-ce pas un vol qui m'est fait ? — Sauvée !... disait le corps. — Perdue !... soupirait l'âme.

« Ici, ma chère enfant, continua M. Vertsalin en me prenant la main, est le point délicat de ce petit discours. Je voudrais pouvoir n'être pour vous qu'un père ; me préoccuper uniquement de vous faire la vie heureuse, pendant les heures que n'absorbent pas mes affaires ; étouffer enfin sous mes largesses les regrets qu'il est impossible que vous n'éprouviez pas. Malheureusement, le monde a ses exigences. Nous avons tous quelque sacrifice à lui faire. Il faudra en prendre votre part. Je m'efforcerai d'en adoucir l'âpreté, croyez-le bien. J'en souffrirai presque autant que vous, en songeant que je suis l'instrument de votre supplice. La pensée que je ne vous aime pas, que nous accomplissons un devoir social, purement et simplement, sera, je l'espère, un grand adoucissement à vos maux. Enfin, ma chère enfant, il me faudra des héri-

tiers. Trois s'il se peut, plus si vous le daignez permettre. Mais, prenez tout votre temps. Je ne suis pas pressé. Habituons-nous d'abord l'un à l'autre. Je vais vous laisser reposer. Vous en avez besoin après tant d'émotions. Les dédommagements ne vous manqueront pas. Bonne nuit, chère madame. Vous voilà maîtresse d'une grande fortune, tâchez d'avoir beaucoup de fantaisies, ce sera pour moi une fête de les satisfaire. Bon repos. Et maintenant, ouvrez cette porte, je vous prie, puisque c'est vous qui en avez la clef. »

Après une crise aiguë, lorsqu'on voit le danger qui s'éloigne, il semble qu'il ne reviendra plus jamais.

Je me sentis tellement soulagée, qu'arrêtant M. Vertsalin sur le seuil :

« Votre franchise m'a touchée, monsieur, lui dis-je. Je ne veux avoir aucun secret pour vous.

— Plus tard, plus tard. Dans quelques jours nous causerons de tout ce qu'il vous plaira. Savez-vous qu'il est déjà trois heures, et j'ai un rendez-vous important à sept heures du matin ?

— Je ne reposerais pas tranquille si je ne vous ouvrais pas mon cœur. »

Nous étions tous deux debout, près de la porte. Mon mari ne quittait pas des yeux la clef que je tenais.

« Il y a huit jours, monsieur, j'aimais encore Lucien, et...

— Si c'est cela que vous avez à me dire, n'en prenez pas la peine. Je le sais depuis plusieurs mois. Lucien m'a tout conté.

— Comment!... Lucien?...

— A eu sur vous quelques ambitieuses visées; mais, à la suite de négociations que j'ai entamées avec lui, tout s'est arrangé.

— Cela ne peut pas être vrai!

— Ah! c'est un garçon qui fera son chemin, monsieur votre cousin! Il est bon d'en avoir quelques-uns comme cela dans les affaires, mais c'est malpropre dans les familles. Aussi je l'ai expédié au bout du monde. Vous seriez bien aimable de m'ouvrir cette porte.....

— Vous a-t-il dit aussi, monsieur, que j'avais voulu fuir?

— Il me l'a dit.

— Ce que vous ne savez certainement pas, c'est qu'il offrait de m'y aider.

— Tout cela était convenu entre nous. Prévenu par lui de vos projets, je l'ai placé sur votre chemin. Il a joué son rôle à merveille. Il

m'a même fait peur un instant. C'est pour cela que je suis sorti du taillis.

— Quoi ! cet homme qui m'a tant épouvantée ?...

— Était votre serviteur. Vous vouliez tâter de la fuite. C'était on ne peut plus innocent, et j'aurais eu mauvaise grâce à contrarier la première fantaisie de celle dont je comptais faire ma femme. J'ai seulement tenu à guider l'entreprise. Elle a réussi, puisque vous êtes ici. »

J'étais stupéfaite. La clef me glissa des mains. M. Vertsalin la ramassa.

« Bonne nuit, chère enfant. Comptez sur moi comme je compte sur vous. »

Il ouvrit la porte et disparut, me laissant humiliée, honteuse et désolée.

Voilà ce que fut ma première nuit de noces. Il y a une justice dans le ciel, allez ! quoi qu'on en dise. M. Vertsalin, puni par où il avait péché, n'a pas d'enfants. Je jure qu'il n'en aura jamais, quoi qu'il doive m'en coûter. Ah ! si je suis restée honnête, ce n'est la faute de personne. — Je vous prie de me passer du feu, monsieur, j'ai grand besoin de fumer une cigarette.

III

SECOND PRÉAMBULE

Un Jeune homme de Washington, éperdument amoureux de sa cousine, est sur le point de mourir d'un baiser qu'il n'a pas reçu.

C'était à mon voisin de prendre la parole, et, comme il hésitait :

« Madame s'est exécutée de si bonne grâce, lui dit notre doyen, que reculer maintenant serait faire preuve de mauvaise foi.

— Je pourrais échapper à votre programme, monsieur, je ne suis pas marié....

— Mais alors que faites-vous ici ? s'écria la dame au voile épais, scandalisée. Nous écouter est une trahison.

— Vous n'avez aucun droit à nos confidences. Voulez-vous bien vous en aller !...

— Mesdames, rassurez-vous. J'ai de quoi payer ma dette

— Entendez-vous, par hasard, nous faire l'historique de vos bonnes fortunes ?

— Nous ne le souffririons pas !

— Il ne doit être question que de chastes amours.

— Rassurez-vous. Le récit que je suis prêt à vous faire est celui d'une première nuit de noces dont j'ai été le témoin, rien que le témoin ! celle de la seule femme que j'aie aimée et que j'aimerai, quelque long temps que je vive. C'est ma nuit nuptiale, à moi. Je n'en connaîtrai pas d'autre. En songeant à cette adorée que je n'ai jamais espéré posséder, qui ne sera jamais mienne, que j'ai vue dans les bras d'un maître et que je fuis en ce moment, si je crie un peu, si j'ai des larmes dans les yeux, vous m'excuserez, n'est-ce pas ? Je vous dirai les choses telles qu'elles se sont passées. Je ne m'épargnerai aucune blessure. Je ne masquerai que les noms. Le voulez-vous ? »

Un préambule si gros de promesses ne pouvait que piquer notre curiosité et exciter notre intérêt. Aussi mon voisin, vivement encouragé, prit-il ainsi la parole.

IV

RÉCIT QUE FIT LE JEUNE HOMME DE WASHINGTON.

Il y a une semaine de cela.

On jouait *Hamlet*. Faure venait de commencer cette admirable phrase du premier acte :

> Doute de la lumière,
> Doute du soleil et du jour,
> Doute des cieux et de la terre,
> Mais ne doute jamais de mon amour.

La salle entière écoutait émue, électrisée. Une porte des premières de face s'ouvrit avec bruit. Tous, nous nous étions retournés pour inviter au silence les nouveaux arrivants ; des « chut ! » bien accentués s'étaient même fait entendre, lorsqu'une jeune femme parut dans le cadre de la loge.

Elle était pâle, de cette pâleur saine, vivace, éclatante que Dieu paraît avoir réservée aux Américaines du Nord. Ses grands yeux som-

bres étaient prompts à se remplir de lueurs; dans ses longs cheveux blonds jouaient des reflets moirés. Dédaigneuse des banalités de la mode, trop puissante par droit de beauté pour accepter un joug, quel qu'il fût, elle portait une toilette hardie à force de simplicité, merveilleuse à force d'élégance, un de ces ajustements si parfaits, enfin, qu'ils semblent faire partie de celles qui les portent, comme les ailes de l'ange. Qu'il faut peu de choses pour parer une femme vraiment belle ! Un nuage de crêpe, un peu de satin blanc, quelques roses malmaison épanouies, puis, au corsage et aux oreilles, une centaine de mille francs de brillants, rien que pour dire qu'on n'est pas absolument sans bijoux.

Aussitôt que Betzabée Royle eut pris place sur le devant de la loge, les murmures malveillants s'apaisèrent, les plus enthousiastes oublièrent Hamlet et Ophélie, les plus irrités, subitement transformés, tournèrent le dos à la scène jusqu'à la fin de l'acte. Avant que Faure eût jeté son dernier cri :

Je me souviens ! je me souviendrai !

avant que le rideau eût fait mine de descendre, nous étions tous dans les couloirs. Seul, j'avais

appris le retour de Betzabée. Tout le monde la croyait encore en Amérique. Il est vrai de dire qu'elle est ma cousine germaine, que nous avons été élevés ensemble, là-bas, dans le pays libre, et que nous n'avons jamais cessé de nous voir ou de nous écrire. C'est pour tout le reste de ma vie un grand malheur qu'il en ait été ainsi.

Il n'était bruit que de ce retour imprévu. Chacun se demandait quel était ce grotesque inconnu, plus long... qu'une nuit de couches, plus blond que le foin, plus gauche qu'une autruche, plus grêlé que le fort de Vanves après la Commune et qui se permettait d'accompagner mistress Royle. « De quel droit ce nouveau venu accapare-t-il mistress Royle ? Depuis quand le privilége d'escorter mistress Royle appartient-il à des étrangers ? — Et à des étrangers de pacotille, encore ! — Mistress Royle, adoptée par Paris, ne relève que de Paris. » Voilà ce que chacun disait.

Lorsque le mot de l'énigme fut connu, lorsque j'eus bien établi que le sphinx de mistress Royle n'était rien moins que mister Royle, le maître légitime, le propriétaire reconnu, le titulaire assermenté de la belle Philadelphienne, la consternation fut générale. Tout le monde

savait qu'elle était mariée; personne n'avait songé qu'elle pût avoir un mari. Elle n'avait d'ailleurs jamais paru s'en douter elle-même, et, pourvu qu'on n'espérât rien, elle ne détestait pas qu'on l'aimât. Quant au pauvre homme, il s'était de tout temps si modestement tenu à l'écart que, ce soir-là, son existence fut comme révélée. Cette manifestation ne fut du goût de personne. Mister Royle dérangeait tant de douces habitudes que peu s'en fallut qu'on ne lui demandât compte de son existence et raison des prévenances dont Betzabée l'entourait.

Tout le monde à Paris a connu plus ou moins mistress Royle, et sa grande diablesse de calèche doublée de satin pensée, et le trotteur russe qu'elle monte au bois, le matin, et le lévrier de Tiflis qui l'accompagne; personne ne connaissait encore Edwin Royle. — Il en est de même dans bien des ménages; Madame a son monde, Monsieur a le sien, les enfants commencent à avoir le leur. On se réunit aux heures des repas, comme à une table d'hôte, et si l'occasion bénie de se disputer ne surgissait pas de loin en loin, ma foi! on pourrait bien se croire veuf l'un et l'autre.

Comme il y a eu en réalité deux Edwin Royle, comme autrefois deux Pline, je vais

vous parler d'abord de Royle l'ancien, Royle le jeune, Royle deuxième manière, Royle retour de l'Inde ; le Royle de l'Opéra, enfin, aura son tour en temps et lieu.

Royle l'ancien a démocratiquement gagné deux millions de rentes à Washington, dans *la* fabrication de la cire à cacheter pyrotechnique : de jolis petits bâtons de cire odorante qui lancent des étoiles bleues, rouges et vertes, lorsqu'on les approche de la flamme. Si Royle l'ancien a tenu à faire fortune, c'est qu'il est terriblement laid. Ici se place naturellement le portrait du héros.

Edwin a un mètre quatre-vingt-dix-huit centimètres de haut, ce qui mettrait un tambour-major dans l'humiliante nécessité de lever le nez pour lui adresser la parole. Ses yeux sont gris-perle. Son nez busqué achève une courbe qui prend naissance à la racine de ses cheveux taillés en brosse. Cette végétation insolite qui recouvre son crâne, comme la mousse envahit un fromage abandonné, est d'une couleur fantastique qui défie tous les dictionnaires. Un ouvrier de Lyon créa par mégarde la nuance « solferino ». La nature distraite créa, le jour où naquit mon cousin, la nuance *cheveux de Royle*. Effrayée de son œuvre, elle ne l'a fort

heureusement jamais reproduite. Les mains d'Edwin sont larges, épaisses, solides, nerveuses et duvetées de roux. Ses pieds puissants paraissent taillés pour fouler exclusivement le sol libre de l'Amérique. Il porte un chapeau microscopique, bas de forme, étroit de bord et une large barbe si rude et si épaisse, qu'un râteau s'y casserait les dents. Son veston exigu a dû être taillé dans sa première enfance. Il aura grandi dans cette modeste enveloppe. Ses poings formidables se sont développés depuis, et il faudrait aujourd'hui, pour qu'il pût retirer le vêtement, couper les poignets ou les manches. Ganté de dog-skine, il promène mélancoliquement sous toutes les latitudes, par tous les temps, sous tous les régimes, et cela depuis sa majorité, un parapluie d'alpaga, digne des périodes diluvienne et antédiluvienne. On n'a pas plus vu le parapluie d'Edwin Royle sans Edwin Royle, qu'on n'a vu Edwin Royle sans le parapluie d'Edwin Royle. Expliquez cela !... Moi, j'ai toujours pensé que c'était pour se donner une contenance que mon cher cousin promenait ainsi son parapluie. Je suis d'autant plus porté à le croire, que jamais personne ne le lui a vu ouvrir, quelque temps qu'il fît. Somme toute, si Edwin est grand, il

est aussi gauche que grand et aussi laid que gauche; mais Edwin est encore meilleur qu'il n'est laid, gauche et grand.

Nous ne sommes pas friands, nous autres Yankees, de *descendre* de quelqu'un. Descendre, c'est déchoir. Jeunes entre les plus jeunes dans la famille des peuples, nous aspirons à être un peuple d'ancêtres. Aussi je n'éprouve aucun embarras à vous apprendre que mon cousin était fils d'un petit dégraisseur de Foxlane.

Un vieil Allemand, débiteur du bonhomme Royle pour une assez forte somme, offrit, contre quittance, de se charger de l'éducation du jeune Edwin. Il dirigeait une institution borgne qui n'eût pu que gagner à devenir aveugle, tant ce qu'on y voyait était peu réjouissant. C'est là qu'en échange d'un décrassage effectif et matériel, l'intelligence de mon jeune cousin fut moralement décrassée. Le pauvre garçon avait grandi solitaire et abandonné, entre les cuves de teinture paternelle et une mère pratique, exclusivement préoccupée de sa boutique et de ses échéances. Aussi se fit-il une fête de goûter de la vie scolaire. L'accueil qu'il reçut le découragea promptement. Sa laideur, sa gaucherie, devinrent le thème de mille quolibets,

le prétexte de mille plaisanteries cruelles. On le fit asseoir sur des lames de canif, on lui brûla les cheveux avec de la poudre, on l'inonda d'eau glacée, la nuit, pendant son premier sommeil. Je ne crois pas qu'il ait passé un jour sans recevoir quelque coup ou quelque blessure. Du pied au faîte, les murs étaient couverts de charges et de couplets dont il était le triste héros.

On ne peut pas rapprocher deux enfants, qu'il n'y ait au bout de quelques minutes un tyran et un martyr. Les petits se font entre eux et les dents et les griffes. Ils s'exercent de bonne heure au métier d'homme... un vilain métier !

L'ex-débiteur du père Royle ne montrait pas trop les dents, d'abord parce qu'il ne lui en restait guère, et surtout parce qu'il prenait plaisir à voir turlupiner le fils de celui qui lui avait jadis mis quelque peu l'épée dans les reins. Un jour Edwin, le doux Edwin, prit rage et malmena fort rudement un de ses adversaires. Le voyant sous ses pieds lui demander grâce, il fut on ne peut plus surpris. Ce triomphe lui donna à réfléchir. Il attaqua deux autres railleurs qu'il battit, puis trois, puis quatre. Il lui fut, à son grand regret, impossible de poursui-

vre le cours de ses expériences ; il n'avait plus que des amis. Ces débuts le rendirent sauvage. Il s'isola, au grand profit de ses études, qui furent très-brillantes.

Lorsque, plus tard, cousin Royle s'attaqua aux femmes, sa laideur lui attira de cruels mécomptes. Ils accrurent son désir de racheter à tout prix, et par tous les moyens possibles ou impossibles, la disgrâce dont il était victime.

Il résolut de chercher querelle au plus déterminé des fiers-à-bras de la République. Et vous savez si la République est riche en fiers-à-bras. Au bout de six mois de recherches, Royle apprit qu'il existait à Cincinnati un certain Gooseberry qui se vantait d'être le plus beau, le plus fort, le plus adroit et le plus intrépide des Américains du Nord. Certaines histoires sanglantes enlevaient aux moins convaincus toute velléité de contradiction. Ce diable d'homme était quelque chose comme un Apollon anthropophage.

Royle ne fit ni une ni deux. Il partit immédiatement pour Cincinnati, et le jour même de son arrivée, alla se planter devant Gooseberry. Celui-ci se mit à rire comme un possédé en voyant l'étrange visage et la grotesque dégaîne de mon cousin. Edwin salua froidement le rieur.

« Grand merci, lui-il. Vous avez ri ; c'est ce que je voulais.

— Ne prenez pas la peine de me remercier. Je n'ai fait, en vous riant au nez, que ce que tout le monde eût fait à ma place.

— N'importe. Il m'est particulièrement agréable que ce soit vous qui ayez ri de moi.

— Je continuerai donc pour vous faire plaisir. » Et Gooseberry, en effet, rit si fort, trois minutes durant, qu'il était forcé de se tenir les côtes. Royle demeura impassible. On ne vit pas remuer un muscle de son visage. Quand l'hilarité de Gooseberry se fut apaisée :

« Riez encore, lui dit-il, riez, je le veux.

— Et si je n'ai plus envie de rire ?

— La question n'est pas là. Cela m'amuse de vous voir rire. Je veux que vous riiez.

— Au diable ! Seriez-vous aussi fou que grotesque ? Il est heureux que je sois d'humeur paisible ce matin.

— Cette humeur vous prend sans doute chaque fois que vous vous trouvez en présence d'un homme résolu ?

— Vous avez décidément perdu la raison. Je suis Gooseberry, vous entendez ? Gooseberry !... Je ne vous prends pas en traître, moi. Je suis Gooseberry. Je sais choisir mes morceaux.

Allez en paix. Je vous permets de continuer votre chemin.

— Je déteste voyager seul, monsieur Goose ?... Goose ?... Comment avez-vous dit ? Seriez-vous homme à m'accompagner ?

— Vous avez peur en route, peut-être ?

— Jour de Dieu !... non, et vous le verrez bien.

— C'est une querelle que vous cherchez ?

— Il vous a fallu bien du temps pour vous en apercevoir.

— A quel propos, cette querelle ? Je ne vous connais pas, moi. Je ne vous ai jamais vu.

— En êtes-vous encore là, dans ce pays ? Vous faut-il un motif par querelle ?

— Ma foi ! non. D'ailleurs, votre figure me déplaît assez pour que je n'en demande pas davantage.

— Cela se trouve à merveille ; c'est à votre visage que j'en veux aussi. Vous caractérisez ce que je hais le plus au monde : la beauté goguenarde, l'outrecuidance impunie, la sottise triomphante. Vous êtes beau, je suis laid et grotesque. Il me plaît de voir quelles grimaces fait un bellâtre à l'heure de cracher son âme. »

Gooseberry livide, tremblant de rage, abruti de surprise, voulut en venir aux coups. Royle

le terrassa. Lui ayant appuyé le pouce sur la gorge pour l'empêcher de crier, il ajouta :

« Si tel était mon bon plaisir, joli Gooseberry, avant dix secondes tes yeux injectés de sang sortiraient de leurs orbites et ne verraient plus ; ta langue gonflée s'allongerait entre tes lèvres violettes et ne tinterait plus ; ton teint, si clair d'ordinaire, prendrait des tons terreux. Joli Gooseberry, tu ferais horreur au fossoyeur. Mais je suis trop friand pour ne faire de toi qu'une bouchée. Va, petit, va te remettre de cette première alarme. Je n'ai que peu de temps à te donner. Organise-nous vite quelque partie de couteau. Fais avec soin le menu de cette mignonne boucherie. N'épargne ni la poudre, ni les balles, ni les lames effilées. Évite-moi, enfin, l'ennui de m'être dérangé pour quelque insignifiante aventure. »

La rencontre eut lieu le jour même, dans les caves vides d'une maison en construction. A neuf heures du soir, les deux adversaires, les yeux bandés, vêtus seulement d'une chemise et d'un pantalon de toile, y descendirent. Chacun d'eux était armé d'un pistolet et d'un couteau. On calfeutra les soupiraux, on verrouilla les portes et l'on promit d'attendre le jour pour les rouvrir.

Pour tuer le temps, les parrains du duel, qui gardaient les issues, organisèrent une partie de *monte* qui ne tarda pas à leur faire oublier les ennuis de l'attente.

A une heure du matin, on entendit plusieurs coups de feu. Quelques impatients voulurent descendre. Les aînés trouvèrent que cela ne serait pas convenable, et l'on reprit la partie interrompue.

A deux heures les parrains se mirent à table. Ils soupaient de fort bon appétit, quand des cris déchirants se firent entendre. On tint conseil. Après une courte délibération, il fut décidé que l'on respecterait scrupuleusement le programme et que l'on attendrait le jour. Les cris s'éteignirent peu à peu.

« Vous voyez, dit le doyen, que tout s'apaise comme je l'avais prévu. Puisque nous voilà tranquilles, à table, messieurs, à table ! »

On but à la santé du mort. C'était le moins que l'on pût faire ; c'est à ses frais que l'on buvait.

A quatre heures tout le monde dormait, les uns sur la table, les autres dessous. Le soleil se leva sans qu'aucun des parrains fît attention à lui. Si les reporters du *Cincinnaty Weekly Herald* et ceux du *Morning Times,* escortés de

quelques curieux, n'avaient pas secoué les dormeurs, ceux-ci eussent prolongé leur somme fort avant dans la matinée. Peut-on leur en vouloir, quand on pense que la mort d'Edwin ne pouvait que leur être absolument indifférente, et celle de Gooseberry infiniment agréable ?

On ouvrit les portes de la cave à sept heures. Celui qui descendit le premier roula dans l'escalier. Un corps étendu sur les marches l'avait fait trébucher. Ce corps était celui d'Edwin.

« Que le diable vous emporte ! cria-t-il. On ne peut pas dormir un instant tranquille ici. Fi !... le vilain pays ! »

Mon cousin avait une balle dans la cuisse, un coup de couteau dans l'épaule droite et un autre dans l'avant-bras. Gooseberry râlait dans une mare de sang au pied de l'escalier. On lui donna quelques soins par acquit de conscience, mais rien de ce qu'on entreprit ne put lui faire digérer le couteau qu'il avait dans l'estomac. Et cependant la lame était cassée dans la plaie. On l'enterra le lendemain.

Edwin pensa qu'il serait de bon goût qu'il suivît le convoi. C'est ce qu'il fit, clopin, clopant. Une fois la dernière pelletée de terre jetée sur le cercueil, il se remit en route pour

Washington, refusant le banquet d'honneur que la ville lui offrait.

Cette histoire fit grand bruit, et mon cousin ne trouva plus, au retour, sur son chemin, que des visages souriants et un accueil empressé.

C'est alors qu'il entreprit de devenir abominablement riche.

Il prit la fortune aux cheveux comme il avait pris Gooseberry, et après trois ans d'efforts surhumains, de luttes sans merci, de privations effroyables, il se trouva en mesure de faire l'aumône aux Rothschild et au Peabody.

Sa force lui avait attiré le respect de la foule; sa fortune lui conquit l'affection des masses. Né *hideux,* il avait passé *laid* après quelques horions, puis *excentrique* à la mort de Gooseberry. Grâce à ses deux millions de rentes, on lui reconnut une *tête de caractère.* « Encore un petit effort, disait Edwin, et vous verrez qu'ils me trouveront une *mâle beauté.* »

Il résolut alors de prendre femme.

Comme il avait toujours sur le cœur les mécomptes amoureux de sa toute jeunesse, il se promit une éclatante revanche. Il lui fallait des auxiliaires. Il les choisit parmi ces honnêtes gens par à peu près, qui ne voleraient pas une

épingle, non ! mais qui, parasites sans vergogne, acarus de l'or, toujours mis avec assez de recherche pour faire partout bonne figure, vivent de maraude et de grappillages dans l'atmosphère des nouveaux enrichis.

Ayant fait choix de six de ces habiles personnages, gens de goût et de bon conseil, il les invita à déjeuner. Après les avoir suffisamment bourrés de primeurs et imbibés d'alcool : « Messieurs, leur dit-il, j'ai besoin de vos bons offices. »

Les protestations de dévouement et les offres de services jaillirent bruyamment comme les fusées d'un feu d'artifice. Le plus modeste offrit de faire le sacrifice de sa vie-

« Que la queue du diable vous étrangle !... Vous parlez tous à la fois et me rompez la tête. Que voulez-vous que je fasse de vos existences ? Ce que je vous demande, c'est de me donner... de me vendre deux mois de votre temps. Je vais me marier. Avec qui ?... Je l'ignore encore. Vous allez m'aider à trouver l'épouse qui me convient. »

Cet exorde fut accueilli par une triple salve de bravos.

Chacun des six Judas comptait négocier avantageusement son hôte.

Edwin se fit apporter un plan des États-Unis. Après avoir reculé les verres et les assiettes, il l'étala devant lui, sur la table.

« J'ai, comme vous le voyez, divisé notre pays en six zones. Le chiffre de la population a servi de base à ce morcellement. Chacun des anneaux que j'ai tracés est habité par six millions d'habitants. Chacun de vous aura l'inspection d'une de ces divisions. Vous êtes garçons tous les six, vous avez tous les six plus ou moins de dettes, vous seriez heureux tous les six d'acquérir en deux mois une honnête aisance. Servez-moi, et vous aurez conquis l'indépendance. Vous allez partir, battre le pays et commencer la chasse aux jolies femmes. Ne laissez pas un coin de l'Union inexploré. Je veux (méditez bien ce verbe que je conjugue comme personne), je veux épouser la plus belle de mes compatriotes. Ne vous souciez ni du rang ni de la fortune ; je suis en mesure de suppléer à tout. Dans deux mois, vos recherches terminées, chacun de vous m'enverra le nom des deux plus adorables créatures qu'il aura déterrées. S'il peut joindre, au rapport motivé que j'attends de lui, une photographie de bon aloi, je lui en saurai gré. Surtout, ne consacrez les réputations acquises qu'après un exa-

men impartial et minutieux. Ce bilan de la beauté américaine une fois dressé, je me mettrai en route, et ferai mon choix parmi vos choix. J'entends que vous épousiez celle des deux proposées dont je n'aurai pas voulu. Ce me sera une garantie indispensable du soin avec lequel vos recherches auront été faites. Peu m'importe que vous fassiez choix d'une fille ou d'une veuve, pourvu qu'elle n'ait pas moins de dix-huit ans, parce que je veux en jouir dès à présent; et pas plus de trente, parce que j'entends en faire usage jusqu'à extinction. Il m'est non moins indifférent qu'elle soit riche ou pauvre, mais je la veux honnête et d'honorable origine. Ceci dit et compris, mettez-vous en route et ne ménagez rien pour réussir. »

Deux mois après ce discours, heure pour heure, Edwin recevait les six lettres de ses six envoyés. Il les posa près de lui et ne les ouvrit pas. Mon cousin avait rencontré la vieille miss Brooklyn.

Que la foudre écrase l'imbécile qui a présenté Royle à Betzabée! Parce qu'un jour, à la promenade ou dans un salon, un idiot aura dit : « Miss Brooklyn, je vous présente mister Royle, » des existences seront brisées, des cœurs déchirés... des... Au diable les souve-

nirs ! Pourquoi m'avez-vous demandé cette histoire ?...

Mon voisin demeura un instant muet et les yeux fixes. Aucun de nous n'osait lui adresser la parole. Au bout de quelques instants, cependant, il reprit :

Elle portait encore le deuil de son père. Le commodore est mort à Bâton-Rouge. Sa sœur Doly avait déjà épousé le comte O*** et habitait Paris ; Betzabée avait dix-huit ans. Je ne vous ferai pas son portrait. Ceux qui n'ont pas été amoureux sont des brutes incapables de comprendre ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est distingué ; je ne parle pas pour eux. Que ceux qui ont aimé songent à leur rêve. Et dire que si j'étais né quelques années plus tôt, j'aurais pu me mettre sur le chemin de ce Royle ! A quoi songeaient donc mon père et ma mère, qu'ils ont tant tardé à me mettre au monde ? Il était trop tard quand ils s'en sont préoccupé. Ma vie n'a plus de raison d'être. Je ne suis bon qu'à me soûler le soir, en compagnie de désœuvrés et d'imbéciles. Ah ! Dieu !... que n'aurait-elle pas pu faire de moi !

Du jour où Royle rencontra Betzabée, date sa première transformation. Washington sur-

pris vit éclore le Royle deuxième manière, le Royle timide, rêveur, inquiet, doux et modeste. Lui qui, autrefois, fût allé trouver l'empereur du Brésil ou le taïcoun et leur eût dit en pleine salle du trône : « Ta fille me plaît, il me la faut, » il hésita deux mois avant d'aller présenter ses hommages à mistress Cordélia Brooklyn et à miss Betzabée.

Trente fois au moins... que dis-je, trente fois!... soixante fois pendant ces soixante jours sa main prit et lâcha le marteau de leur porte. Il était toujours sur leurs talons, par exemple.

Pendant ce temps, les six envoyés écrivaient lettre sur lettre à Edwin qui ne répondait pas. Comme ils recevaient régulièrement leur mois de voyages, ils prenaient patience et ne revenaient pas.

Un jour qu'il se trouvait seul avec mistress Cordélia, Royle prit à deux mains son grandissime courage et lui dit brusquement :

« Mistress Cordélia, regardez-moi. Je suis laid comme jamais on ne le fut encore ; je suis aussi gauche que laid. Par exemple, j'assomme un cheval d'un coup de poing, je sais souffrir avec patience, je suis doux au faible, hardi contre le fort, mon instruction est assez complète, et j'ai 200,000 dollars de revenu : un million

de rentes. Dans ce grand corps qui vous fait rire, il y a place pour deux cœurs; et que le diable m'emporte s'il n'y en a pas deux, car un seul ne suffirait pas à contenir tout l'amour que j'ai pour votre fille. Vous ne croyez pas qu'elle veuille de moi, n'est-ce pas ? Il serait insensé de le supposer un instant. Que voulez-vous ! l'homme qui se noie s'accroche à un brin d'herbe. Je vous demande cela et je sais bien ce que vous me répondrez. Est-ce qu'une mère qui aime son enfant peut la donner à Edwin Royle ? Je me la refuserais, s'il dépendait de moi qu'elle m'appartînt. Ainsi... ne vous gênez pas. »

Mistress Cordélia avait des larmes dans les yeux en lui serrant les mains. « Pauvre Royle ! » soupira-t-elle. Et il n'en fut pas dit plus long cette fois-là.

Le disgracié se remit au travail avec frénésie. Il ne parvint pas à oublier; seulement, il se trouva bientôt à la tête de 400 mille dollars de rente : quelque chose comme deux millions de votre monnaie.

C'est alors qu'il fonda le *Charity hospital; the bit of Bread Society,* qui donne le pain et le bouillon à tous ceux qui les consomment sur place; *the poor's Theater,* dont l'entrée est

gratuite et qui représente des ouvrages de morale amusante...

Royle devint plus populaire que le Président.

Un soir, il rencontra mistress Cordélia.

« On ne vous voit plus; me gardez-vous rancune, Royle, lui dit-elle, et faut-il que j'aille vous relancer chez vous? Je n'ai rien dit à ma fille de notre conversation... vous savez? La petite demande à vous voir. Elle a des pauvres à vous recommander. »

La charité se fit entremetteuse. Elle prit Edwin par la main et le ramena auprès de Betzabée.

Royle devint l'exécuteur des bonnes œuvres de la jeune fille. S'il n'eût trouvé dans le bien lui-même un stimulant suffisant, il eût puisé dans sa tendresse des trésors incommensurables de généreuse pitié. Il mit sa fortune à la disposition de son cher professeur de charité, et tous deux pourchassaient la misère avec tant d'ardeur, qu'on se demandait comment Washington pouvait leur fournir assez de malheureux à soulager. Ils firent de la bienfaisance un art exquis, plein de raffinements et de délicatesses. Cette vertueuse association devint la source d'une affection mutuelle, purement amicale, de

la part de Betzabée, mais qui envahissait si bien le cœur d'Edwin, qu'elle n'y laissa bientôt plus de place pour aucun autre sentiment.

Peu à peu, miss Brooklyn s'habitua à la laideur de Royle. Je ne jurerais d'ailleurs pas que la tendresse et la charité ne l'eussent quelque peu transformé. Ma cousine se sentit touchée de sa timidité, elle ne rit plus de sa gaucherie et prit un indicible plaisir à façonner cette sauvage ébauche. Il s'en fallut de peu qu'elle ne fît de lui un parfait cavalier. On a toujours de la sympathie pour son œuvre ; c'est ce qui explique comment Betzabée ne se fit pas trop tirer l'oreille pour épouser son élève. Dieu de Dieu !... C'est vrai pourtant qu'elle l'a épousé !

Je ne l'avais pas encore vue. Elle m'apparut pour la première fois ce 22 juillet-là. Alors...

Pourquoi est-ce que je vous dis tout cela? Pourquoi me regardez-vous comme vous le faites, avec de grands yeux fixes? En quoi cela vous intéresse-t-il que j'aime ou n'aime pas? Je vous en prie, ne me regardez pas comme cela. J'ai tout essayé pour oublier ce 22 juillet. J'en suis venu à boire. C'est hideux. Si le ciel ne n'abrutit pas, vraiment, il sera injuste.

Elle était si adorable, il était si laid qu'elle faisait pitié. Bien des vieux enviaient pour leur

fille le sort de l'épousée, mais tous les jeunes avaient des frissons. Royle baissait les yeux comme s'il avait honte de ce bonheur accepté. Mistress Brooklyn se reprochait d'avoir consenti à ce mariage. Quand, le soir, elle s'approcha de son gendre pour l'exhorter à la pitié, elle le trouva qui pleurait dans son cabinet de travail. Il leva les yeux vers elle.

« Ne tremblez pas pour l'enfant, mistress Cordélia, elle est en sûreté, je vous le jure. Si vous avez des larmes à verser, réservez-les plutôt pour ce pauvre diable qui, se sachant maître absolu d'une femme longtemps aimée, va passer ses nuits seul, comme le chien de garde qui grelotte sur le perron de la maison calme et bien chauffée. Dans l'obscurité, mes yeux la verront passer; le vent frais, promenant les senteurs vivifiantes, me rappellera sa respiration paisible dans l'alcôve. Mille rêves absorbants vont m'assaillir, et, mourant de soif près de cette source de toutes les joies, rôdant comme un voleur autour de mon bien, j'attendrai le jour. Dormez en paix, mistress Cordélia. L'enfant n'a jamais été plus en sûreté. »

Et, en effet, le lendemain, il était facile de voir à l'air enjoué et reposé de Betzabée, à la pâleur de Royle, que le malheureux avait tenu

parole. Moi, je me demande comment il a pu vivre.....

Les six ambassadeurs d'Edwin apprirent son mariage, mais ils se gardèrent bien de donner signe de vie. Ils se trouvaient parfaitement heureux dans leur province, où ils vivaient largement sans bourse délier. Ils y seraient restés éternellement si Betzabée n'avait pas découvert leurs missives, oubliées au fond d'un tiroir. Ces lettres l'intriguèrent. Un coin du passé de son mari dormait sous ces enveloppes. Les nouvelles mariées, même les plus platoniques, sont toutes de ces curiosités-là. Sa surprise fut grande en lisant les rapports des six ambassadeurs d'Edwin, en passant la revue des douze beautés photographiées, en découvant douze promesses de mariage négociées par les mandataires et ratifiées par les familles, sous bénéfice d'inventaire, au profit de son mari.

Les explications qu'elle demanda et reçut eurent pour conséquence : 1° de rappeler à Royle les six délégués, à la mission desquels ils s'empressa de mettre fin; 2° de constater sans réplique la supériorité de Betzabée sur toutes les beautés de l'Amérique; 3° de démontrer à la nouvelle épousée que son mari n'était pas aussi dédaigné qu'on feignait de le croire; 4° de

prouver qu'il avait pour elle plus de tendresse encore qu'elle ne le soupçonnait; 5° d'établir que dame Cordélia, sa vénérée mère, poussait les choses trop loin, lorsque, du matin au soir, elle s'attendrissait sur le sort de son enfant, et préludait à chaque visite par ces mots coupés de sanglots : « Pauvre mignonne !... Chère martyre !... Je viens pleurer avec toi; » 6° enfin de la décider à faire un voyage en Europe.

C'est alors qu'elle vint à Paris.

C'est à un bal que donna le général Dix que Paris la vit pour la première fois.

Vêtue de nuages blancs étoilés de diamants, les cheveux blonds ruisselants jusqu'à la taille, égayés par un ruban ponceau, les yeux limpides regardant bien en face, sans effronterie, les bras libres de bijoux, elle entra. Il y eut un instant de silence suivi d'un murmure sourd qu'elle ne parut pas remarquer. Moi, j'étais plus froid que la neige, et, la voyant venir de mon côté, je me sauvai, oui, je me sauvai, parce que... parce que... Après tout, qu'est-ce cela me fait que vous sachiez à quel point je l'aime? Il y en a bien d'autres que moi qui en sont devenus fous. Ah! mais, par exemple, je défends à qui que ce soit de me laisser voir qu'il l'aime. Cela ne peut pas durer comme cela. J'ai

le paradis dans le cœur, j'ai l'enfer dans la cervelle. Je me sauve, de peur de faire quelque malheur ; si tant est qu'un homme ou deux de moins sur cette chienne de terre, cela puisse passer pour un malheur. Je l'aime ! je l'aime !... e l'aime ! Il faut que je le pense, que je le dise, que je le crie, que je l'aime !

Mon voisin demeura quelques instants la tête dans ses mains, haletant, frissonnant, les yeux pleins de larmes.

Nous étions tous émus ; mais aucun de nous n'osait prendre la parole. Aussi reprit-il presque aussitôt :

Ah ! mais, par exemple ! si l'air de France t fleurir la beauté de Betzabée, il ne fut pas avorable à Royle, non ! Dans le pays de *la lague,* il se sentit mal à l'aise. Sa femme, qui ût peut-être fini par le prendre matrimonialement en pitié à Washington, à Paris ne tarda as à l'oublier. Il comprit qu'il occupait un mploi fort au-dessus de ses moyens, et vécut omme un intrus dans son ménage. Trouvant ndigne d'elle de tromper un être aussi laid, ussi soumis, un malheureux sans armes, elle e promit d'être la plus loyale des épouses et se int parole. Fut-ce sans combats ? Qui le saura

jamais ? Elle vécut indépendante, s'abandonnant tout entière au courant mondain qui l'entraînait.

Plus timide, plus découragé que jamais Royle s'était retiré dans sa coquille. Personne ne songeait à lui. Bien des fois, au fond d'une voiture de place, on eût pu le voir, en écartant les stores baissés, courbé, mélancolique comme un échassier à l'heure de la couvée guetter sa femme au passage. Non qu'il fût jaloux, le pauvre homme ! mais parce qu'il était fier de la voir belle, parce qu'il était heureux de la voir heureuse. Puis il revenait, encore plus honteux de lui-même, par des chemins déserts. S'il voyait quelque bijou qu'il crût être du goût de mistress Royle, il en faisait l'emplette et le déposait simplement dans le boudoir, sur le plateau d'argent, près du courrier. Un « Je vous remercie, Royle, » le payait au centuple, et lui donnait envie de s'excuser de..... n'importe quoi.

Edwin dépensait largement sa fortune. Au profit de qui eût-il fait des réserves ? Je n'ai pas besoin de vous rappeler que la meilleure de toutes les raisons existait encore pour qu'il ne fût pas père. Il l'est maintenant, le chien ! il l'est... Comment ai-je pu entreprendre de vous

conter cette histoire ? Ma tête se perd quand j'en viens là. Malgré l'obscurité, il me semble que je vois vos yeux qui se dilatent et leurs prunelles qui tournent... tournent entre les paupières, comme des soleils d'un sou piqués sur un bouchon. Des étincelles courent, éclatent, bondissent sur les glaces des portières !... N'importe. J'en viendrai à bout. Voyons !... où en étais-je ? Ah ! oui, je me le rappelle. La Belle et la Bête partent pour l'Italie... ou l'Espagne... ou le Maroc, qu'importe ! Et puis la Belle est tombée malade dans une auberge. Ah ! pauvre Belle ! chère Belle ! Elle resta couchée un mois, et l'on disait qu'elle avait la fièvre cérébrale, et puis la fièvre scarlatine... et puis la petite vérole et qu'elle en mourrait. Des maladies comme celles-là, tomber sur des pauvres mignonnes, est-ce que cela devrait se pouvoir, s'il y avait un brin de justice dans le ciel ? Et puis on n'a plus osé l'approcher. Alors le vampire... non, le laid... je ne veux pas dire *son mari*, c'est mon idée comme cela, Royle, enfin, prit possession de la chambre et ne permit plus à personne d'entrer. Le monstre passa un mois... ou six semaines... ou plus, — ma tête s'en va ! — C'est égal, je ne dirai pas : *sa femme*. Oh ! *sa femme*, non, non, je ne le dirai pas. Il

passa tout ce temps-là auprès d'elle; seul avec elle. Que fit-il? Que lui dit-il? Est-ce que je le sais, moi? Comment voulez-vous que je le dise, puisque personne n'entrait dans cette chambre? Il l'a ensorcelée, bien sûr! Baissez les vitres, je vous supplie de baisser les vitres. On étouffe ici. Je vois la chambre où Betzabée est couchée, souffrante, bien souffrante, la pauvre!— Comme je brûle! — Alors on a retiré les miroirs, les glaces, petit à petit, pour qu'elle ne s'en aperçût pas. Elle était rouge, rouge et défigurée. On avait peur qu'elle se vît et s'effrayât.

Mais une nuit, profitant de ce que Royle s'était assoupi près de son lit, elle s'est levée et a été chercher un petit miroir oublié, au fond d'un sac de voyage... A la lueur tremblotante de la veilleuse elle s'est regardée et a poussé un grand cri. Ah! quel cri, miséricorde! Je l'entends vibrer dans mes oreilles. Il me fait froid dans le cœur. Moi, j'étais dans une chambre voisine sans que personne le sût. Je n'y avais pas tenu; et je vivais là, caché. Alors, en entendant ce cri, je me suis précipité dans la chambre, sans réfléchir, comme un fou. Je croyais qu'il l'assassinait.

Quand je suis entré... quand je suis entré... Qu'est-ce donc qui s'est passé quand je suis

entré? Ah! oui, je m'en souviens. Il la tenait, à demi nue, dans ses bras, comme une enfant, et il la couvrait de baisers. J'ai vu cela, moi. Je vous jure que j'ai vu cela. J'ai failli le tuer, par exemple! Mais j'ai eu peur, en le frappant, que la malade glissât de ses bras. Et puis j'ai attendu. Comme il ne faisait pas plus attention à moi que si j'eusse été à cette même heure à Washington, la raison m'est revenue et je me suis sauvé. Oh! que ma tête me fait mal! Bon Dieu!... bon Dieu! qu'elle me fait donc mal!... Dans cette chambre sombre, à peine éclairée par la veilleuse qui se mourait, les petits pieds blancs de Betzabée m'étaient apparus les premiers. Depuis, chaque fois que je suis dans l'obscurité, je les vois qui se détachent, lumineux et mignons. Tenez, dans ce moment, j'en vois un... voilà l'autre. Bonjour, petits pieds blancs; bonjour, les mignons!... Pourquoi ce wagon est-il si sombre? Qui pétille ainsi devant moi? Tout peut bien brûler. Cela m'est joliment égal que tout brûle. Et alors... et alors? Alors Royle devint bien malade. Il faillit mourir de ces premiers baisers donnés à Betzabée. Pourquoi le chien n'est-il pas mort? Ou plutôt, pourquoi ne suis-je pas mort d'un baiser semblable?

Voilà le souvenir qui me poursuit partout, le souvenir qui me tourmente sans cesse et dont je mourrai ; voilà pourquoi je pars ; voilà quelle fut ma nuit de noces, la seule que je connaîtrai jamais.

Mon voisin, la tête perdue, se mit à chanter ce vieux refrain anglais :

Her shirt was made of butterflies' wings,
Her boots were made of chicken skins,
Her coat was made with...

Puis brisé par l'émotion, étouffé par les sanglots, il appuya son front sur la paroi du wagon et ne prononça plus une parole.

V

RÉCIT QUE FIT LA DAME AU VOILE ÉPAIS.

Mon histoire ne ressemblera pas du tout aux vôtres. — J'ai vingt-deux ans; mon mari en a vingt-huit. Nous nous aimons autant qu'il est en nous d'aimer. S'il faisait jour, vous verriez que je n'ai rien à envier à personne; vous le verriez bien mieux encore si vous connaissiez mon mari. Il se nomme Maxime. Je m'appelle Sabine. Nous avons de la santé, plus de fortune qu'il ne nous en faut, une égalité d'humeur parfaite, des amis qui nous ont vus naître, des parents qui ne jurent que par nous. J'aime beaucoup ma belle-mère, ma mère adore son gendre. Je n'ai jamais douté de Maxime; Maxime a en moi une foi aussi entière que justifiée. Tout ce que je désire, il l'a désiré, le désire ou le désirera. Mes seules volontés sont les siennes. Mes plus anciens sou-

venirs sont ceux qu'il a semés dans ma pensée, et nos parents, sans nous en rien dire, rêvaient notre union avant que nous ne l'eussions rêvée. Maxime a non-seulement tout ce qu'il faut pour satisfaire largement mon cœur, il flatte encore mon amour-propre, car il a toutes les aptitudes qui me plaisent et tous les sentiments qui plaisent à Dieu. Cela se voit de reste : la Providence ne lui ménage pas les sourires. Entreprendre et réussir sont synonymes pour lui. Si la mort voulait nous emporter ensemble et nous réunir au-delà de la tombe pour l'éternité, nous aurions connu le bonheur parfait.

Ces conditions sont de tradition dans nos deux familles. L'origine de cette heureuse légende remonte aux temps les plus reculés. — Un de nos aïeux, Gontran de la Tour-à-Pic, bloqué dans une place forte du Midi, au temps du roi Henri, est réduit à se rendre. Il se présente à la poterne à la tête des vaincus. L'ennemi surpris redoute un piége, craint une sortie et prend la fuite, abandonnant armes, bagages, étendards, chevaux et vivres. Gontran est créé connétable pour ce haut fait.— Ma grand'mère vécut de 1780 à 1800, oubliée dans une terre qu'elle possédait au fond de l'Ariége.

C'est en 1801 qu'elle entendit pour la première fois parler de la République et de la Terreur. — Mon père n'avait pas de fortune lorsqu'un vaisseau bondé de marchandises précieuses vint échouer sur les côtes de Gascogne, un jour de grande tempête, dans un terrain qui lui appartenait. Les épaves les plus riches jonchaient sa propriété. On ne revit jamais aucun homme de l'équipape, on ne recueillit pas un débris qui permît de constater l'origine du vaisseau. La cargaison passa sous les scellés le temps légal, après lequel aucune réclamation ne s'étant produite, mon père en fut reconnu propriétaire. Ce million que lui offrait la mer devint la source de la fortune immense qu'il nous a léguée et que nous avons encore accrue.

J'ai, en quelque sorte, appris à être heureuse avant d'apprendre à lire. J'ai fait dans cette science, à peine connue, de rapides progrès. Je crois vraiment avoir surpassé mes maîtres. Mon père et ma mère s'adoraient bien, cependant! Quelles douces leçons de tendresse j'ai reçues d'eux! quels beaux exemples j'ai toujours eus devant moi! Ils avaient fait du mariage une association noble, élevée, fortifiante, souriante et digne. Seul époux en deux personnes, ce cher être collectif avait double dose de cœur,

d'intelligence, de force, de charme et de tendresse élevée. Ne pas l'aimer eût été un tour de force ; nul ne l'a jamais tenté.

C'est au commencement de 1869 que mon mariage avec Maxime fut décidé. Superstitieux comme tous les heureux, mon père et ma mère désirèrent qu'il se célébrât à la même date que le leur : le 20 septembre.

Peu de temps après j'éprouvai mon premier chagrin. Rien ne saurait le surpasser dans l'avenir. Le 10 mai, je perdis mon père. Ce coup de tonnerre dans un ciel toujours bleu faillit me rendre folle. Je n'avais pas encore conscience de la douleur. Tristesse, chagrin, torture, amertume, regrets, étaient des mots vagues pour moi.

Cette première morsure éveilla mon cœur engourdi jusque-là. Je sentis éclore en moi des sentiments imprévus, et, comme il nous est donné dans ma famille d'éprouver de bons effets des choses les plus effroyables, ma tendresse pour Maxime redoubla. J'avais compris qu'il pouvait m'être enlevé. La charité, que je faisais machinalement, me fut révélée ; je la pratiquai avec une sorte de frénésie. N'ayant encore subi qu'une seule douleur, et cette douleur ayant failli me tuer, je demeurai long-

temps convaincue que tous ceux qui souffraient éprouvaient ce que j'avais éprouvé. A peine savais-je faire une distinction entre la douleur morale et la douleur physique ; la vue de la mort me fit apprécier la vie. Enfin, je ne commençai véritablement à être, à sentir, à comprendre, à aimer, qu'après avoir souffert.

Quelques heures avant de nous quitter, mon père prit ma mère dans ses bras et, s'adressant à nous qui entourions son lit : « Aimez bien cette douce femme que je vous lègue, dit-il ; c'est le porte-bonheur de la maison. Nous n'avons pas eu de joie qui ne fût commune. Aujourd'hui, en nous séparant pour quelque temps, nous subissons notre première tristesse. Maxime, je vous ai promis Sabine ; il m'est doux, au départ, de songer que vous allez veiller sur elle. Aimez-vous, mes chers enfants, comme nous nous sommes aimés, votre mère et moi. Respectez-vous mutuellement jusqu'à votre dernière heure. Il ne faut pas que l'habitude engendre la licence ; le sans-gêne entre époux est fatal. C'est une amie de tous les instants que je vous donne, Maxime, une amie sérieuse. Vous m'entendez ? Il ne faut pas traiter une épouse en maîtresse, c'est lui apprendre le chemin du dévergondage. Une heure de la tendresse élevée,

infinie, paisible à laquelle l'épouse a droit et dont seule elle dispose, est plus précieuse, plus enivrante, plus sublime que des siècles d'amour frauduleux. C'est au respect de nous-mêmes que nous avons dû la force et la constance de notre affection. Je désire que ma mort ne change rien aux dispositions que nous avons prises en commun. Vous vous marierez le 20 septembre. Ce point de départ de nos joies pures sera le point de départ des vôtres. »

Certain d'être obéi, confiant dans la parole divine, convaincu qu'il nous reverrait au-delà de la mort, mon père mourut souriant, comme s'endort l'homme juste après sa journée bien remplie.

Je suis Française. J'aime mon pays avec ardeur. Dans les malheurs qui l'accablent, je puise de nouvelles raisons de l'aimer. Je trouverais aussi indigne de renier ma patrie humiliée que mon Dieu crucifié.

Maxime, lui, est né à Berne, mais sa vie tout entière s'est passée auprès de nous ; comment n'aimerait-il pas la France ? Pourrait-il d'ailleurs répudier les sentiments patriotiques que renferme le cœur que je lui ai donné ? Bien que riche, jaloux de mériter le droit de vivre, de se créer une individualité au lieu de se lais-

ser être, Maxime s'est livré avec ardeur à l'étude des sciences naturelles. Nélaton et Demarquay n'ont jamais eu de meilleur disciple, et, comme nous avons le bonheur communicatif, les blessés, les malades qui lui passent par les mains s'en trouvent à merveille.

Tout se préparait pour notre mariage, lorsque la France, lasse de prospérité, déclara la guerre à la Prusse. Les mêmes gosiers qui braillaient : « à Berlin ! » lorsque défilait la garde impériale, s'enrouèrent le 4 septembre, lorsque la ligne mit la crosse en l'air. Vociférer paraissait être la grande affaire. Il est vrai que cela donne soif.

Ceux qui acclamèrent nos soldats avant la partie les traitèrent de « capitulards » lorsqu'ils les surent à terre, sanglants et mutilés.

Ceux qui, muets et le cœur déchiré, les ont vus s'en aller à la boucherie ont, au retour, encouragé, recueilli, réconforté les victimes.

Les vainqueurs ne furent pas si dédaigneux que ces troupes malfaisantes qui tiennent garnison dans les bouges.

Le carcan allemand se resserrait autour de Paris. La France était vraiment prise à la gorge. Chaque jour, la Prusse donnait un nouveau coup de pouce à l'écrou. L'ennemi n'était cer-

tes pas moins surpris que nous de ses victoires rapides.

Les nouvelles devinrent si mauvaises que Maxime crut devoir demander à ma mère si elle ne songeait pas à quitter Paris.

« Dans des cas aussi graves, mon ami, lui dit-elle, il n'est permis de reculer devant aucune responsabilité. Je vous répondrai donc sans hésiter, certaine d'être l'interprète de vos sentiments, si ceux que j'exprime sont les plus élevés et les plus patriotiques. Notre place est ici, là où nous avons vécu, là où reposent ceux qui nous ont aimés, ceux que nous avons le plus aimés. Rien n'est aussi aisé à déterminer que la grandeur des sacrifices; on les assortit au péril et on a soin de faire bonne mesure. Si le plus grand danger est ici, c'est ici qu'il nous faut rester pour aider à le combattre, pour concourir à l'atténuer Il y aura du bien à faire pour tous. Les petits doigts roses qui émiettent la charpie plaisent à Dieu non moins que la main rude et ferme qui tient le fusil. Et puis, ne vous semble-t-il pas qu'il est lâche de déserter, à l'heure de l'attaque, le coin du monde qui vous a vus heureux ? L'hôte se doit au gîte. Dormiriez-vous paisibles, si sûr que fût l'abri, en songeant à ce coin de cimetière déserté où repose

le père? C'est de la folie, peut-être, mais c'est mon sentiment qu'on ne doit pas abandonner les morts. Leur dernier abri peut être violé, dévasté. Est-ce que vous pourriez vivre tranquilles après cela, en songeant que vous n'étiez pas là pour réparer le mal ou empêcher le sacrilége? Pour une pareille tâche, les indifférents ne suffisent pas. Je ne sais pas de plus précieux écrin que la tombe de celui qui nous a aimés. C'est comme une porte de paradis que les honnêtes gens veulent qu'on respecte.

« Quant à vous, Maxime, qui êtes étranger, qui n'êtes pas encore de la famille, vous pourriez partir, mais vous ne le ferez pas. Ce n'est pas nous seulement que vous voudrez défendre, c'est le pays qui vous a adopté, qui vous a fait ce que vous êtes, vous donnant la science et façonnant votre intelligence. Ce que vous savez, c'est au pays envahi que vous le devez; vous voudrez l'employer à le secourir. Nous ne resterons pas inactifs pendant cette grande querelle. Chacun de nous, dans la mesure de ses forces, viendra en aide à ceux qui tomberont : vous, Maxime, jusque sur les champs de bataille, nous, auprès des malheureux que vous aurez ramenés. »

Nous sommes donc restés à Paris. Dieu sait

que nous ne l'avons pas regretté une heure.

Je n'ai pas à vous raconter ce cauchemar de quatre mois. Le flot allemand, comme une marée sanglante, montait vers Paris précédé d'une écume de hulans, dévastant tout sur son passage. Je me rappelle l'arrivée des derniers trains pleins de nos premiers blessés. « Eh bien ? demandait-on. — On a vu les hulans à Compiègne. — La ligne est coupée à Creil... » Puis successivement les vedettes allemandes parurent à Luzarches, à Pierrefitte, à Saint-Denis. Les dernières locomotives entrèrent dans les gares sombres, remorquant ce qu'on avait pu sauver aux stations voisines, amenant les derniers émigrants.

Les ponts roulèrent dans la rivière.... le carcan était rivé.

La campagne devint déserte. Dans les villages abandonnés, le silence se fit. Seuls, quelques chiens y erraient, hurlant devant les maisons vides. Les chats, maîtres de la place, affamés, surpris de leur isolement, commencèrent la série des maraudes. Dans les grands parcs, les arbres jonchaient le sol, coupés au ras de terre, leurs branches enlacées. On enleva le regain des récoltes sous le feu de l'ennemi. Confiants dans l'efficacité du double tour de

clé donné au départ, les fugitifs avaient laissé leurs maisonnettes installées comme à l'ordinaire. La maraude commença l'œuvre de dévastation. Les francs-tireurs s'en prirent aux caves, on enleva la literie pour les campements, le linge pour les blessés, les provisions pour la cantine, le reste... pour ceci ou cela.

Les Prussiens vont vite ! Ils interrompirent la fête et la continuèrent à leur profit. Alors ce fut comme une fièvre de destruction qui s'empara de tous. Les arbres tombèrent de tous les côtés. Les clôtures furent abattues. Les murs se dentelèrent de meurtrières. On arracha les volets et les portes pour allumer le feu des bivacs.

Les premiers coups de canon retentirent, on les accueillit par des lazzi. La conviction était générale que les « Prussaillons » en seraient pour leur courte honte. Le 19, Paris était prisonnier.

Nous devions nous marier le 20. Vous le voyez, jamais mariage n'eut de plus sinistres prémices. La Providence, fidèle à ses traditions, nous réservait cependant la plus belle des nuits.

Le jour fixé par mon père arriva. Jamais, je

le crois, le soleil ne se leva plus radieux. Il ne parvint cependant pas à dissiper la tristesse dont mon cœur était plein. C'est qu'en vérité je débutais dans la douleur d'une façon trop rude, j'assistais à de trop lugubres spectacles. Le mal, la honte, la misère, la rage, toutes les navrantes conséquences des invasions subies m'étaient révélées brusquement. J'entendais, frissonnante, vibrer la voix imposante du canon ; je voyais couler le sang ; les plaintes des mourants me déchiraient le cœur ; des bruits mensongers de victoire me transportaient de joie, et, toujours, quelques instants après, le récit trop réel de nos défaites me glaçait le sang.

Ma dernière nuit de jeune fille se passa à l'ambulance, avec ma mère, avec Maxime, auprès des blessés de Bagneux et de Châtillon.

Le souvenir de mon père ne me quittait jamais. Il me suivait dans ces longues salles, aux clartés vacillantes, aux lueurs indécises, pleines de gémissements et de soupirs étouffés. Il me soutenait quand l'odeur fade et écœurante du sang tiède me faisait hésiter. Je le retrouvais au chevet des meurtris, de ces pauvres petits héros inconnus, ignorés d'eux-

mêmes, et dont la plupart des faits de guerre eussent illustré leurs chefs.

Je me sentais fière lorsque je voyais les martyrs soulagés par Maxime le suivre d'un long regard reconnaissant, le chercher s'il s'éloignait et renaître dès qu'il s'approchait d'eux. Je me sentais heureuse lorsqu'il m'associait à ses soins, qu'il me guidait, m'encourageait et domptait par une bonne parole mon effroi ou ma répulsion première. Mon père alors m'apparaissait encore. Son visage vénérable souriait tristement et m'encourageait. Pendant toute cette journée du 20 septembre, à laquelle le bon vieillard avait si souvent rêvé, ma pensée ne cessa pas de s'entretenir doucement avec lui.

Il était onze heures quand nous traversâmes comme des intrus la cour de la mairie. Jamais ruche enfumée ne donna l'exemple d'un pareil désarroi. Dans toutes les directions, à tous les étages allaient, venaient, bourdonnaient, grognaient, quêtaient des gens affolés. Déjà les uniformes étaient en majorité. » Sous prétexte de prendre une allure martiale, en harmonie avec les événements, les employés, ordinairement malhonnêtes, étaient outrageusement grossiers.

« Vous savez bien qu'on ne passe pas là.

— Puisque j'y passe, il est probable que je ne le savais pas.

— Allons, f....z-nous le camp, et plus vite que ça ! —

« Le bureau des décès, monsieur ?

— C'est-y pour vous ?

— Pas encore ; c'est pour mon grand-père.

— Il ne pouvait donc pas mourir avant le siége, votre grand-père ? Ces vieux !... c'est plus encombrant qu'une bassinoire en canicule. »

Il ne nous fallut pas moins de vingt minutes pour arriver au bureau des mariages. J'avais obtenu de ne pas quitter le deuil ; notre petit cortége n'avait pas trop l'air d'une noce.

« Qu'est-ce que vous voulez ? C'est pas ici.

— Nous venons pour un mariage.

— Fallait donc le dire. Comment voulez-vous que je le devine ?

— Vous ne m'avez pas laissé le temps de parler.

— En voilà une rage de se marier par des temps pareils. C'est pour un *extremis?*

— Non, monsieur.

— Pour une publication à faire, alors ?

— Non pas. Il s'agit d'un mariage à célébrer.

— Alors, vous ne pouvez pas rester ici. Entrez dans la salle à côté, en attendant les conjoints.

— Le marié et la mariée sont ici.

— Où ça ?

— Les voici.

— Ah ! bien, merci ! Vous n'êtes pas pour la gaieté dans votre famille. On dirait plutôt un enterrement qu'une noce.

— Veuillez prévenir M. le maire.

— Si vous croyez qu'il n'a pas autre chose à faire que de vous attendre. Il est à l'hôtel de ville, M. le maire.

— Nous l'attendrons.

— A votre aise, si vous êtes patients. »

La salle dans laquelle on nous fit entrer avait un aspect lugubre. Des banquettes de velours vert en remplissaient les deux tiers. Sur une estrade, de l'autre côté d'une barrière massive, se prélassaient le bureau de M. le maire, des fauteuils pour les futurs et les grands parents, des chaises pour les témoins. Sur la tenture verte, parsemée d'N et d'abeilles impériales, se détachait un buste de S. M. la République, troisième du nom, impuissant à égayer le sanctuaire. Nous attendîmes trois heures qu'un garçon de bureau, perdu dans de

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

hautes bottes à l'écuyère, sur les talons duquel un sabre de cavalerie sonnait le tocsin, entrât et annonçât M. le maire ! « Découvrez-vous ! » ajouta-t-il, bien que tout le monde fût tête nue.

« Vous venez bien pour vous marier, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'erreur ? Bon !... J'aurais préféré un autre moment, mais enfin, puisque vous y êtes, nous allons bâcler cette petite affaire, nous dit le fonctionnaire public en montant sur l'estrade et en nous faisant signe de le suivre. Vous êtes bien monsieur Maxime X... et vous mademoiselle Sabine Z...? C'est parfait, parfait. Je vous demande la permission d'aller bon train. J'ai, dans ma poche, une proclamation à faire afficher. Pour un rien je vous la lirais. C'est splendide !... Si cela n'électrise pas les masses, il faut renoncer à les électriser. Voyons, commençons si vous le voulez bien. Cela va être fait tout de suite. »

Les choses se passèrent de la façon la plus banale. M. le maire ne nous laissa pas le temps de respirer. J'eus grand'peine à me convaincre que j'étais plus mariée après qu'avant cette incroyable cérémonie. La seule préoccupation était évidemment de se débarrasser de nous. Une écharpe tricolore, un buste de la Répu-

blique, sept paraphes et quelques pourboires suffirent à transformer ma vie, à me créer des devoirs si sérieux que la mort seule pouvait m'en dégager.

Par la vertu de cette piteuse solennité, ce qui le matin était un crime, le soir devenait un devoir. Elle enlevait à ma mère tous ses droits sur moi et me créait l'obligation, que je me garde bien de répudier, d'aller vivre dans les bras de M. X... d'être sa chose, de le suivre partout où il lui plairait d'habiter, etc. Je me sentis troublée, presque humiliée du peu que je pesais dans la balance municipale. Si l'Église ne m'avait pas réhabilitée, je ne me serais jamais crue mariée.

M. le maire reprit son chapeau, nous salua et sortit pour vaquer à de plus sérieuses affaires.

« Allons-nous-en, gens de la noce ! ajouta le garçon de bureau en nous poussant du côté de la porte, il est plus que temps de fermer la boutique. » Je l'entendis qui grommelait en s'éloignant : « De drôles de corps tout de même ! C'est en deuil et ça ne songe qu'à la faribole !... »

Il nous fallut remettre au lendemain la cérémonie religieuse. L'heure des services était

passée. J'avais besoin que Dieu, par sa présence mystique, vînt rendre au mariage son prestige compromis.

Partout on battait le rappel; le canon tonnait du côté d'Aubervilliers lorsque nous nous rendîmes, au jour naissant, à Saint-Étienne du Mont. Les mobiles du Morbihan s'en allaient aux grand'gardes; des cacolets suintant le sang cheminaient lentement dans la direction du Val-de-Grâce, croisant de longs troupeaux, amaigris par les marches forcées, et que l'on allait parquer sur les boulevards extérieurs. Quelques braillards, ivres dès l'aube, roulaient dans les ruisseaux, en criant d'une voix rauque : « A Berlin ! » comme au jour des manifestations fanfaronnes. Tout, autour de nous, était abominablement triste.

A peine eus-je posé le pied sur les marches de l'église que je me sentis transformée. Il me sembla que je devenais inviolable, que tous ceux que j'aimais se trouvaient à l'abri. Au pied de l'autel, près de Maxime, j'oubliai tout ce qui n'était pas tendresse. Je me sentis envahie par une joie d'autant plus pénétrante qu'elle s'emparait de moi subitement, et me laissait engourdie comme fait un doux réveil après un

mauvais rêve. Ma pensée quitta ce monde et atteignit, tout éblouie, des régions inconnues. Des prémices de tendre union agitèrent mon cœur; je le sentis battre dans la poitrine de celui que j'aimais en même temps que le sien vibrait en moi.

La place qu'eût occupée mon père demeura vide. Le cher absent était si présent à mes souvenirs, si intimement lié à cette cérémonie, que plusieurs fois, me penchant recueillie sur le prie-Dieu, le front appuyé sur mes mains, je l'ai vu me sourire et doucement incliner la tête, comme s'il me promettait protection et me remerciait d'avoir respecté ses désirs. La joie que j'éprouvais, pour être austère, n'en était que plus profonde. Lorsqu'au moment de l'élévation j'entendis se mêler au tintement de la clochette le bruit sourd du canon qui grondait du côté d'Aubervilliers, et de lointains appels de trompette, un sentiment indéfinissable, mélange de tendresse et de patriotisme, s'empara de moi. Je jurai de faire bon marché de mon être pour me montrer digne de ce que j'aimais le plus au monde : Maxime et mon pays.

Jamais je ne fus plus heureuse qu'au sortir de l'église, lorsque je posai ma main sur le

bras de mon cher maître. Je le sentis trembler et l'entendis me dire :

« Enfin ! te voilà mienne, Sabine ; te voilà mienne comme je suis à toi.

— Et j'en suis bien heureuse, ami, bien heureuse et bien fière. »

Nous fûmes aussitôt entourés.

Je dus subir le supplice de la sacristie : les compliments, les félicitations, les plaisanteries sur le mot *madame,* que l'on m'adressait, en les accompagnant d'un sourire, d'une grimace, de larmes ou d'un éclat de rire, suivant les tempéraments.

« Eh bien, te voilà madame, chère petite!... —Mes félicitations, mademoi... Ah ! pardon! chère madame ; car vous voilà incorporée dans le grand régiment. — Madame, chère madame... je veux être une des premières à vous appeler madame. — Bon courage! Tu sais... le mariage, ça n'est pas le diable. On s'y fait. Il n'y a que le premier pas qui coûte! »

Le défilé dura six cents secondes!... cinq minutes de plus qu'une sortie d'enterrement. Maxime prodiguait les poignées de mains, tandis que mes joues servaient de patène à nos grands parents, à nos vieux amis.

Cela fait, et comme nous étions en tenue de

ville, nous partîmes tous les deux seuls, à pied, savourant pour la première fois notre indépendance. Oh! la bonne promenade! Bien souvent nous nous la sommes rappelée depuis!

Ma pauvre mère nous suivit longtemps des yeux, du haut des marches. Plusieurs fois je me retournai, et toujours je la vis immobile, anxieuse, muette, indifférente aux félicitations banales qu'on lui adressait. Le lien de tendresse protectrice qui, jusque-là, m'avait exclusivement attachée à elle se brisait; un autre allait veiller sur moi, disposer de moi, absorber tout mon être. C'était une abdication complète, absolue, qu'elle venait de signer. Pauvre chère femme, combien elle devait souffrir! Mille questions se pressaient dans sa pauvre tête; mille sentiments à la fois tendres et jaloux se heurtaient dans son cœur meurtri. Elle avait dû chercher à lire dans mes yeux, au moment du départ, si je la regrettais autant qu'elle le devait désirer. Elle n'eût certes pas voulu que je fusse trop malheureuse de cette séparation, mais combien elle eût souffert, malgré elle, de me voir absolument heureuse! Le doute l'envahissait. Avait-elle bien placé sa confiance? Pour assurer le bonheur de son enfant, avait-elle pris toutes les précautions possibles? Ne s'était-elle

pas trop hâtée? Étais-je bien d'âge à devenir épouse, à devenir mère, presque son égale devant Dieu? Avait-elle suffisamment préparé mon esprit et mon corps à remplir les fonctions sublimes pour lesquelles Dieu nous a créées? Ah! les pauvres mères! Chaque fois que, regardant la douce mignonne que Dieu m'a envoyée depuis, je me rappelle cette heure, j'ai le frisson, et je me demande où je puiserai la force nécessaire pour subir une pareille épreuve, lorsque mon tour sera venu. Ma fillette n'a que sept ans, et déjà je me surprends à être jalouse de celui qui me l'enlèvera. C'est que je me rappelle combien je fus prompte à oublier la chère abandonnée dès que j'eus entendu la voix de Maxime qui m'entraînait.

« Viens, me dit-il à voix basse, viens; pressons le pas. N'as-tu pas hâte autant que moi de t'isoler, d'échapper à la curiosité de ceux de nos invités qui nous ont devancés? Je voudrais que la terre entière fût pour nous comme un paradis réservé. Tout ce qui vit en dehors de toi me gêne et m'irrite. »

Le fait est que nous rencontrions à chaque instant de vieux amis qui nous saluaient au passage; les uns souriants, presque railleurs, le plus grand nombre rêveurs et mélancoliques.

A ces derniers nous faisions grande envie. Les pauvres gens ! c'est l'ombre de leur passé à jamais éteint qu'ils saluaient en nous.

Une fois au bas de la rue Soufflot, près du jardin du Luxembourg, je ne sais plus quel chemin j'ai suivi. Nous avons d'abord pressé le pas pour bien nous isoler ; cela, je me le rappelle ; puis, peu à peu, nous l'avons ralenti. Oublieux de la foule, indifférents à tout ce qui nous entourait, absorbés par notre joie, nous marchions comme enveloppés de nuages. Respectant en moi son épouse future, Maxime m'avait plutôt laissé deviner ses sentiments qu'il ne les avait exprimés. Je n'avais pas besoin qu'il parlât pour le comprendre. Une seule fois nous nous étions mis d'accord, et cette causerie, de laquelle devait dépendre le bonheur de toute notre vie, avait été plus austère que tendre. Il se mirait dans mon cœur comme dans une source fraîche et calme, mais ce n'est qu'avec des précautions infinies qu'il s'en approchait, de peur de l'agiter et de le troubler. Aussi j'écoutais tout émue, appuyée sur son bras, ces premières paroles d'amour, ces douces promesses d'union éternelle. Je ne connaissais pas à Maxime cette voix caressante, et je me laissais vivre suspendue à ses lèvres. Guidée par lui, je m'élançais vers

des régions éblouissantes que mon imagination n'avait jamais pressenties.

« Eh ! gare donc, là, les amoureux ! nous cria un cocher d'omnibus en faisant claquer son fouet, allez vous aimer à domicile, j'ai pas le temps de faire des accidents. Hue ! que j'passe. »

Nous avions failli, en effet, rouler sous sa voiture. Ce rappel à la vie réelle fut aussitôt suivi d'une bordée de plaisanteries vulgaires, qui acheva de nous réveiller.

« Ces amoureux ! c'est plus encombrant que les voitures à bras, reprit un cocher de fiacre. Ça se fourre sous les pieds des chevaux, et, si on les écrase, faut encore payer des amendes.

— Un perchoir à l'heure, là, mes tourtereaux. La voiture est bien suspendue, les stores sont épais et Cocotte ne connaît que le pas.

— N'aie pas peur, amie, me dit Maxime en m'entraînant. Dans quelques instants nous serons arrivés. »

Je reconnus l'église Saint-Augustin. Il nous fut aisé de nous perdre dans la foule entassée devant la caserne de la Pépinière. Dans la grande cour, les recrues faisaient l'exercice, non plus avec ce calme nonchalant des jours heureux, mais fiévreusement et stimulés par les menaces. On n'avait pas le temps de se mon-

trer difficiles et de perler la charge en douze temps. En quelques jours, les plus rétifs étaient proclamés bons à tuer. Les sonneries, les fanfares se croisaient sans relâche, envoyant des ordres d'autant plus impérieux qu'ils étaient plus faussement donnés. Les zouzous, moins fanfarons, à peine remis de leur alarme de Châtillon, allaient et venaient, confondus avec les lignards et les moblots, tandis que les cacolets emportaient les écloppés et que les tringlots charriaient vivres, munitions ou équipements. Les factionnaires avaient fort à faire pour tenir à distance la meute des flâneurs et des mendiants ; les uns, friands de nouvelles, les autres, avides de rogatons. Les récits les plus contradictoires faisaient leur chemin dans la foule, toujours prête à les accueillir, pourvu qu'ils fussent faux et invraisemblables. « Le Midi se levait comme un seul homme ! Tarascon marchait au secours de Paris. — On ferait bien mieux d'ouvrir les portes et d'en finir. — Les États-Unis étaient décidés à secourir leur petite sœur, la jeune et intéressante République. — Les Espagnols allaient nous tailler des croupières dans les Pyrénées et les Italiens dans les Alpes. — Gambetta épousait la reine Victoria et, grâce à cette alliance providentielle, sauvait la France. — Garibaldi, à la

suite d'une manœuvre vraiment surprenante, marchait sur Berlin consterné... »

Ce flot une fois traversé, nous nous trouvâmes dans la solitude. L'hôtel que nous allions habiter est situé..... Mais nous sommes décidés à demeurer étrangers les uns aux autres ; excusez-moi si je tais cette adresse.

Notre coupé n'avait pas cessé de nous suivre. Plusieurs fois Maxime avait voulu lui faire signe d'avancer, toujours je l'avais retenu, heureuse de marcher au bras du cher maître choisi.

Nous n'étions plus qu'à quelques pas de notre nouvelle demeure, lorsque nous vîmes un cavalier s'en approcher, monter sur le trottoir et se pencher pour atteindre le marteau de la porte cochère. Le concierge, surpris de ne pas nous voir arriver, faisait le guet depuis une heure. Aussi parut-il sur le seuil avant que l'ordonnance eût lâché le heurtoir. Il demeura stupéfait devant la dépêche qu'on lui présentait.

« De la part du général gouverneur de Paris.

— Donnez, dit Maxime, qui s'était avancé.

— Comment que vous s'appelez ?

— Maxime X.....

— Attendez voir. — M, a, ma ; x, i, xi ; m, e, me.... Ma-xi-me. C'est bien ça. »

Après nous avoir remis, en échange d'un

reçu, la dépêche dont il était porteur, il tourna bride et partit au galop.

Je ne pus m'empêcher de regarder avec inquiétude cette grande lettre à l'allure menaçante, pour laquelle un homme de six pieds, à la mine rébarbative, le sabre au côté, les pistolets aux fontes, le casque en tête, avait galopé dans Paris. Celui qui l'avait écrite ou fait écrire donnait des ordres qui coûtaient la vie, prenait de suprêmes résolutions desquelles dépendait le sort de la France. Dieu sait tout ce qu'une aussi grande enveloppe, venant d'un aussi terrible personnage, pouvait contenir d'effrayant!

« On dirait que cette lettre te fait peur ? me dit Maxime. Tu n'as aucun sujet de t'en préoccuper, je te l'assure. C'est quelque circulaire sans importance. Nous la lirons demain. » Et comme j'insistais pour qu'il en prît connaissance : « Je t'en prie, ajouta-t-il, oublions-la deux heures ; veux-tu ? — Je te la donne. Tu l'ouvriras quand bon te semblera. Seulement, rappelle-toi la déconvenue de Pandore; ne te presse pas. »

Dès la première minute je cessai d'y penser.

Je n'avais pas encore pénétré dans ce petit hôtel devenu mien. Depuis un an, Maxime et ma mère y entassaient en cachette toutes les

merveilles qu'ils pouvaient découvrir et qu'ils savaient devoir me plaire. J'avais deviné leur complot ; mais, de peur de désoler les deux chers complices, je me prêtais à leurs fantaisies avec une candeur si parfaite, qu'elle n'eût pu que perdre à être sincère.

Tous les soirs, Maxime laissait négligemment tomber de ses lèvres quelque phrase comme celle-ci :

« J'ai rencontré Viollet-le-Duc ce matin. Il a tenu à me faire visiter un hôtel qu'il construit en ce moment pour des étrangers. J'y ai surtout remarqué un salon de toilette merveilleux. Une piscine de marbre blanc, large de trois mètres, longue de cinq, creusée dans le sol, en occupe environ le tiers. On y descend par un escalier de quatre marches... Sabine, comment trouvez-vous cela ? »

Ou bien :

« Ma belle-sœur m'écrit qu'elle vient de faire tendre sa chambre à coucher de satin gris de lin. Les doubles rideaux sont en cachemire ponceau. Le tapis est de Smyrne, uni, cela va sans dire. Ma belle-sœur est aussi blonde que vous l'êtes. Cela doit bien lui aller, n'est-ce pas ? »

A tout je faisais mes observations, certaine qu'il en serait tenu compte.

Je ne sortais jamais avec ma mère sans qu'elle me conduisît devant quelque merveille qu'il eût été dangereux d'apprécier au hasard. Je ne pouvais rien admirer qui n'allât grossir le trésor préparé.

Aussi, en prenant possession de ma nouvelle demeure, y retrouvai-je tout ce qui m'avait plu, tout ce que j'avais désiré. Chaque seconde voyait se réaliser quelqu'un de mes rêves. Tout était organisé comme si je fusse rentrée chez moi, au lieu de m'y installer pour la première fois. Ce qui me toucha plus que tout le reste, c'est le sacrifice inattendu que m'avait fait ma mère d'attacher à mon service ses domestiques préférés, ceux qui m'avaient vue naître. Ils étaient là sur mon chemin, me souriant au passage, savourant la joie qu'ils lisaient dans mes yeux.

Je me sentis saisie alors d'un immense regret. Ma mère n'était pas là. Que valait ce bonheur préparé par ses soins et dont elle n'avait pas sa part? J'avais pour elle des caresses perdues qui m'étouffaient. Je me reprochais de ne l'avoir pas entraînée, d'avoir tenu compte de la réserve qu'elle s'était imposée, d'avoir écouté seulement mon égoïste tendresse. Qui sait si dans ce moment où je recueillais le fruit de ses

soins et de ses sacrifices, elle ne pleurait pas seule, enfermée dans la chambre à jamais vide que je venais d'abandonner ? C'est avec mélancolie que j'achevai de parcourir mon chez-moi. Je me sentais bien moins pénétrée d'admiration pour ces trésors que l'on m'offrait que de reconnaissance pour ceux qui les avaient réunis. C'est que la tendresse me possédait tout entière. Quelque chose me disait qu'en un tel jour je vivais uniquement pour aimer.

Je ne me rappelle jamais, sans que tout mon être tressaille, l'heure délicieuse que je passai seule avec mon bien-aimé. Cette quiétude du cœur et de conscience, conséquence bénie du sacrement reçu, cette certitude que la pudeur n'est pas offensée, que vos baisers n'effarouchent pas le ciel, que les actes les plus doux s'accomplissent au gré de la loi divine, tout cela vous pénètre de sentiments extatiques que n'ont jamais soupçonnés les amours frauduleuses même les plus ardentes.

Maxime eut des délicatesses infinies, des précautions voilées qui redoublèrent plus tard ma tendresse pour lui, lorsque je pus les comprendre et les apprécier. Ses caresses, loin de m'épouvanter, me rassurèrent. A peine entr'ouvrit-il pour moi le livre des mystères, si bien que je

sortis de ses bras plus aimante et plus tendre sans que la rougeur me fût montée au front.

Il suffit, pendant cette première heure redoutable, si rarement respectée, d'une gaucherie, d'une brusquerie, pour déshonorer à jamais l'amour.

Ma pensée, encore éblouie par les splendeurs amoureuses qui venaient de lui être révélées, se laissait bercer dans le vague, lorsque mon regard rencontra la lettre oubliée qu'en entrant j'avais jetée sur un meuble. Mon cœur se serra en la revoyant. J'éprouvai la même curiosité, la même inquiétude qui m'avaient déjà saisie.

« Tu veux déchirer cette enveloppe, n'est-ce pas? me demanda Maxime en souriant. Soit! lis ce qu'elle contient. Je serais vraiment impardonnable si je contrariais ton premier caprice. »

Je lui tendis la lettre, qu'il ouvrit. Elle était du colonel Schmitz, chef de l'état-major du général Trochu. Le gouverneur de Paris appelait Maxime, l'engageant à se hâter s'il voulait que la communication qu'il avait à lui faire eût encore son opportunité.

« Il faut aller immédiatement au Louvre, » dis-je à mon ami, qui venait de jeter la dépêche

sur la table. Et comme il insistait pour rester auprès de moi : « Tu vas me conduire chez ma mère, lui dis-je ; tu iras ensuite savoir ce que l'on attend de toi. Je t'emporte si complétement en moi, que je ne sais pas trop ce qui pourra rester de toi-même lorsque tu me quitteras pour aller chez ton vilain général. Partons. »

Lorsqu'elle me vit entrer, ma mère, oppressée par la joie, faillit se trouver mal. Nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre, après cette séparation de quatre heures, comme si nous avions été séparées quatre ans. Je revenais de loin, en effet : du pays des extases ; de la terre promise pleine de visions éblouissantes, de révélations foudroyantes ; des espaces où l'amour apparaît à ses fervents dans sa toute-puissance. Après les baisers fades de la sacristie et les baisers ardents que m'avait donnés Maxime, les baisers doux et tendres de ma mère me rafraîchirent comme fait une pluie fine de juin le soir d'un jour brûlant. Je me sentais redevenir enfant sous ses caresses sacrées.

Deux fois je passai devant ma chambre sans oser en pousser la porte. Il me semblait que tout allait trouver une voix pour m'interroger, des yeux pour me suivre du regard ; aussi, je

sentis le rouge me monter aux joues lorsque, plus résolue, je poussai le battant. J'entrai. Tout était en désordre ainsi que je l'avais laissé pour me rendre à l'église. Je fus quelque temps avant de me convaincre que je ne dormirais plus dans cette alcôve blanche, que je ne prierais plus matin et soir au pied de ce lit encore défait. Mon cœur, interpellé par le passé, le présent et l'avenir, ne savait auquel entendre. Le monde entier avait changé d'aspect. Pour la première fois, je marchais en pleine lumière. Est-ce pour cela que je baissais si souvent les yeux ? Mon cœur me donnait la sérénade, et je l'écoutais vibrante et recueillie.

Le temps que je passai dans notre vieille maison, seule auprès de ma mère, me fit un bien infini. J'avais besoin que sa tendresse rassurât mon esprit troublé.

Il était deux heures lorsque Maxime revint.

« Eh bien... qu'y a-t-il? lui demandâmes-nous toutes deux.

— Il y a... il y a que c'est toujours la même chose! nous répondit-il avec humeur. Nous ne savons jamais nous décider à propos. Il est bien temps vraiment de battre le rappel quand l'ennemi est dans la place, et c'est ce que l'on fait tous

les jours. Depuis plus d'une semaine je supplie le général Trochu et le colonel Schmitz de m'autoriser à installer dans le château de Saint-Cloud une ambulance de transit. J'avais, en faisant cette demande, un double but : je voulais y recueillir les blessés des avant-postes de l'Ouest et les diriger sur Paris après un premier pansement; je voulais aussi couvrir le palais du drapeau protecteur de Genève... On n'a pas tenu compte de mon offre en temps utile, et maintenant...

— Maintenant ?...

— « Je n'ai lu votre lettre qu'hier soir, m'a « dit le général Trochu. Nous avons mille choses « en tête, vous comprenez. Il y avait du bon « dans votre projet. Je crains qu'il ne soit trop « tard pour le mettre à exécution. Hier, des « éclaireurs ennemis ont fouillé le parc ; ils ont « même pénétré dans le château. Depuis vingt-« quatre heures il n'ont pas reparu. Je sais que « vous êtes résolu, que vous êtes habile ; voyez « si vous voulez tenter la chose. Je suis prêt à « vous donner un laissez-passer. »

— Vous avez refusé, bien entendu ? reprit vivement ma mère, à demi rassurée.

— Non pas ! J'ai accepté de tenter l'entreprise. Vous eussiez rougi de moi l'une et l'au-

tre, j'en suis sûr, si j'avais agi autrement. »

Ma mère baissa le front, je tendis la main à Maxime.

« Que vas-tu faire ? lui demandai-je.

— Me rendre à Saint-Cloud sur-le-champ, emmener un infirmier avec lequel je risquerai le passage, et que je renverrai ce soir porteur d'instructions, s'il y a lieu, avec lequel je reviendrai cette nuit s'il faut renoncer à installer une ambulance dans le palais.

— C'est de la folie, mon cher ami, reprit ma mère. Le gouverneur de Paris vous a laissé libre d'agir, c'est vrai, mais il s'est bien gardé de vous donner un ordre qu'il sait irréalisable. Qu'est-ce que ça lui fait, à lui, qu'on vous tue ? Il en fait tuer bien d'autres !... c'est son métier. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne vous a donné aucun ordre, et je ne vois pas pourquoi vous iriez faire le Don Quichotte... le jour de vos noces. »

Ma mère s'y prenait mal pour retenir Maxime. Calme et résolu comme la plupart de ses compatriotes, l'emportement et la raillerie ne pouvaient que fortifier ses résolutions ; aussi répondit-il sans s'émouvoir :

« Le devoir n'est pas tout entier dans l'accomplissement des ordres reçus, chère mère.

— Vous trouverez d'ailleurs tous les chemins coupés.

— Je serai promptement de retour, dans ce cas, et vous avez grand tort de vous inquiéter.

— Mais réfléchissez donc, entêté que vous êtes, que vous n'avez plus le droit de vous exposer comme autrefois. Vous ne vous appartenez plus.

— Ce que je ressens depuis ce matin, chère mère, c'est un besoin plus impérieux de bien faire... et je suis certain que Sabine ne se méprend pas sur mes sentiments. Elle participe absolument à ma vie comme je participe à la sienne. La part de devoir accompli qui pouvait me suffire hier encore est devenue trop mince depuis qu'il me faut la partager.

— Ce sont des phrases, tout cela, mon cher ami, des phrases, pas autre chose, reprit ma mère, aveuglée par l'inquiétude. J'eusse assurément applaudi ces théories il y a six mois, je les applaudirai encore après la guerre, mais en ce moment où le bonheur de mon enfant en dépend, excusez-moi si j'en réprouve la pratique. »

Et comme mon ami insistait respectueusement, ma mère indignée ajouta : « Ah ! tenez, Maxime, vous n'aimez pas Sabine ! »

Il ne témoigna ni impatience ni colère en s'entendant aussi injustement accuser. Il me tendit la main avec un bon sourire qui m'attira dans ses bras, et me dit simplement :

« Qu'en penses-tu ? »

Je ne trouvai pour réponse qu'une caresse, dont la vue fut pour ma mère plus douloureuse qu'un coup de couteau. Rien ne pouvait constater, en effet, d'une façon aussi saisissante que le faisait ce baiser donné en sa présence, la profondeur de l'abîme qui nous séparait désormais. Ce témoignage de tendresse, cette familiarité autorisée par une union de quelques heures, étaient les premières manifestations de l'état nouveau dans lequel je venais d'entrer. Ayant toujours considéré Maxime comme mon époux, elle n'arrivait pas à comprendre qu'un sacrement de plus ou de moins pût rien changer aux conditions de notre vie. La volonté du prêtre pouvait-elle ajouter des droits à ceux que la volonté paternelle avait consacrés ? Son cœur se refusait à l'admettre. Nos premières caresses lui parurent donc frauduleuses et la firent rougir. Pauvre chère dépossédée ! Son trouble réveilla ma pudeur assoupie ; aussi, sortie tremblante des bras de mon mari, n'osai-je pas me jeter dans les siens.

Ce fut Maxime qui se rapprocha d'elle. Il s'assit à ses côtés, prit une de ses mains, et, tendrement, lui fit entendre une longue litanie d'arguments bons ou mauvais, auxquels la douceur de sa voix prêtait un semblant de raison. Qu'elle fût convaincue ou non, ma mère demeura silencieuse, puis, lorsque mon ami eut cessé de parler :

« Partez ! mon cher enfant, lui dit-elle, puisqu'aucun lien n'est assez puissant pour vous retenir ici. Nous vous attendrons la mort dans l'âme, recueillant tous les indices, analysant toutes les rumeurs, tremblant au moindre bruit, épouvantées comme si tous les efforts de l'attaque s'étaient subitement tournés contre vous. Allez ! mais ne vous montrez pas trop difficile s'il se présente quelque moyen de concilier vos devoirs anciens et nouveaux. Ce sera aussi faire preuve d'humanité que de songer à nous. »

Je m'étais lentement rapprochée de ma mère. Assise à ses côtés, je l'avais doucement enlacée, me faisant souple et câline au point de l'étonner. C'est que j'avais un effroyable coup à lui porter, et je ne savais comment m'y prendre pour la frapper sans la meurtrir.

« Comptez sur moi, lui dis-je, pour abréger le plus possible cette séparation.

— Que peux-tu espérer encore, après ce que tu viens d'entendre ?

— Vous vous faites, je le crois, une fausse idée de la mission que Maxime a rêvé d'accomplir. C'est un refuge hospitalier qu'il veut organiser et non pas un poste de combat. La sécurité en est la condition première. Si l'emplacement est trop dangereux, nous renoncerons à l'occuper; s'il le devient, nous devrons à nos blessés de l'évacuer immédiatement. »

Ils me regardèrent tous deux avec une égale surprise. Rien de précis n'avait encore surgi dans leur esprit, mais ils pressentaient, de ma part, des résolutions inquiétantes. Plutôt guidée par son instinct qui la poussait à tout craindre, que par des raisonnements qui l'eussent rassurée, ma mère hasarda une phrase qui, malgré son tour résolu et affirmatif, prit en glissant de ses lèvres, l'allure plus timide d'une question.

« Nous ne nous quitterons pas ! » dit-elle en me pressant dans ses bras.

Je feignis de me méprendre sur ses intentions, sur ses sentiments, et m'écriai en lui rendant caresse pour caresse :

« Vous ne pouvez pas nous accompagner, ma mère, vous ne le devez pas. »

Maxime se leva. Il était fort pâle.

« Songerais-tu à me suivre ? demanda-t-il.

— Tu n'en as pas douté, je l'espère. »

Ma mère cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes ; j'eus à apaiser son désespoir. Maxime, à la fois ému et troublé, voulut s'opposer à ma résolution ; j'eus à combattre sa résistance inquiète.

Je tentai de faire comprendre à la pauvre femme que nous serions plus prudents réunis qu'isolés.

« Maxime, lui dis-je, évitera le danger que je partagerai avec lui ; je ne m'exposerai pas de peur de l'entraîner. Mon intervention, ma tendresse calmeront les ardeurs exagérées auxquelles il céderait peut-être si je n'étais pas auprès de lui. Enfin, je vous le ramènerai, parce qu'il voudra me ramener à vous. »

Je dis à mon ami que sa vie n'était plus qu'une fraction de la mienne ; qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir d'en rien distraire ; qu'il était *moi* autant que *lui*. Tant que la maternité ne m'aurait pas créé des devoirs distincts, nous devions marcher dans la vie côte à côte, du même pas, au même but. J'ajoutai que s'il

m'avait appris à venir efficacement en aide aux meurtris, ce n'était pas pour que je désertasse au moment de mettre utilement en pratique ses leçons de charité.

Qu'ai-je dit encore à l'un et à l'autre ? Je n'en sais plus rien ; mais une heure après je montais dans le break, auprès de Maxime, accompagné d'un de nos infirmiers, garçon habile et résolu. Nous nous dirigions sur Saint-Cloud par le plus beau temps du monde.

Nous voilà donc partis en reconnaissance, après avoir pris, au palais de l'Industrie, les instructions dernières de notre chef suprême le comte de Flavigny, président de la Société internationale de secours aux blessés militaires.

Les chevaux, ravis, galopent sur la chaussée du Cours-la-Reine, mis en belle humeur par le temps doux et le gai soleil. Ils croient sans doute à quelque promenade autour du lac. Hélas! de longtemps, pauvres bêtes !

On n'ira plus au bois, les lauriers sont coupés!

Quai de Billy, devant la Manutention, les lourds chariots franc-comtois stationnent, chargés de sacs de blé que l'on engrange. Les dernières bouchées précéderont les dernières cartouches. Le pain manquera bien avant la

poudre, bien avant le courage aussi. S'il faut aller jusqu'au bout, les derniers pelotons mourront affamés ; nul n'en doute. Vous qui dirigez, qui mesurez les efforts de la défense, veillez bien sur les miettes ; l'honneur du pays en peut dépendre. Des armes, cela ne manque jamais absolument ; on en crée, on en improvise. Les outils se transforment pour tuer. Un crucifix d'argent assommera son homme au besoin. Mais le pain, par quoi le remplacer ? Pesez les miettes ; l'avenir du pays est avec le blé dans la balance.

Près du pont d'Iéna deux canonnières manœuvrent. Une flottille de chaloupes à vapeur les escorte. J'ai reconnu *la Claymore* et *le Sabre,* qui, trois jours plus tard, le 24 septembre, en revenant de Suresnes, ont criblé les avant-postes prussiens de mitraille.

La route est encombrée de chariots vides qui s'en vont à Boulogne, à Billancourt ; de chariots pleins qui en reviennent. Les derniers émigrants se hâtent. Il n'y a plus un instant à perdre ; leur maison peut crouler ou flamber d'un instant à l'autre. Voitures à bras, brancards, brouettes vont, viennent, se croisent, se faufilent entre les charrettes chargées à pleins bords. Les voitures vides se hâtent. Elles se

heurtent sans souci des accidents. Le soleil descend vite; l'ombre se fait longue. Aura-t-on le temps de mener à bien ce nouveau voyage? Paris ferme ses portes à huit heures et tous les passages sont encombrés. Les gamins gambadent dans la poussière, ravis d'assister à ce grand spectacle chaque jour nouveau. Les vieilles trottinent. Elles ont pris charge des objets fragiles : la lampe, la pendule, la cage dans laquelle les serins, ballottés, ont toutes les peines du monde à garder l'équilibre sur leur perchoir.

Des hauteurs du Trocadéro descendent des troupeaux; sur le pont d'Iéna défilent au pas quelques pelotons de cavalerie. Bœufs, moutons et chevaux vont boire à la rivière, puis s'en retourneront, les premiers au bois de Boulogne où on les a parqués, les seconds au Champ de Mars où ils campent.

Tandis que des maraudeurs montrent avec orgueil quelques boisseaux de pommes de terre, un chou, un chapelet d'oignons, une douzaine de fruits avariés qu'ils ont cueillis sous le feu et que l'on se disputera chez les marchands de comestibles, des fillettes rieuses rapportent en triomphe les derniers bouquets qui égayeront la ville prisonnière.

J'entends d'un bout à l'autre du chemin un feu roulant d'injures dont personne ne s'offense. Deux voitures se frôlent-elles au passage : voleur, canaille ou assassin, sont les plus douces épithètes que puissent échanger les cochers. La vue de notre équipage exaspère les passants; peu s'en faut, à plusieurs reprises, qu'on ne nous fasse un mauvais parti.

Nous avons quitté la route de Versailles à la hauteur du pont de Grenelle et gagné le bois par la rue de la Faisanderie. Le soleil, si doux dans les forêts silencieuses, si gai dans les villes bruyantes, éclaire tristement les rues désertes d'Auteuil. L'homme a l'intuition du vide; il le devine derrière les surfaces les plus riantes et ressent, en y songeant, une impression pénible. Cette même rue chauffée par le soleil de midi, bordée de maisons habitées bien que silencieuses, aurait eu, sans qu'un atome en fût changé, un aspect tout différent. J'ai presque toujours deviné l'absence des maîtres du logis à la façon dont tintait la sonnette. Le carillon se fait glas lorsque la maison est vide.

Les portes du bois sont closes, et nous devons suivre le chemin de ronde jusqu'au Point-du-Jour. Là encore nous recevons une bordée d'injures. Notre carte de passe signée par le

gouverneur de Paris, non-seulement nous ouvrait toutes les barrières, mais nous autorisait à prendre partout le pas et à couper les files. Elle nous vaut de la part des charretiers attardés une averse d'invectives qui redouble lorsque les gardes nationaux de service apprennent que nous accomplissons une mission hospitalière.

Non-seulement il en fut ainsi pendant toute la durée du siége, mais de nos jours encore on prodigue indistinctement l'insulte à tous ceux qui ont appartenu au service des ambulances : qu'ils aient courageusement partagé les dangers et les fatigues de nos troupes en campagne, sous le feu, dans le sang ; qu'ils se soient lâchement abrités dans les plis du drapeau de Genève.

Chaque fois qu'une affaire s'engageait, que le canon tonnait au loin, les badauds avides de nouvelles couraient aux portes de la ville. Furieux de ne pouvoir pas les franchir, ils saluaient au passage d'une bordée d'invectives le personnel des ambulances civiles qui se rendait sur le champ de bataille. Il fallait voir les ivrognes, semblables à ces roquets hargneux qui jappent aux carrosses, sortir des cabarets pour lancer leur injure, entre deux hoquets,

aux « lâches, aux *feignants* » qui s'en allaient secourir les blessés, rechercher les meurtris, enterrer les morts, picorer dans le sang quelques modestes et précieux souvenirs destinés aux parents des victimes.

Les défenseurs platoniques de la patrie : ceux qui « se devaient à leur famille... » ceux qui avaient « d'autres devoirs à remplir !... » ceux qui ne voulaient pas « soutenir un gouvernement qu'ils détestaient... » ceux qui se réservaient pour « quand ce serait sérieux... » ceux « qui ne se souciaient pas de se faire bêtement casser les reins sous les ordres de chefs ineptes ou vendus.... » ceux qui trouvaient plus humain, ou de meilleure politique « d'en finir tout de suite... » toute la clique enfin des trembleurs se joignit au chœur, dans l'espoir d'appeler sur autrui le blâme qui aurait dû l'atteindre.

Bien des vaillants qui se sont fait citer le fusil à la main eussent peut-être lâché le brancard dédaigné, s'ils avaient dû, désarmés, modestement, de sang-froid, uniquement préoccupés de leur sanglant fardeau, alors que personne ne les regardait, traverser au pas les champs de bataille où sifflaient les balles, où tonnaient les obus. Le courage placide, modeste et absolu-

ment désintéressé des bataillons hospitaliers ne le cède en rien à celui du soldat que la chaleur de l'action stimule. L'homme que son âge, sa situation ou sa qualité d'étranger affranchissent de tout devoir meurtrier et qui se dévoue volontairement au service des blessés et des morts, ne mérite pas plus l'insulte, convenez-en, que celui qui subit un service que sa jeunesse lui impose, que la loi peut le contraindre à remplir, et qu'un avancement plus ou moins rapide récompense.

Nous entrons dans le bois de Boulogne. La zone militaire est déjà remplie de ruines. Les arbres, sciés à un mètre du sol, gisent pêle-mêle de tous côtés. Leurs branches enchevêtrées forment au travers des avenues des barricades feuillues, tandis que leurs troncs, taillés en biseau, hérissent d'obstacles les taillis. Les chênes de la mare d'Auteuil, auxquels on a fait grâce, encadrent les coteaux de Châtillon, de Clamart, de Sèvres et de Meudon. Partout résonne le bruit de la cognée, le grincement meurtrier de la scie, le craquement des troncs moussus qui se brisent en tombant.

Dans Boulogne, toutes les maisons sont closes des caves au grenier. A peine, de loin en loin, une petite boutique mal pourvue est-elle restée

ouverte. Elle n'a pour clientèle que les mobiles de grand'garde et quelques rares habitants tenaces qui viennent y faire échange de nouvelles. Les bruits les plus contradictoires y circulent, et, si l'on est parfois d'accord, c'est pour blâmer ce qui s'est fait, se fait ou se fera ; pour accuser de trahison tous ceux que la guerre écrase. Le magasin le mieux achalandé est un débit de tabac. On y boit des fonds de bouteille avec enthousiasme, on y fume des havanes de Genève avec recueillement.

A mesure que l'on approche de la rivière, les rues deviennent de plus en plus désertes. Le pas de nos chevaux éveille en sursaut les échos. Derrière les volets, discrètement écartés, des visages surpris apparaissent. Les bonnes gens, que tout épouvante, descendent effarés. Groupés sur le pas des portes, ils nous suivent du regard et se demandent ce qui peut attirer dans la ville à demi morte un aussi élégant équipage.

Les barricades se multiplient ; nous mettons bientôt pied à terre. Il est convenu que le cocher attendra le retour de l'infirmier qui nous suit. Nous le laissons aux prises avec des moblots bavards et des paysans curieux qui l'accablent de questions. Son ignorance absolue de la lan-

gue française nous garantit sa discrétion. Nous continuons à pied le chemin.

Dans le parc de M. de Rothschild, des soldats sont campés. Autour des feux de bois vert qui fument et pétillent, les gamelles font cercle. Les lignards vont et viennent près des fusils en faisceaux. Tout le monde est encore sur pied. C'est que Boulogne vient de recevoir la visite du général Schmitz, chef de l'état-major général. Il a reconnu les positions de Courbevoie et de Saint-Cloud. L'ennemi ne s'y est pas encore montré, mais partout il est signalé à courte distance.

On entend résonner au loin la grosse voix de la pièce de marine de la batterie de Mortemart et la fusillade que le poste du pont de Sèvres échange avec le poste prussien de Brimborion.

Nous avons bientôt atteint l'extrémité de la grande rue ; nous voilà sur le quai. Là est la frontière. En la foulant, les larmes me viennent aux yeux. Comme une tache d'huile qui grandit d'heure en heure, la tache allemande s'étale jusqu'à nos portes. Fier îlot perdu dans l'Océan qu'il défie, Paris dresse sa crête au milieu de cette mer de sang.

On a fait sauter la veille les ponts de Sèvres

et de Billancourt. Celui de Saint-Cloud a eu le même sort. Les approches en sont défendues par de hautes barricades. Au bord de la rivière, des tirailleurs à l'affût s'abritent derrière les retranchements nouvellement élevés. Leurs officiers ont grand'peine à les empêcher de tirer sur tout ce qui brille, sur tout ce qui bouge de l'autre côté de l'eau. La veille, l'un d'eux n'a-t-il pas logé une balle dans le flanc d'une pauvre fille qui passait sur la berge, parce qu'il lui avait « trouvé quelque chose de masculin dans la démarche, qui permettait de supposer que c'était un espion ! » N'ont-ils pas tué le docteur Pigache qui revenait de soigner des blessés tombés aux avant-postes !

Quel aspect sinistre a Saint-Cloud ! Rien n'y donne plus signe de vie. La ville condamnée a clos ses volets, comme l'agonisant ferme ses paupières et se recueille, immobile et silencieux, en attendant la mort inévitable. Le soleil qui se couche, prophète inconscient, projette sur le pays des lueurs d'incendie.

A peine, de loin en loin, un chien affamé ose-t-il s'aventurer sur le coteau, dans les ruelles désertes. Il interroge les maisons muettes et pousse des hurlements. Arrivé près du quai, le voilà qui s'arrête, regarde si quelque être

vivant lui apparaîtra sur l'autre rive, et tend le museau. Il aspire comme un bon air de France qui le réconforte et se jette dans la rivière. Un coup de feu retentit, puis deux, puis trois... histoire de se faire la main, et la pauvre bête roule dans l'eau qui l'entraîne, laissant derrière elle un long filet de sang.

Un paysan arrive effaré et nous apprend que les Prussiens viennent d'occuper Sèvres. Ils ont établi leurs quartiers dans l'église et dans le cimetière. Les mécréants ont lavé leurs légumes dans l'eau sainte des bénitiers et fait griller leur souper dans les chapelles.

Interrogés sur le but de notre expédition, nous avons répondu que nous allions nous installer dans le château de Saint-Cloud. En nous entendant, les plus polis ont haussé les épaules.

« Quelle folie vous pousse ? nous a-t-on dit. Vous allez très-probablement trouver l'ennemi campé dans le parc. S'il n'y est pas encore, assurément il y entrera d'un instant à l'autre. Le chemin n'est pas long de Sèvres à Saint-Cloud, et le château est trop bon à prendre pour que les Allemands tardent à l'occuper. C'est vous jeter de gaieté de cœur dans la gueule du loup. Vous serez prisonniers avant d'avoir rien pu tenter d'utile, » etc., etc.

Pour motiver notre retour immédiat, certes, les bonnes raisons ne nous eussent pas fait défaut, et nul ne nous eût marchandé les honneurs de la guerre. Aussi Maxime, s'exagérant les dangers auxquels je pouvais être exposée, trouvait-il concluants tous les raisonnements que l'on nous adressait. Je me montrai plus résolue et insistai pour aller en avant. Entraînée par la curiosité, stimulée par les dangers inconnus dont on me menaçait, troublée par la pensée de m'entendre dire au retour que j'aurais aussi bien fait de rester au logis et de renoncer tout d'abord à une aussi folle entreprise, persuadée de plus en plus que nous pouvions en persévérant faire beaucoup de bien, j'insistai pour que nous nous remissions promptement en route.

« Vous avez, dans tous les cas, pris un mauvais chemin, nous dit-on; vous auriez dû traverser le pont de Neuilly et suivre, par Puteaux et Suresnes, la berge opposée.

— Et vous auriez tiré sur nous, comme vous l'avez fait hier sur une pauvre fille... à moins que l'ennemi ne vous eût devancés.

— Vous avez prudemment agi, monsieur, reprend un vieil officier de chasseurs à pied, nos hommes tirent sur tout ce qui bouge. C'est

toujours comme cela quand l'action s'engage, il faut les excuser. On aime à faire chanter la poudre. Avant peu cette belle ardeur s'apaisera. »

Nous avons alors fait voir notre ordre de service et l'autorisation qui nous était donnée de requérir tout ce dont nous aurions besoin pour l'accomplissement de notre mission.

« Nous allons vous trouver une barque; il sera plus difficile, par exemple, de mettre la main sur un batelier.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon commandant, reprend Tom Fiddle, notre infirmier, — un Américain qui avait fait, pour le Sud, la guerre, au temps de la sécession, — ça me connaît. J'ai traversé le Mississipi entre deux feux, dans un baquet de blanchisseuse. »

Un quart d'heure après, nous mettions pied à terre sur l'autre rive.

Nous gravissons lentement l'avenue bordée de marronniers qui conduit au château. Derrière nous, Tom Fiddle porte, soigneusement enroulé, le large drapeau de Genève que nous avons rêvé d'arborer sur le monument menacé.

Nous marchons silencieux, absorbés par des sentiments indéfinissables, à la fois doux et

poignants. Mon cœur, encore sous le charme des émotions auxquelles il vient d'être initié, vibre dans des courants nouveaux, tantôt attiré par la tendresse sur le chemin des paradis, tantôt rappelé sur terre par la méchanceté des hommes.

Échancré déjà par l'horizon, le soleil va disparaître. Cette soirée étrange a des allures matinales, tant le silence est grand. L'astre en fuite a plutôt l'air de monter au ciel que d'en descendre. Aussi loin que porte la vue, aucun être humain n'apparaît ; mais on devine une embuscade derrière chaque pan de muraille, derrière chaque buisson, derrière chaque repli du sol. Les rumeurs de Paris arrivent à peine jusqu'à nous ; on dirait le bruit lointain des vagues à l'heure de la marée basse. La ville, traquée de tous les côtés, rugit sourdement comme un fauve pris au piége, isolée dans le cercle lugubre de sa banlieue déserte.

Nous nous engageons dans l'avenue et longeons le mur bas qui domine, à gauche, les cours de la caserne. Personne ne les traversera plus, tant que durera la guerre, sans que, de l'une ou de l'autre rive, des coups de feu le saluent au passage et le couchent sur le pavé.

A droite, le petit théâtre a l'air consterné. Les

affiches annoncent un spectacle que nul n'a vu et ne verra.

Au plus haut de l'avenue, la grille est close. Est-ce routine ou coquetterie ? Hélas ! c'est à la frontière qu'il eût fallu le donner, ce tour de clef. Depuis le Rhin, dont les envahisseurs ont crocheté le passage, toutes les portes ont sauté. Pauvre serrure qui défend seule l'entrée de la dernière étape, espères-tu arrêter l'Allemagne ?

A mesure que nous approchons, des gardiens, vêtus encore de la livrée impériale, sortent du château, vont, viennent, traversent la terrasse en courant, portant partout l'éveil. Ils finissent par se grouper derrière les barreaux, curieux d'apprendre qui nous sommes et ce qui nous amène dans le pays abandonné.

On nous conduit auprès de l'ancien régisseur du château, M. Schneider, un homme jeune, au teint brun, à la moustache blonde, aux yeux bons, à la voix douce, une tête de chasseur à pied comme les aime Neuville.

L'aspect de la pièce dans laquelle on nous fit entrer donnait au calme apparent de toutes choses le plus formel des démentis. Les tiroirs vides entassés au pied des meubles, les chaises encombrées de liasses ficelées à la hâte,

des caisses remplies d'objets précieux enfouis dans la paille, tout dénotait la préoccupation d'un départ précipité. Les tableaux avaient en partant laissé, comme un souvenir, leurs silhouettes aux tons vifs sur les tentures flétries. Dans les vases, des fleurs achevaient de mourir sans que personne songeât à les remplacer.

Maxime apprit à M. Schneider quelle mission nous venions remplir.

« Vous arrivez bien tard, nous dit-il ; l'ennemi vous a devancés. Hier, ses éclaireurs ont pénétré dans le château ; aujourd'hui, ses grand'gardes sont échelonnées autour du parc. Convaincus que l'on viendrait un jour ou l'autre improviser ici quelque ambulance protectrice, nous avons tout préparé pour recevoir vos blessés. Dans les galeries du premier étage, cent lits sont dressés. Je ne sais plus maintenant qui en profitera. Les jours se sont succédé pendant lesquels vous étiez maîtres de la place, et vous n'êtes pas venus. L'immeuble, si longtemps dédaigné, a aujourd'hui deux locataires. Je serai fort surpris si c'est vous qui en disposez.

— Nous le tenterons, du moins, si vous voulez nous y aider. Cet homme qui nous accompagne va repartir à l'instant. Il n'a pas

une minute à perdre. Il faut absolument qu'il traverse la Seine avant que l'on ait changé les postes qui l'ont vu passer. On lui ferait sans cela quelque mauvais parti. Je vais lui remettre une lettre pour le président de la Société de secours aux blessés, dans laquelle, après avoir exposé la situation du château, je demanderai que l'on profite de la nuit pour nous envoyer une dizaine de blessés de bonne volonté, deux ou trois chirurgiens et brancardiers, de la pharmacie et, s'il se peut, quelques jours de vivres. Nous aviserons ensuite. L'heure serait mal choisie pour faire des projets. Les volontaires ne nous manqueront pas, surtout si l'on annonce que le poste est dangereux. Demain, les premiers rayons du jour caresseront le drapeau de Genève, et le château sera sauvé... s'il est dans les desseins de Dieu qu'il le soit... »

« Mais, pardon, dit la dame au voile épais en interrompant son récit, ces souvenirs m'entraînent, et j'oublie l'heure. Où sommes-nous ? »

Je lui désignai la station que nous allions atteindre.

« Déjà ! reprit-elle surprise. A peine aurai-je le temps d'achever cette histoire. Quand la pensée s'égare et se complaît dans le passé, il

semble que le présent en abuse pour doubler sournoisement les étapes. »

Je ne vous parlerai donc que pour mémoire de M. Commissaire, gouverneur du château, délégué par le gouvernement du 4 septembre. Le pauvre homme, aussi désireux de bien faire qu'impuissant à rien accomplir d'utile, jouissait des restes d'une grandeur précaire, souverain détrôné avant le sacre, ne pouvant qu'opiner du bonnet chaque fois que le régisseur demandait à « monsieur le gouverneur » si monsieur le gouverneur approuvait ce qui venait d'être fait.

Nous saluerons au passage Mme Schneider, une aimable jeune femme, active, calme et courageuse, prêtant à tout son concours, sans perdre des yeux toutefois sa fille, Mlle Hortense, une gentille fillette de six ans.

Nous parcourrons en hâte les appartements démeublés du premier étage. Pour y arriver, nous nous garderons bien de traverser les cours et les jardins ; les Allemands ont partout l'œil ouvert, et notre visite serait aussitôt interprétée. Nous suivrons les couloirs souterrains, nous traverserons les caves, les cuisines, tremblants de honte, de colère et de déses-

poir en nous voyant réduits à prendre un pareil chemin. Nous ne nous approcherons pas non plus des fenêtres, car nous avons affaire à des gens qui font une science de l'espionnage et de la délation une vertu civique.

Qu'elles sont tristes ces grandes galeries encombrées de lits de douleur ! A travers les matelas, le sang suintera ; il tombera goutte à goutte sur la mosaïque des parquets. Il y aura des râles, des cris étouffés, des sanglots, des imprécations, là où l'orchestre de Strauss « faisait merveille ». Les membres déchirés et meurtris tomberont sous le scalpel et la scie, là où on s'enlaçait pour la valse. Dans le dortoir improvisé, il y aura de pauvres soldats inconscients qui mourront avant d'avoir compris pourquoi on leur a mis une arme dans la main, et qui seront bien surpris, la mort venue, de voir Dieu leur faire si grande fête.

Les bordures, surchargées de dorures, encadrent des panneaux de papier gris ; les tapisseries sont en lieu sûr. Au plafond, la reine Victoria et Napoléon III continuent de se faire des politesses, tandis que l'un roule sur la route de Wilhelmshöhe gardé à vue par un piquet allemand, et que l'autre, paisible dans son comptoir royal, ne se rappelle de l'histoire de ce

peuple voisin, qui fut son allié, que le *væ victis* de Brennus victorieux.

Comme s'ils avaient l'intuition de leur fin prochaine, les grands murs ont l'air morne. De tant de fêtes auxquelles ils ont servi d'abri, ils ne se rappellent que celles données par Schwartzemberg aux princes alliés ; ils songent à Blücher, le Prussien type, souillant les meubles, déchirant à coup d'éperons les tentures du lit impérial, convertissant en chenil le boudoir de l'Autrichienne Marie-Louise, et, pour joindre l'utile à l'agréable, donnant à ses soldats l'exemple du pillage. — Puis, c'est le coup de couteau de Jacques Clément qui leur revient en mémoire, et la procession des ligueurs baisant, dévotement agenouillés, la terre qui a bu le sang de l'assassin ; — c'est Henriette d'Angleterre mourant d'un verre d'eau de chicorée que lui dédièrent le marquis d'Effiat et le chevalier de Lorraine, au dire des chroniques, et le grand cri poussé par Bossuet, qui, dans leur imagination, se transforme : « La France se meurt !... la France est morte ! » — C'est aussi ce triste été de 1790, pendant lequel Marie-Antoinette, pressentant le martyre, goûta auprès d'eux les dernières minutes de calme que le sort lui ait concédées ; — c'est le Bourbon Charles X per-

dant son royaume les cartes en mains, comme adis le Valois Charles VI, et passant *les trois glorieuses :* le mardi, à jouer au whist, le mercredi, à préparer une partie de chasse dont il devient jeudi le gibier ; — c'est la duchesse de Berri souriant à l'émeute, écoutant des fenêtres du salon de Diane le canon gronder dans Paris, et disant à la cour assombrie : « Il y là-bas de grands enfants que l'on fouette un peu fort. »

Oublions tout cela pour entrer dans une petite chambre, doucement éclairée, suffisamment meublée encore pour que l'on y puisse trouver le bien-être. Il n'y reste plus guère cependant que ces gros meubles un peu banals qui prêtent aux logements d'*amis* des habitations royales quelque chose des appartements garnis de bonne maison. Chaque visiteur apporte ces mille riens qui prêtent au logis une physionomie de passage, que son successeur modifiera.

C'est dans cette logette que M. et Mme Schneider nous installèrent. Le bâtiment a été dévasté depuis, mais vous le connaissez sûrement. Je veux parler des pavillons de droite qui bordent l'entrée de l'avenue. Ils n'ont qu'un étage, un peu surélevé, et dominent le pays. Tout Bou-

logne voit leurs fenêtres; de leurs fenêtres on voit tout Paris.

« Au revoir, nous dit notre hôte; reposez pendant quelques heures. Avant le jour, nous nous reverrons probablement. J'ai du monde aux aguets, et, dès que vos blessés approcheront, je viendrai heurter à votre porte. Toutefois, n'ouvrez qu'à ceux qui frapperont ainsi. »

Et, prenant une clef, il battit à trois reprises, sur la table, le rhythme du rappel.

« Ne gardez pas de lumière dans cette chambre, dont j'ai d'ailleurs soigneusement poussé les volets, ajouta Mme Schneider. Cachez la lampe dans la pièce voisine. Vous attireriez l'attention des gens de Boulogne, et cela se terminerait par des coups de feu. Il ne se passe pas de nuit sans que quelque balle vienne étoiler nos murs. Bonne nuit, madame; bonne nuit, monsieur. Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt? Je le regrette bien, allez! »

Les braves gens nous laissèrent seuls.

Cette logette inconnue, dernière étape de notre *petit voyage,* quoique plus confortable et plus discrète que n'eût pu l'être la meilleure des chambres d'auberge, me fit, je l'avoue, une étrange impression. Deux armées en défendaient l'abord, tenant les profanes soigneusement à dis-

tance. Il n'eût pas fait bon nous donner une sérénade ! Les balles eussent jeté bas violon et violoneux. Mais tous ces gens à l'affût, impatients de s'égorger, qui entouraient notre oasis, me faisaient peur. Les avis que nous venions de recevoir n'étaient pas de nature à apaiser mes craintes. Soutenue par la charité, j'eusse été prête à tout affronter ; je ne savais pas encore l'amour assez puissant pour me faire tout oublier.

Une fois seuls, nous avons pris connaissance de la place. Après avoir soigneusement clos les verroux et assujetti les volets, Maxime porta la lampe dans la pièce voisine, pour se conformer aux recommandations de Mme Schneider. L'obscurité redoubla mon épouvante. Je m'étais crue moralement plus forte. Mon ami s'approcha de moi et entreprit de me rassurer ; il ne fit qu'ajouter à mes préoccupations. Tout, autour de moi, aboutissait à l'inconnu ; tout, même les caresses de Maxime.

Je me réfugiai dans la chambre éclairée, et constatai avec terreur que nous n'avions qu'une lampe carcel impossible à remonter et qui allait s'éteindre d'un instant à l'autre.

Maxime offrit d'aller à la recherche de ce qui nous faisait défaut. La pensée de l'exposer à des périls que mon imagination centuplait, de res-

ter seule dans ce pavillon où le moindre craquement des boiseries me glaçait de terreur, me détermina à l'accompagner. Il insista d'abord pour sortir seul; je fis si bien qu'il m'emmena.

Et nous voilà, perdus dans l'obscurité, cherchant comme le petit Poucet une lueur protectrice, sans songer que l'Allemagne a sonné pour tous le couvre-feu. Nous nous parlons à voix basse, et je me serre contre le cher maître sans m'apercevoir encore qu'il y a dans ce doux rapprochement autant de tendresse que de peur. Tremblants à la pensée de ne pas retrouver notre gîte, nous faisons du moindre indice un point de repère pour le retour.

« Le pavillon a un perron.

— J'ai compté huit marches. Il y a..... je ne sais pas quoi qui grimpe autour de notre porte.

— De l'autre côté de la cour, que distingues-tu ?

— Un hangar. Les grands arbres de la lisière du parc le dominent.

— Il faut bien retenir tout cela. »

Mais voilà qu'un bruit inconnu, sec, métallique, vibre dans la nuit, et nous nous arrêtons brusquement. J'ai grand'peine à retenir un cri.

« C'est une balle, n'est-ce pas ? demandai-je à Maxime au bout de quelques secondes.

— Folle!... Une balle sans coup de feu!

— Qu'est-ce, alors ?

— Je n'en sais rien; continuons notre chemin. »

A peine avons-nous fait trois pas, qu'un bruit semblable au premier nous arrête encore, et je m'élance pour rentrer, lorsque Maxime me retient par le bras et me dit :

« Avons-nous donc perdu la tête ? Ce sont les marronniers qui laissent tomber leurs fruits sur la toiture de zinc du hangar. Viens. »

J'ai presque autant de peine à résister à l'envie de rire qui me prend que j'en ai eu à étouffer le cri que la peur m'a conduit à la gorge. Y a-t-il rien de plus grotesque qu'un danger... qui n'en est pas un ?

Nous nous remettons en route.

Nos yeux commencent à s'habituer à l'obscurité et nous distinguons mille détails qui nous ont d'abord échappé.

« Pressons le pas, me dit Maxime. Je croyais la nuit plus profonde. Un veilleur aux aguets nous verrait ici comme en plein jour. »

Nous avons, en sortant, tourné à gauche, et bientôt devant nous s'élève le château. Je me

souviens que le commandant prussien auquel le régisseur a eu affaire a recommandé qu'à toute heure du jour et de la nuit les portes du palais demeurassent ouvertes. Elles le sont en effet. Nous entrons, et dans le vestibule sombre se dresse un gardien auquel le bruit de nos pas a donné l'éveil. Il quitte précipitamment le grand fauteuil dans lequel, au temps des splendeurs impériales, le suisse attendait à pareille heure le retour de la cour.

« Qui va là ?... crie-t-il en faisant deux pas en avant.

— Amis! » lui répond Maxime.

De tous les côtés arrivent des valets de pied réveillés en sursaut et qui se croient entourés d'ennemis. L'un d'eux, qui nous a servis à table, nous reconnaît.

« C'est le monsieur et la dame qui ont dîné chez le régisseur et qui viennent pour l'ambulance.

—Pourquoi qu'ils sont dehors à cette heure ? » demande le veilleur.

Les pourparlers sont de courte durée, et nous nous remettons aussitôt en route, après avoir obtenu ce que nous venions chercher.

Me voilà complétement rassurée. Le calme se rétablit en moi. La nuit, menaçante il y a

quelques instants encore, se fait protectrice. Je vois de tous côtés, comme par enchantement, se modifier l'aspect des choses : les grimaces deviennent sourires, et j'oublie tout ce qui ne dit pas d'espérer.

On éprouve presque toujours, au sortir du danger, une quiétude folle. L'imagination, un instant troublée, se ranime et prend ses ébats dans l'infini, radieuse comme un angelot captif qui rentrerait en paradis.

Un de nos plus grands poëtes, dans un de ses ouvrages, aux passages sublimes, a calomnié la nuit et les bois.

« Quiconque s'enfonce dans le contraire « du jour se sent le cœur serré, dit-il. Pas de « hardiesse qui ne tressaille et qui ne sente le « voisinage de l'angoisse... Il y a des attitudes « farouches sur l'horizon. On aspire les effluves « du grand vide noir... On éprouve quelque « chose de hideux comme si l'âme s'amalga- « mait à l'ombre... Les forêts sont des apoca- « lypses, etc. »

Que c'est mal vous connaître, grands bois sombres aux profondeurs tentantes ! Pour celui que l'amour caresse, qu'il marche seul avec son rêve, ou dans les bras de l'être aimé, la nuit est une amie, la forêt est un refuge. Ils n'ont pas

peur, les amoureux, dans ce dédale parfumé, où la mousse s'amasse sous leurs pas, où l'air a des frissons harmonieux, où tout est recueillement et extase. La vraie lumière est en eux, et cette lueur les conduit aussi sûrement que jadis l'étoile matinale guida les Mages et les bergers.

Le monde réel, dans lequel ils se sentent à l'étroit, grâce à la nuit n'a plus de limites. C'est dans l'infini qu'ils avancent. Ils marchent isolés dans leur rêve, dédaigneux de la terre, oublieux des hommes. Pour eux, le temps n'a plus de bornes. L'infini que crée l'ombre engendre l'idée d'éternité que crée l'amour. Qui dit avec le plus de foi le mot « toujours » ? Les arbres aiment les amoureux; leur ombre se remplit de formes vagues, de murmures imperceptibles, de parfums inconnus qui n'ont une forme, un sens, un charme que pour les initiés. Les caresses sont plus douces; le moindre frôlement provoque l'extase. Nuit pudique, nuit chaste, nuit protectrice, je ne suis pas ingrate et je te bénis, toi qui m'as fait de si douces heures et préparé de si doux souvenirs.

Nous avons ralenti le pas, savourant à plein cœur l'amour, le silence, le calme, la fraîcheur. Tout le bonheur abandonné dans ce lieu de dé-

lices par ses hôtes vaincus, nous l'avons recueilli pendant cette nuit sans égale. Nous l'avons si complétement absorbé, que le lendemain, dès l'aube, le malheur y était seul maître.

Il était une heure du matin quand nous sommes rentrés. La porte était restée entr'ouverte pendant notre absence ; aussi avons-nous cru prudent de faire une ronde dans le logis.

Cette précaution faillit nous coûter cher.

Maxime prit la lampe et passa le premier. A peine avions-nous mis le pied dans notre chambre, qu'une balle troua le volet, étoila la vitre, fit une encoche au pied du lit et vint mourir dans les tentures, après avoir balafré la muraille.

« Voilà qui devient sérieux, » me dit Maxime.

Et, ayant éteint la lampe, il me conduisit entre les deux fenêtres, là où l'épaisseur du mur m'offrait un abri.

« Ce n'est qu'un premier coup de feu. Le trèfle découpé dans les volets a donné passage à un filet de lumière. Pendant quelque temps nous allons servir de point de mire aux avant-postes. La pièce voisine donne sur la façade ; elle ne sera pas plus épargnée que celle-ci. Empruntons au lit ses matelas, étendons-les par terre entre les deux fenêtres ; il faudra un obus

pour nous déranger... et nous n'en sommes heureusement pas là. »

Un second coup de feu brisa un meuble dans le salon. J'entendis craquer le bois, tinter les éclats de la vitre, puis le silence se fit de nouveau.

Maxime profita de ce moment de répit pour enlever les matelas et le traversin et les étendre à terre. Je l'aidai de mon mieux, bien qu'il me suppliât de n'en rien faire. Je n'avais pas peur. Il s'agissait d'un danger réel, défini, précis ; je m'y étais préparée et ne tremblais pas.

C'est lorsqu'il me dit de m'étendre à ses côtés que je sentis en moi courir des frissons. Je voulus demeurer assise et résistai à tout ce qu'il tenta pour m'attirer.

« Étendez-vous là, je vous en prie, Sabine, me dit mon ami. Songez que je mourrai s'il vous arrive malheur, pensez aussi à votre mère et ne vous exposez pas inutilement. Puisque c'est moi qui vous trouble, eh bien... je m'éloignerai. »

Plusieurs coups de feu retentirent. Des balles perdues sifflèrent autour du pavillon ; d'autres s'aplatirent sur le mur avec un bruit mat. Maxime se leva, prêt à s'éloigner.

Ce fut alors moi qui le retins et l'attirai sur

notre couche. J'insistai pour qu'il s'y étendît. Dieu puissant! que j'étais émue! Mes mains étaient glacées; tout mon corps tremblait, et pourtant Maxime soumis se tenait à distance.

C'est alors qu'une seconde balle perça le volet et s'en fut au-dessus de la cheminée briser la glace, dont les éclats jaillirent jusqu'au milieu de la chambre.

Je n'y tins plus et me jetai dans les bras de mon ami, cherchant à le couvrir de mon corps pour qu'il ne lui arrivât pas malheur.

Ah ! bienheureux coup de feu !

Nous restâmes enlacés, silencieux, immobiles tant que dura l'alerte. Quand le calme se rétablit, il se trouva que nos lèvres s'étaient rencontrées.

Permettez-moi de garder le silence sur les heures bénies qui s'écoulèrent ensuite. Des gens savants ont assigné au temps des limites immuables qu'ils croient respectées. Ils vous parlent des heures avec la conviction qu'ils en peuvent compter les minutes. Pauvres sots ! il n'est pas un seul amoureux qui n'en sache là-dessus bien plus que vous.

Tous vous diront que les heures sont longues ou courtes au gré de la tendresse. Ceux qui aiment sont les vrais sages, les vrais illuminés,

les seuls voyants. Ce n'est pas à ses préférés que Dieu cacherait la vérité. Donc, les heures sont irrégulières, quoi qu'on en puisse dire. Je n'en voudrais pour preuve que le temps passé sur le cœur de mon ami. Des indifférents eussent compté deux heures; mais, moi, je sais bien que j'ai savouré une telle félicité, qu'elle eût comblé la vie de plusieurs heureux. J'ai usé une éternité de bonheur pendant ces splendides minutes. Il y a de ces soi-disant secondes qui contiennent toute une existence. Ce que l'on vit au delà, on le subit.

Non, Ève la décriée n'a pas sacrifié l'éternité de joies qui lui avait été promise. Son esprit curieux, son cœur ardent, son corps avide, l'ont absorbée en quelques secondes, comme le sable d'Afrique boit le fleuve qui eût roulé sur le granit jusqu'à lasser le temps.

Au petit jour l'ordre de rentrer nous arriva.

Un brouillard épais enveloppait pudiquement le cher sanctuaire lorsque nous l'avons quitté. Personne ne l'a habité depuis nous; personne ne l'habitera tel que nous l'avons connu. Il ne pouvait que déchoir; les flammes l'ont dévoré.

VI

RÉCIT QUE FIT LA DAME AUX BAS DE SOIE BLEU DE CHINE.

Puisque vous ne me voyez pas, puisque jamais vous ne me verrez, il faut bien que je le dise : je suis ce qu'on appelle « une adorable blonde ». J'ai les yeux bleu saphir et les cils noirs, les dents irréprochables. J'ai des cheveux qui n'en finissent plus, des pieds de grisette et des mains d'archiduchesse. Ma taille est souple, mes bras sont fort beaux, et je passe pour avoir autant de distinction que d'esprit. C'est très-gênant à dire tout cela ; mais je vous dois le portrait de l'héroïne. Je serais laide à faire peur, je l'avouerais de même.

Toujours est-il que je suis charmante; et je le suis pour longtemps encore si Dieu me prête vie : je n'ai que vingt-trois ans.

Ma mère m'a laissé quatre-vingt mille livres de rentes; mon père m'en a laissé quatre-vingt-dix, et mes tantes sont toutes vieilles filles.

Nous avons de quoi vivre, comme vous voyez. Quant à ce que mon mari m'a apporté... je vous le dirai tout à l'heure.

Supposons que je m'appelle... Corisandre. Ce nom-là me traverse la cervelle, je l'arrête au passage. Si vous en préférez un autre, je suis prête à l'adopter.

Ma mère est morte en me mettant au monde. Dans un jour de parcimonie, Dieu a repris sa vie pour me la donner. J'ai bien des fois maudit cet échange. Il eût mieux valu cent fois que je ne visse pas cette terre, qu'il m'a fallu parcourir sans guide.

Mon père s'est promptement remarié. Il croyait bien faire. Les hommes s'imaginent tous qu'une femme, par ce seul fait qu'ils l'ont choisie, peut suppléer sa devancière; qu'il suffit pour cela à la nouvelle venue d'avoir traversé leur couche; qu'elle recueille sur leurs lèvres les restes de l'âme éteinte, et que tout aussitôt, dans son cœur fertilisé, germent des sentiments de divine tendresse pour les petits qu'elle n'a pas portés.

Cela n'est pas; cela ne peut pas être. Les mères ne s'improvisent pas.

J'avais quatre ans lorsque mon père s'est remarié; j'en avais six lorsqu'il est mort. Il n'a

pas goûté longtemps, comme vous le voyez, la joie d'avoir épousé Luisa Chichivirichi, ma seconde mère : une créole de Caracas, plus tourterelle que femme, vaporeuse, nonchalante, ignorante, émolliente et lénitive.

L'incomparable dame a concentré sur un seul point la dose de qualités, d'intelligence et d'émotions que lui a adjugée la nature : elle est sensible. Ne lui demandez pas autre chose... Elle est sensible, et voilà tout. Elle pousse, par exemple, la sensibilité bien au-delà des limites connues. Jamais il ne s'est passé une journée sans qu'elle se fût attendrie sur quelque infortune réelle ou imaginaire. Une mouche qui se noie lui donne la migraine, et je l'ai vue, faute de mieux, s'apitoyer douze heures durant sur un bouquet de violettes qui se fanait. Verser des larmes est une fonction aussi essentielle de son organisme que manger, boire et dormir. Elle ne fera pas un mouvement pour vous venir en aide, mais elle pleurera avec vous, si le cœur vous en dit, toutes les larmes de son corps... et Dieu sait ce qu'elle jauge de larmes! La vue du malheur la tuerait, elle l'assure; aussi ne s'expose-t-elle pas à le côtoyer : en entendre le récit est tout ce qu'elle peut supporter. Donc, si ma ruisselante belle-mère n'est jamais venue

en aide à personne, la faute en est à sa sensibilité.

Vous comprenez qu'une âme aussi charitablement absorbée n'a pas eu le loisir de s'occuper de moi. J'ai vécu dix-sept ans auprès de cette élégiaque personne, n'ayant rien pour me protéger, pas même le souvenir de ma mère. Livrée à moi-même, poussant au gré du sort comme un sauvageon, c'est miracle si je ne suis pas devenue pire. Riche, belle, orpheline, abandonnée, ce ne sont pas les fervents qui m'ont manqué, vous le pensez bien.

Étendue sur une chaise longue, une pile de fins mouchoirs à portée de la main, dona Luisa suivait d'un œil humide le petit manége de mes poursuivants ; acceptant tout, trouvant tout bien, pourvu que celui-ci lui jouât une marche funèbre, que celui-là lui lût un chapitre de Young, son auteur favori, que cet autre lui apportât la nouvelle de quelque désastre propice aux larmes et aux pâmoisons. A ce prix, j'ignore ce que ma belle-mère n'eût pas toléré. Sans compter que ma chute eût trouvé une compensation providentielle dans l'occasion qu'elle lui eût fournie de pleurer sur moi pendant le restant de ses jours.

Dans de telles conditions, le mal était trop

facile à faire. Sa banalité m'écœurait. C'eût été tomber trop bas. A défaut d'expérience, la femme a des pressentiments sauveurs. Presque toujours, lorsqu'elle commet une faute, c'est après s'être soigneusement bouché les oreilles. Et puis, il faut le dire, l'essaim des prétendants qui tourbillonnait autour de moi n'était pas composé de façon à me plaire. C'est le lot des lueurs éclatantes d'attirer les phalènes de rebut. Les papillons chatoyants, amants du jour et de l'espace, ne vont jamais s'y brûler les ailes. De même est-ce le destin des riches héritières d'attirer les coureurs d'aventures, les désœuvrés, les gaspilleurs de temps, d'honneur et de fortune. Toute protestation provoque le doute, et ceux-là qu'on voudrait entendre sont fatalement les seuls qui se tiennent modestement à l'écart. Il y a là un cercle vicieux dans lequel on se débat et où le cœur se fane avant de s'être épanoui.

Ma belle-mère sortait rarement. Elle passait invariablement ses soirées, étendue sur une chaise longue, auprès de la cheminée. Près d'elle, sur une table recouverte de velours violet, étaient disposés les menus objets que sa sensibilité rendait indispensables.

C'était d'abord une pile de mouchoirs de fine

batiste uniquement destinés à boire les larmes précieuses de Luisa Chichivirichi. Une fois imbibés, une corbeille lacrymatoire agrémentée de satin et de dentelle noire les recueillait. A droite, trois flacons étaient rangés en bataille. Le premier, rempli d'eau de Cologne, était l'auxiliaire modeste des douleurs courantes, des tristesses passagères. Le second, plein de vinaigre anglais, intervenait à l'heure des désespoirs contenus, des pâmoisons et des spasmes bénins. Le troisième, enfin, bourré de sel d'Epsom, servait dans les grandes occasions. Celui-là, personne n'en pouvait soutenir l'approche sans avoir la cervelle en ébullition, sans éternuer pendant une heure et verser des torrents de larmes. Ma belle-mère en faisait usage dans les cas de crises nerveuses, lorsque, le corsage ouvert, les cordons de taille dénoués, les cheveux en désordre, elle se trémoussait sur son canapé.

A portée de la main étaient alignés deux sonnettes et un timbre de dimensions différentes. La clochette signifiait : « La douleur me gagne, venez à mon secours ; » la cloche : « Hâtez-vous, je me meurs ! » et le timbre : « Je crois bien que je suis morte. »

Ajoutez à cet arsenal une pharmacie mi-

gnonne remplie d'éther, d'eau de mélisse, d'eau de fleur d'oranger, de tous les calmants connus et pressentis, et une fiole de porto pour se rendre des forces.

Certain soir d'il y a trois ans, nous étions seules, par extraordinaire, dona Luisa avait passé une exécrable journée. Nous n'avions appris qu'aucun de nos amis fût malade... ou mort... ou ruiné... ou déshonoré. Les heures s'écoulaient, banales et vides, sans que la nouvelle d'un incendie, d'un naufrage, d'une banqueroute, d'un suicide ou d'une révolution vînt les animer quelque peu. Les journaux eux-mêmes étaient au beau fixe. Ma pauvre belle-mère commençait à souffrir réellement du manque d'émotions factices, lorsque, me voyant entrer, la pensée lui vint de pleurer sur moi.

« Approchez, Corisandre, asseyez-vous là, sur ce coussin, près de moi. Plus près encore. Je ne puis plus élever la voix, tant les chagrins m'ont éprouvée. Savez-vous bien, ma chère enfant, que vous me faites affreusement de peine ?

— Moi, madame ?

— Je devine en vous quelque douleur cachée qui vous mine.

— Je vous jure...

— Laissez-moi pleurer avec vous.

— Je m'y prêterais de grand cœur, madame, si je savais...

— Pour l'amour de Dieu, Corisandre, quittez ce ton cérémonieux, si vous ne voulez pas me voir défaillir ! s'écria dona Luisa en débouchant le premier de ses trois flacons. On dirait que vous m'en voulez de quelque chose. Appelez-moi ma chérie, ou je meurs.

— Excusez-moi, madame, mais le respect...

— Que parlez-vous de respect ? Suis-je tellement âgée par ce seul fait d'être votre belle-mère, qu'il faille me traiter comme une relique ? Je n'ai pas encore quarante ans, Corisandre, il m'est donc permis de vous aimer comme une sœur. Dites-moi vos peines, ma chérie.

— Je le ferais très-volontiers si je m'en connaissais quelqu'une ; mais je vis heureuse, je vous assure, fort reconnaissante à Dieu de la part qu'il a daigné me faire.

— Vous êtes heureuse ?... Je n'ai vraiment pas de chance, s'écria la sensible Luisa. Il n'existe peut-être qu'une seule personne au monde qui ne se plaigne pas de son sort, il faut précisément qu'elle vive à mes côtés ! Des

milliers de pauvres créatures seraient avides des consolations dont je dispose, elles en sont privées, tandis que vous, Corisandre, vous les dédaignez. C'est à se briser la tête contre les murs. »

Dona Luisa se laissa choir, désespérée, le front sur les coussins de sa chaise longue, comme pour réaliser le sinistre projet qu'elle venait d'énoncer. Je voulus lui présenter le second flacon, celui qui correspondait d'ordinaire aux pâmoisons et aux spasmes bénins. Je m'étais trop hâtée. Elle écarta ma main, et, levant sur moi des yeux humides de larmes, que voilaient quelques boucles désordonnées :

« Merci ! me dit-elle, pas encore. »

Elle me tendit les bras pour que je l'aidasse à s'asseoir. Je m'empressai de lui venir en aide. Une fois équilibrée :

« Pauvre enfant ! » dit-elle. Puis elle se courba brusquement, rejeta ses cheveux en arrière, fixa ses yeux sur mes yeux, et me saisissant fiévreusement les mains : « Ainsi, tu te crois heureuse ? »

J'avoue que je ne savais plus trop à quoi m'en tenir, tant dona Luisa paraissait convaincue de mon infortune.

« Heureuse... heureuse... Mon Dieu ! ma-

dame, il me semble bien que oui ; mais, si vous êtes certaine du contraire, c'est que je me trompe... assurément.

— As-tu jamais aimé ?

— Aimé comme on aime dans les livres ? Oh ! non, madame, jamais.

— Infortunée ! tu n'as pas aimé et tu te dis heureuse ! Je savais bien que tu me cachais une grande douleur. Viens dans mes bras... viens sur mon cœur. Ta vie est vide et inutile, banale et désorientée. Tu languis, pauvre être sans but, navire sans pilote... ciel sans étoiles... fleur sans parfum ; mais console-toi, va !... je tromperai ta douleur à force de tendresse, jusqu'au jour où Dieu aura placé sur ta route celui qu'il te destine. La douleur t'étouffait, n'est-ce pas ? Tu t'étiolais faute d'être comprise... mais tu ne seras plus seule pour gémir. Non, chère enfant, nous confondrons nos pleurs. Tu dois te sentir soulagée, n'est-ce pas ? Il est si doux de s'épancher, d'ouvrir son cœur ! Parle... parle, petite. Parle... parle... parle. »

J'étais trop surprise pour trouver un mot à répondre. Les lubies de dona Luisa faisaient dans mon cerveau une véritable entrée de carnaval. Ma conscience leur livrait vaillamment

bataille, mais il ne résultait pas moins pour moi de ce choc un trouble que j'avais peine à maîtriser. Elle m'avait attirée dans ses bras et me pétrissait avec une tendresse nerveuse qui me mettait très-mal à mon aise. Je voulus me dégager et fis un faux pas.

Ce fut un grand malheur !...

Ma belle-mère crut... ou feignit de croire que je perdais connaissance. Elle se précipita sur le terrible flacon n° 3, le flacon de bataille, celui des grandes occasions, et me le fit respirer avec un tel acharnement, que je fus prise d'une crise nerveuse. C'était une victoire pour dona Luisa, aussi ne négligea-t-elle rien pour la célébrer. Le timbre... le fameux timbre ! lança un appel désespéré, qui attira toute l'antichambre.

Ce ne fut plus de tous côtés que carillons, allées, venues et courses folles. Pendant que les unes me déshabillaient bon gré, malgré, les autres préparaient mon lit dont je n'avais nul besoin. Les verres d'eau sucrée passaient de main en main comme les seaux d'eau un jour d'incendie. Toute la maison sentait l'éther. L'un courait après le docteur, l'autre ahurissait les pharmaciens. J'avais beau faire, j'avais beau dire, ma belle-mère, qui ne me perdait

pas de vue, m'assassinait de lamentations, de consolations, de soins et de protestations.

« Je la sauverai !... criait-elle à chaque instant. Je savais bien, moi, qu'elle n'était pas heureuse. Pourvu qu'il soit encore temps ! »

Lorsque ses sanglots le lui permettaient, elle se précipitait sur moi comme sur une proie et me couvrait de caresses. Cette pluie de larmes tièdes que je recevais, ces cheveux qui me balayaient le visage, ces étreintes convulsives que je ne pouvais pas éviter, ces gémissements qu'il me fallait entendre, tout cela m'énerva si bien que le docteur, qui s'était inutilement mis en route, trouva une malade à l'arrivée.

Je fus très-réellement souffrante pendant trois jours. Ma belle-mère était ivre de joie. Elle avait retrouvé une agilité, une vigueur que nous ne lui connaissions plus. Comme l'odeur de la poudre ranime les vétérans, la joie de pleurer lui donnait des ailes. Chaque coup de sonnette l'attirait au salon. Elle recevait tous ceux qui venaient prendre de mes nouvelles, et Dieu sait ce qu'elle improvisait.

« Ah ! chère amie... nous l'avons échappé belle. Je tremble encore en songeant à ce qui serait arrivé, si je n'avais pas brusqué les cho-

ses. Corisandre changeait à vue d'œil. Vous avez dû le remarquer?

— Je vous avoue que je ne m'en étais pas aperçue.

— Parce que vous ne la suiviez pas d'heure en heure comme je le faisais. Et puis cela a été foudroyant.

— Vraiment!... Et qu'a-t-elle donc la pauvre enfant?

— Ce n'est pas précisement une maladie classée; non. C'est le moral qui a réagi sur le physique. Vous savez ce que c'est que l'imagination des jeunes filles. Une fois que cela se met à trotter!...

— Ah! bah! Corisandre était si rieuse!

— Rieuse, oui; mais quelle amertume dans cette gaieté factice! Que de fois cela m'a fait mal! J'avais envie de lui crier : « Pleure, mon enfant, pleure. Ce rire forcé me déchire le cœur. » Mais, c'est triste à dire, je n'avais pas sa confiance et je craignais de m'aventurer sur ce terrain délicat, quand, il y a deux jours, n'y tenant plus, elle se précipita dans mes bras, toute en larmes. Pauvre petite!... Nous avons longuement causé. Ce qu'elle m'a dit, vous m'excuserez de ne pas le divulguer, n'est-ce pas? J'aurais personnellement un secret que je

vous en ferais part tout au long... vous n'en doutez pas. Corisandre m'a suppliée de garder le silence sur tout ceci. J'en ai peut-être trop dit déjà...

— Je vous assure...

— Ah ! ma chère amie, je suis bien malheureuse !

— Malheureuse ! vous ? Pourquoi ?

— Je n'en puis pas dire davantage. N'insistez pas, je vous en prie. Comment tout cela finira-t-il ? Voilà ce qui m'épouvante ! »

Vous comprenez qu'après trois jours de ce traitement, ma réputation avait assez mauvaise mine.

J'avais obtenu que le docteur me prescrivît le calme, le repos, la solitude. Il connaissait trop bien sa cliente pour ne pas insister sur ces recommandations. Il les fit avec une telle instance que dona Luisa s'écria :

« Ah ! mon Dieu !... la pauvre chérie serait-elle plus mal ?

— Mais non... mais non.

— Docteur, ne me cachez rien. J'aurai du courage.

— Il n'y a aucun courage à avoir, je vous l'assure.

— Je suis résignée à tout.

— Eh bien, alors, résignez-vous à laisser votre belle-fille en repos. Que personne n'entre chez elle.

— J'y veillerai. Je vous le promets.

— Personne... Vous m'entendez ?

— Ne craignez rien. On me passera plutôt sur le corps.

— Qui diable y songe ? Fermez tout bonnement la porte.

— J'en garderai la clef sur moi.

— Donnez des ordres ; cela vaudra mieux.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! comme les malheurs arrivent à l'improviste. J'étais si rassurée il y a trois jours, et puis aujourd'hui !... »

Dona Luisa, abusant de la présence du docteur, jugea le moment opportun pour pâmer. Celui-ci, impatienté, vida le contenu d'une carafe dans le corsage de ma belle-mère, ce qui la remit immédiatement sur pieds.

Je ne gagnai rien aux prescriptions du docteur. Ma gardienne s'enferma tout le jour durant dans ma chambre dont elle tira les verrous. Immobile, les bras croisés, assise au pied de mon lit, son regard ne me quittait pas une seconde. Ses yeux, fixes comme ceux d'un oiseau de nuit, incessamment braqués sur moi, m'auraient donné le vertige, si je n'avais pas pris le

parti de demeurer tournée du côté de la ruelle. De temps en temps, elle se levait et se penchait sur moi. Je faisais alors semblant de dormir. Bien que je l'eusse priée de n'en rien faire, à chaque instant elle bordait mon lit et me sanglait dans mes draps comme un poupon de Flandre dans ses langes. Toujours elle ajoutait quelque couverture à celles entassées sur moi « pour que je ne prisse pas froid », et, de minute en minute, me forçait à avaler quelque boisson écœurante dont elle seule avait la recette, fort heureusement pour le reste de l'humanité.

Je fis bien des réflexions pendant ces longues heures qu'il me fallut passer livrée aux soins implacables de dona Luisa Chichivirichi. Je résolus de fuir à tout prix ce larmoyant asile. Mais, je le constatai avec douleur, une seule issue m'était ouverte : le mariage, et le mariage sans tendresse m'épouvantait.

« Après tout, me disais-je, ne suis-je pas plus que mariée avec ma belle-mère ? Quel mari pourrait être assez maudit du ciel pour me la faire regretter ? Je suis maîtresse de ma fortune, maîtresse de mon choix, c'est à moi de bien placer l'un et l'autre. Le mieux que je puisse faire, c'est de les employer à sortir d'ici. »

Je passai mentalement mes prétendants en revue. Ce piteux inventaire me donna le frisson. On nous a si bien farci la cervelle de héros et de types légendaires, que nous restons des années entières, le regard perdu dans le vide, attendant que quelque Amadis, Roméo, Werther, Paul ou Pétrarque détache sa séduisante silhouette sur l'horizon et se dirige vers nous. Puis le regard se lasse, le cœur se décourage, le corps s'impatiente, et l'on épouse quelque Bobèche qui fait votre malheur, si vous n'avez pas eu la précaution de prendre les devants en faisant le sien.

Fidèle à la tradition, ces réflexions-là, je les ai faites trop tard, bien entendu.

Parmi les habitués les plus assidus de nos monotones soirées, j'avais remarqué un assez gentil garçon, toujours au dernier plan, toujours dans la demi-teinte, aussi réservé que ses concurrents étaient empressés. Sa modestie m'avait touchée. Plusieurs fois j'étais allée à lui, qui ne venait pas à moi, et toujours j'avais pris plaisir à l'entendre. Il causait peu, sans timidité ni emphase, simplement, comme il convient. Tous les sujets que l'on avait traités devant lui m'avaient paru lui être familiers. Il pouvait à la rigueur passer pour mon cousin.

Robert, — appelons-le Robert; cela me reposera du nom que je lui donne depuis plusieurs années; — Robert est le fils adoptif d'un frère de ma mère. Mon oncle étant mort subitement avant de l'avoir avantagé, j'héritai d'une partie de la fortune qui lui était destinée. J'étais mineure à cette époque. Le conseil de famille chargé de l'administration de mes biens n'avait aucune raison de lui faire largesse.

Le pauvre garçon ne s'était pas découragé. Prenant la vie corps à corps, il avait travaillé et lutté avec persévérance. Jamais il n'avait paru me rendre responsable de la mauvaise chance qui m'avait favorisée à son détriment. Je me considérais donc un peu comme sa débitrice.

Robert n'était pas pour moi l'idéal; mais dans la dure extrémité où je me trouvais, résolue à quitter le giron de ma belle-mère, il me parut plus digne que ses concurrents d'entreprendre mon sauvetage.

C'est un joli garçon, un peu lourd peut-être, à force de muscles, mais bien bâti, en somme. Ses mains petites et très-soignées, ses pieds fins et toujours bien chaussés, ses dents, qu'il a superbes, rachètent bien des choses. Il avait vingt-six ans alors. Je lui aurais voulu quelques

années de plus, l'habitude du monde et surtout le goût des choses littéraires et artistiques, qui lui manque absolument. J'étais trop pressée pour être exigeante. Trois considérations plaidaient d'ailleurs impérieusement sa cause. J'étais heureuse de lui restituer au décuple la part de fortune que je lui avais involontairement prise ; — il n'avait pas un seul parent, ce qui me mettait à l'abri d'un retour offensif du corps redoutable des belles-mères ; — il était officier de marine.

« S'il me déplaît, me disais-je, j'en serai plus souvent débarrassée que d'un autre ; si je parviens à l'aimer, je trouverai bien moyen de le suivre ou de le retenir. »

A forcer de penser à lui, de me complaire dans l'appréciation de ses qualités, à force surtout de voir dona Luisa Chichivirichi et de subir ses soins, je trouvai Robert très-acceptable. Je l'avais donc, et sans qu'il s'en doutât, institué mon fiancé lorsque, après trois jours de belle-mère forcée, je me levai.

Dona Luisa reprit place sur sa chaise longue, d'où elle me suivait de l'œil avec anxiété. Je ne pouvais pas ouvrir une fenêtre, boire chaud, boire froid, lire, me lever, mettre tel ou tel vêtement, courir, appeler... sans entendre re-

tentir le terrible cri d'alarme : « Prenez garde! chère enfant, prenez garde! » Et chaque fois je me sentais possédée du désir de me placer à peine vêtue dans un courant d'air, après m'être plongée dans une cuve d'eau glacée. Les imprudences me tentaient.

Or, il arriva qu'un soir mes prétendants se trouvèrent réunis au grand complet. Ils étaient dix-huit, depuis le petit Cladel, un adolescent imberbe et blasé, qui songeait à se marier « pour faire une fin », jusqu'au vieux Bergeron de la Gravière, un amoureux fossile à replacer en nourrice, en passant par le fougueux Sampielli et l'irrésistible Donnelow, non moins fou, non moins gueux que le précédent.

J'étais plus exaspérée encore qu'à l'ordinaire. Ma belle-mère ne s'était-elle pas mis en tête, depuis la veille, de renvoyer ridiculement tôt tous mes fidèles, sous prétexte que ma santé exigeait que je me couchasse de bonne heure ? Mon impatience était assez visible pour qu'un vieil ami de ma mère, devenu doyen platonique de mes adorateurs, le baron de Chèvrefleur, crut pouvoir me dire :

« Vous avez mal aux nerfs, ce soir ?

— Oui, je l'avoue. J'ai horriblement mal aux nerfs.

— Permettez-vous que l'on s'attendrisse?...

— Oh! non... pas d'attendrissement, je vous en prie. Tout ce que vous voudrez, mais pas ça.

— A la vérité, vous êtes à plaindre parce que vous le voulez bien.

— Je le veux?

— Assurément.

— Si vous étiez à ma place?...

— Ah! Dieu du ciel! que j'en serais ravi! surtout si je vous voyais, par contre, occuper la mienne, et que vous m'accordiez ma main.

— C'est par la sacristie que vous voudriez me voir sortir d'ici?

— Dame, chère enfant, c'est le plus court et le plus sûr chemin. En connaissez-vous un autre? Quel qu'il soit, je me tiens à vos ordres pour vous y accompagner et vous y servir? Vous êtes trop jeune pour vivre seule. Vos tantes ne peuvent pas vous donner asile, elles sont religieuses. A moins qu'une vocation irrésistible ne vous entraîne à leur suite, je ne vois pas...

— Vous n'avez que trop raison. Le mariage peut seul me racheter de l'enfer où je vis...

— Je suis enchanté de vous voir enfin raisonnable.

— Raisonnable!... mon pauvre vieil ami,

dites : désespérée. Ah ! tenez, l'occasion est belle pour faire de moi ce que l'on voudra. Je serai au premier venu qui me tirera d'ici.

— Plutôt que d'épouser le premier venu, épousez-moi. Vous ferez de vous ensuite tout ce qu'il vous plaira.

— Je vous aime trop, mon vieil ami, pour accepter une offre pareille. Je suis, je le sens, dans un mauvais courant. Il sera prudent de se garder de moi.

— Que dites-vous là ?...

— Je dis la vérité. Je suis possédée d'un immense besoin de révolte et d'indépendance. Celui qui m'épousera pourrait bien n'être pas aussi parfaitement heureux que vous vous l'imaginez. »

Ma belle-mère ne m'avait pas perdue des yeux. Il lui déplaisait que je restasse aussi longtemps hors de portée de ses attendrissements. Aussi, élevant la voix :

« Vous êtes affreusement placée, ma chère petite. Vous avez près de vous une porte ouverte qui me fait frémir. Il vous faut prendre encore bien des ménagements. Venez vous asseoir près de moi ; vous y serez mieux. »

Les glandes lacrymales de dona Luisa Chichivirichi, surabondamment pourvues, ne

demandaient qu'à déverser sur moi leur trop plein. Je me sentais peu disposée à me placer sous la gouttière. La porte une fois close, sans tenir compte davantage des injonctions qui m'était faites, je me levai. Je fus aussitôt entourée.

« Décidément on vous accapare, mademoiselle, me dit en minaudant le vieux Bergeron de la Gravière. Ce baron est d'un égoïsme révoltant. Parole d'honneur, c'est à lui en demander raison.

— Il paraissait traiter un sujet des plus intéressants, car vous n'avez pas détourné les yeux une seule fois, ajouta Sampielli le fougueux.

— Était-ce aussi intéressant que cela ? Il me parlait mariage.

— Ah! le traître! il prêchait pour son sain.

— Et j'en suis pour les frais du culte.

— Pas tout à fait. Vous m'avez à moitié convaincue.

— Voilà une belle campagne vraiment que j'ai faite, si elle est au profit d'autrui.

— Vous décideriez-vous enfin à faire un choix ? s'écrièrent à la fois tous ceux qui m'entouraient.

— Peut-être bien. »

Ce fut alors dans tout le salon une rumeur telle, que dona Luisa demanda ce dont il s'agissait.

« Jugez notre joie, madame, lui répondit le petit Cladel, mademoiselle Corisandre consent enfin à faire un choix parmi nous.

— Qui te dit que tu aies lieu de te réjouir, bambin? s'écria le baron de Chèvrefleur. Te crois-tu donc choisi déjà?

— Vous marier, Corisandre? s'écria ma belle-mère surprise. Vous marier?... Pourquoi faire?

— En vérité, madame, vous êtes veuve; ce n'est pas à moi de vous l'apprendre, lui répondis-je, d'autant plus tremblante que je contenais à grand'peine la colère qui me possédait.

— N'êtes-vous donc plus heureuse auprès de moi?

— Si, madame; mais il y a longtemps que je jouis de ce bonheur-là. Je voudrais en connaître quelque autre.

— Corisandre!... me préparez-vous cette douleur de vous voir ingrate?

— L'étiez-vous donc, madame, le jour où vous avez quitté votre mère pour suivre mon père, que vous connaissiez à peine?

— Je l'aimais, Corisandre; il m'aimait, et je le pleure encore. Je le pleurerai toujours.

— On pleure ce que l'on regrette, madame. Plus votre douleur est grande, mieux elle atteste l'excellence de l'état dans lequel vous viviez.

— Enfin, vous songez à me quitter ?

— Je saurai m'y résoudre.

— Chère madame, s'écria le baron de Chèvre-Fleur, qui, sentant que la patience m'échappait, crut prudent d'attirer sur lui la colère de ma belle-mère, chère madame, permettez-moi de vous expliquer...

— Au nom du ciel, mon cher baron, n'intervenez pas là où vous n'avez que faire. Si je tombe malade, comme c'est probable, si je meurs, comme c'est possible, des suites de tout ceci, vous en serez aux trois quarts responsable.

— Moi ?... Et pourquoi cela ?

— Vous lui prêchez la révolte.

— Je vous assure...

— Je sais à quoi m'en tenir. »

Tremblante, mais résolue, je m'approchai de ma belle-mère. J'étais si pâle qu'elle eut peur.

Après s'être munie du flacon n° 3 comme d'une arme, elle mit pied à terre et s'assit.

« Permettez-moi, madame, lui dis-je, de revendiquer l'initiative de mes résolutions. Vous prêtez à tort à mon vieil ami des instincts révolutionnaires. Ces messieurs vous ont tous fait part de leurs sentiments pour moi, et vous ne les avez pas encouragés, je pense, à continuer leurs visites dans cette maison, avec la pensée qu'en fin de compte je prendrais le voile autrement qu'escorté de fleurs d'oranger.

— Est-ce vous qui parlez, Corisandre? Je ne vous reconnais plus. Auriez-vous perdu la tête?

— Je n'ai pas perdu la tête, mais j'ai perdu patience.

— Vous ne parlez pas sérieusement?

— Très-sérieusement, lorsque je déclare être lasse de ce régime larmoyant auquel je suis soumise. J'ai l'âge des épanouissements. Je suis avide de soleil, de gaieté, de sourires, de tendresse. J'ai droit au bonheur comme à la lumière et réclame ma part des joies d'ici-bas. Je prétends ne pas attendre la période des impuissances pour demander à la vie ses doux secrets. Celui que j'épouserai doit s'y attendre : c'est un compagnon de fête que je choisis, un initiateur de joyeuse allure, un ami au bon sourire, gai au soleil, tendre aux heures de

mélancolie ; et, pour qu'on ne s'y trompe pas, c'est au bal que je le choisirai.

— Elle est folle !... » s'écria dona Luisa.

Suffoquée par la surprise, étranglée par la colère, épouvantée en songeant aux modifications qu'allait subir son existence, au vide qui allait se faire autour d'elle après mon départ, ma belle-mère n'avait rien trouvé de mieux à faire que de se trouver mal. Mes prétendants, qui s'étaient aussi prudemment que discrètement tenus à l'écart pendant la fin de ce débat, saisirent cette occasion pour se rapprocher de nous. Ils allaient de l'une à l'autre, prodiguant les protestations aux deux partis en présence avec un égal entrain.

« Je suis honteuse de ce qui se passe, messieurs, et vous en fais mes excuses, marmottait ma belle-mère à demi pâmée. Malheureuse que je suis !... Qui m'eût dit que je serais récompensée de la sorte des soins que je lui ai prodigués ? Vous comprendrez sans doute que je désire être seule après une pareille secousse. »

Mes prétendants ne se le firent pas dire deux fois. Seul, Robert se tint éloigné de dona Luisa. Je lui en sus gré. Bien qu'il ne m'adressât pas la parole, je lus dans ses yeux une anxiété, une

compassion tendre, qui plaidèrent fort en sa faveur.

Chacun vint prendre congé de moi.

« Messieurs, dis-je au troupeau en fuite, c'est au bal, comme je vous l'ai dit, que se fera mon choix. J'ai besoin de protester contre cette vie trop longtemps sacrifiée à une sentimentalité frauduleuse. Je ne vous reverrai plus que dans huit jours, ici, à pareille heure. Je veux me recueillir jusque-là.

— N'espérez pas que je seconde vos folies ! s'écria dona Luisa, subitement ranimée ; je n'autoriserai pas chez moi un bal scandaleux comme celui que vous rêvez.

— Alors, mon vieil ami, il faut vous dévouer et nous faire danser dimanche, dis-je avec calme au baron de Chèvrefleur. Nous organiserons ensemble, d'ici là, le *cotillon des fiançailles*, auquel seront admis ceux-là seulement qui aspirent à ma main. Au revoir, messieurs. Nous assistons chaque jour à tant d'unions extravagantes gravement inaugurées, qu'il est permis d'attendre de ce mariage, follement entrepris, une suite sérieuse, digne et tendre. »

Dona Luisa essaya, le lendemain, de me détourner de mes projets de mariage. Elle esquissa de chacun de mes prétendants le portrait

le plus désavantageux qu'elle put imaginer et offrit d'entreprendre avec moi quelque long voyage. Voyant qu'elle ne parviendrait pas à modifier mes résolutions, elle essaya du moins d'obtenir le nom de celui que j'avais choisi. Je fus aussi réservée que résolue.

La rage la prit alors, et, dans l'espoir de faire ajourner le bal que j'organisais avec mon vieil ami, elle se mit au lit, déclarant qu'elle ne passerait pas la semaine. Pour donner à son mal imaginaire une lugubre apparence, elle s'enferma pendant de longues heures, tantôt avec son confesseur, tantôt avec son notaire. A tous ceux qui venaient prendre de ses nouvelles, ordre était donné de répondre : « Madame se confesse... » ou : « Madame fait son testament... » ou : « Madame est avec le marbrier pour son tombeau. Il lui est d'ailleurs absolument interdit de recevoir. » Elle n'appela auprès d'elle qu'un vieux docteur complaisant, qui lui brocha des bulletins à faire pleurer le diable. On les déposa dans l'antichambre sous la garde d'un valet de pied. Cela ne lui suffit pas. Pour que personne n'ignorât l'état dans lequel elle prétendait être, elle fit étendre de la paille à un kilomètre à la ronde, devant son hôtel et dans les rues adjacentes.

La situation était assez embarrassante. Guérir la bien portante Chichivirichi, il n'y fallait pas songer. On eût plutôt mis sur pied un cul-de-jatte. Parler de fête, de mariage, aller au bal alors que ma belle-mère agonisait en petit comité, il fallait également y renoncer.

J'assemblai le conseil. Le conseil se composait de mon seul vieil ami.

« Vous me faites jouer un piteux personnage, savez-vous bien, ma chère enfant? me dit-il en emprisonnant affectueusement mes mains dans les siennes. Me voilà brouillé avec dona Luisa... cela, j'en prends mon parti. Vous m'employez à assurer votre mariage avec un de mes rivaux; voilà ce que j'aurais de la peine à vous pardonner... si je vous aimais moins. Avez-vous suffisamment réfléchi avant de faire un choix aussi grave, aussi irrévocable? Je ne voudrais pas vous paraître curieux, et cependant je donnerais gros pour connaître le nom de celui que vous avez distingué. Ce n'est pas Donnelow, au moins?

— Quelle idée!

— Ni Sampielli?...

— Non, vieil ami. Rassurez-vous et jugez-moi mieux.

— Ce n'est pas le petit Cladel?... Celui-là, je

ne vous le pardonnerais pas. Bergeron de la Gravière non plus... Il est trop vieux pour vous, ce serait un scandale; il a au moins... six mois de plus que moi.

— Patience, vieil ami, patience.

— Vous me faites trembler. Qui sait si celui que vous avez choisi est bien ce qu'il vous paraît être ? »

J'ai eu tort de ne pas écouter mon vieil ami. Il parlait sagement. Mais, trop longtemps livrée à moi-même, j'avais plus de tempérament et d'instinct que de modération et de jugement. Je voyais dans Robert un être inoffensif dont je ferais ce que bon me semblerait et par droit de conquête et par droit de reconnaissance. Et puis j'avais hâte de fuir. Je sacrifiai à un coup de théâtre le bonheur de ma vie.

Si l'on n'était pas stupide à ses heures, on serait demi-dieu.

Le conseil adopta un plan de campagne hardi, qui eût été absurde s'il n'avait pas pleinement réussi.

Après avoir, en cachette, préparé nos invitations avec mon vieil ami et sa sœur, — une bonne et aimable douairière qui avait accepté d'être mon chaperon; — après avoir composé

et essayé ma toilette; après avoir, enfin, tout préparé pour la fête, je me mis au lit.

A partir de ce moment, notre maison devint une succursale de l'enfer. Je poussais des lamentations déchirantes qui tenaient tout le monde en éveil. Si quelque domestique s'éloignait, je criais aussitôt qu'on me laissait mourir sans secours. Je demandais dix choses à la fois. A peine les avait-on apportées, que je les renvoyais et en demandais vingt autres. Dona Luisa ne pouvait plus obtenir une tasse de tisane, tant nos serviteurs étaient surmenés.

« Où souffrez-vous? me demandèrent les médecins.

— Partout, partout, partout!...

— Il est sans doute un point plus douloureux que les autres?

— Ils sont tous le plus douloureux.

— Respirez-vous à l'aise?

— J'étouffe, docteur, j'étouffe.

— Avez-vous mal à la tête?

— J'ai surtout mal à la tête.

— Bon!... Et les reins?

— C'est là que j'ai le plus de mal.

— Bien. Et les articulations?

— Me font encore plus mal que la tête et les reins.

— Nous allons commencer par des frictions.

— Des frictions!... Vous parlez de frictions!... Autant me tuer tout de suite.

— Avec la main... bien doucement.

— Je ne pourrais pas les supporter.

— Diable! diable!... Il faudra nous contenter, pour commencer, de quelques potions sudorifiques.

— Des potions!... y pensez-vous?... Comment voulez-vous que je les avale, puisque j'étouffe?

— Des cataplasmes?

— Poser sur mon corps de pareilles horreurs!... Voilà ce qu'on n'obtiendra jamais de moi!

— Que voulez-vous que nous fassions, alors?

— Que vous me soulagiez, docteur, sans employer tous ces moyens violents. »

En vingt-quatre heures je découragéai tous les médecins de ma belle-mère. Un seul manquait encore à la série, et celui-là, dont je vous ai parlé au début de ce récit, le docteur Bachelet, prévenu par le baron de Chèvrefleur, m'était tout acquis.

Je fis si bien que dona Luisa se vit complé-

tement abandonnée. Elle sonnait à chaque instant; mais le personnel, édifié de longue date sur la gravité de ses maux, en prenait à son aise. J'avais détourné sur moi l'attention de tous.

Les bulletins qui la concernaient avaient trois jours de date; personne ne les lisait plus. Le notaire avait plus de notes qu'il ne lui en fallait; le confesseur ne venait plus que pour la forme; le marbrier avait terminé ses plans et devis. Dona Luisa s'ennuyait à mourir dans son alcôve, isolée comme un saint Siméon stylite.

Convaincue que je ne pourrais bouger ni pieds ni pattes de longtemps, alléchée par l'occasion que je lui offrais de verser quelques larmes, la fausse malade sortit de son lit pour se repaître de mon infortune.

Soutenue par deux femmes de chambre, spécialement engagées pour remplir l'office de béquilles intelligentes, elle se mit en chemin. Lorsque je la vis entrer, ma joie fut si grande que je faillis tout perdre. Un fou rire s'empara de moi; il dura quelques minutes sans que je pusse rien faire qui le modérât. Cet accueil déconcerta ma belle-mère. Elle demeurait immobile sur le seuil de ma chambre, hésitant à le

franchir, les yeux braqués sur moi, flairant un piége, prête à regagner son alcôve et à appeler auprès d'elle toute la Faculté.

Je vis le danger.

« Venez à mon aide, madame, m'écriai-je. Ces crises nerveuses m'épuisent et je ne sais que devenir. J'expie, vous le voyez, la peine que je vous ai faite. Approchez-vous, madame, je vous en prie. »

Dona Luisa, après avoir fait quelques pas, se laissa doucement choir dans un fauteuil bourré d'oreillers que l'on avait roulé au pied de mon lit. Puis, après avoir bu pour se réconforter deux doigts d'un vieux porto qui ne la quittait jamais et que portait une de ses suivantes, elle me dit :

« Vous le voyez, Corisandre, vos souffrances m'ont presque fait oublier les miennes. J'ai dompté les plus atroces douleurs pour vous voir. Vous m'avez causé beaucoup de mal, en effet. Je n'étais pas de force à subir une pareille épreuve. Dieu, qui tient nos destinées dans sa main, m'a souvent entendu le prier de reprendre le peu qui me reste de vie. Je ne désespère pas de l'attendrir.

— Ne dites pas cela, madame, ou le remords me fera vous devancer.

— Rassurez-vous. Le cœur prêt à quitter la terre s'ouvre et donne la volée aux ressentiments qu'il tenait prisonniers. Je ne viens vous apporter que des paroles de paix.

— Quoi !... vous oublieriez ?...

— Je ne veux songer qu'à vos douleurs pendant ces quelques jours qu'il me reste à vivre.

— Vous vivrez, madame, vous vivrez ! Vous n'aurez pas la cruauté de mourir !

— Ne me demandez pas l'impossible. »

Dona Luisa avait l'air si convaincue, que l'envie de rire me reprit. J'étouffai ce nouvel accès dans mes oreillers. Ma belle-mère, croyant que je cachais mes larmes, ajouta d'une voix de plus en plus attendrie :

« Je voulais aussi, ma chère enfant, vous demander pardon des ennuis que je vous ai causés. »

Cet excès d'humilité me fit éprouver une telle surprise, qu'il modéra fort à propos l'accès d'hilarité qui menaçait de me trahir. Je n'étais cependant pas assez sûre de moi pour lever la tête.

« Vous avez mené à mes côtés une triste existence. Les malheureux sont de mauvais compagnons. J'aurais dû m'en préoccuper davantage. Peut-être serez-vous indulgente pour

moi, Corisandre, si vous voulez bien songer que la mort de votre père est la cause première de tant de larmes. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? »

Comme je ne quittais pas encore mon refuge, une des suivantes s'approcha de moi.

« Mademoiselle ne voit sans doute pas que madame est à genoux et lui tend la main ? »

Je levai la tête. Dona Luisa était en effet accroupie sur le tapis. Nos regards se croisèrent, nos mains se rencontrèrent. La sienne était moite et glacée, la mienne était brûlante.

« Relevez-vous, je vous en prie, madame! m'écriai-je en sortant à demi de mon lit. Vous ajoutez à mes remords. La confusion m'oppresse...

— L'humilité est le pain de vie des âmes vraiment sensibles. Je me sens réconfortée en songeant que, si je dois vous quitter pour toujours, votre pensée du moins fêtera mon souvenir. »

S'étant relevée, elle se laissa choir sur moi de toute sa hauteur, ce qui me fit involontairement pousser un cri. Puis, après m'avoir tenue embrassée pendant une longue minute; après avoir baisé mes lèvres, ce que je déteste par-dessus tout; après m'avoir pétrie comme

une pâte à brioche et arrosée de larmes, elle se redressa soulagée.

Surexcitée par la perspective de pleurer avec moi, à cause de moi, pour moi, sur moi, de toutes les façons imaginables enfin, dona Luisa quitta définitivement son alcôve et vint s'installer dans ma chambre. Je subis son sentimentalisme absorbant avec patience, cette fois, parce que je sentais la délivrance prochaine.

Quand elle fut sur pied, quand il ne fut plus question ni de notaire, ni de confesseur, ni de marbrier, ni de remèdes; quand elle eut repris sa vie accoutumée, je demandai à recevoir la visite du docteur Bachelet. Ma belle-mère lui gardait rancune. Je dus redoubler de prudence.

« Ce n'est pas un vrai médecin, disait-elle. Il ne voit de maladie nulle part, et ses ordonnances ont à peine deux lignes. »

Toutes ses colères fondirent cependant lorsqu'elle vit l'air lugubre et désespéré avec lequel le docteur m'interrogeait. L'optimiste Bachelet allait-il enfin constater un cas grave?... Elle sentit à cette pensée gronder en elle un peu de jalousie; mais ce sentiment mesquin fit presque aussitôt place à une douce béatitude, après qu'elle eut songé à la longue suite de consul-

tations, de médications, d'opérations même, peut-être aussi!... que j'allais avoir à subir. Le docteur prononça d'une façon si inquiétante : « Ce ne sera rien.... du moins je l'espère!... » après m'avoir explorée, auscultée, examinée de fond en comble, que ma belle-mère, n'y tenant plus, l'entraîna dans une pièce voisine.

« Eh bien ?

— C'est grave... très-grave.

— Vous m'effrayez.

— Ce n'est pas sans motif.

— Serait-elle... en danger ?

— Je le crains.

— Comment! En danger... de mort?

— Oui.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites là ? Comment se fait-il alors que les autres médecins qui l'ont examinée ?...

— Les autres médecins... les autres médecins ont vu ce qu'il leur a plu de voir. Cela ne me regarde pas. Suis-je un âne ?

— Je ne dis pas cela.

— Alors, pourquoi m'opposer les autres médecins ? Ils ont joliment détalé, les autres médecins.

— C'est vrai.

— La responsabilité leur a fait peur.

— Enfin, de quoi s'agit-il ?

— Vous voulez absolument le savoir ?

— Assurément.

— Vous n'en direz rien à personne ?

— Je vous le promets.

— Le système ganglionnaire est compromis.

— Ah ! bah !

— Gravement compromis. Toutes les branches qui partent du grand sympathique se rattachent médiatement ou immédiatement, comme vous savez, au système céphalo-rachidien par des rameaux... Vous me suivez bien ?

— Je ne perds pas une de vos paroles.

— Par des rameaux qu'envoient chaque paire de nerfs spinaux.

— Spinaux. Après ?

— Les nerfs du système ganglionnaire forment de nombreux plexus. Les nerfs du système céphalo-rachidien se distribuent principalement aux organes de relation ; les nerfs du système ganglionnaire aux organes de nutrition. Tout le monde sait cela. C'est élémentaire.

— Et pourtant, je ne comprends pas très-bien.

— Vous m'étonnez.

— Enfin, comment s'appelle-t-il, le mal qu'elle a ? Dites-moi cela tout bonnement, tout simplement.

— C'est une céphaloragie artérielle compliquée.... et c'est là le diable! compliquée d'hémorrhagie dans le plexus lombaire, le grand sympathique... comme je vous l'ai déjà signalé, et les vaisseaux chylifères.

— On ne se douterait pas de tout cela à la voir...

— C'est dans les cas pareils que s'affirme la supériorité de cette branche de notre science : le diagnostic.

— Et que peut-il résulter de cette... cette... Aidez-moi donc.

— Cette céphaloragie artérielle compliquée d'hémorrhagie dans le...

— Bon ! en voilà assez.

— Il en peut résulter la paralysie, la rage ou la mort. C'est contagieux.

— Contagieux !... Et vous ne me le disiez pas ?...

— J'arrive.

— Il y a un temps infini que vous êtes ici. Corisandre serait bien mieux soignée dans une maison de santé.

— Il est impossible de la transporter : elle mourrait en route.

— Si je faisais un voyage à Nice ?

— Cela ne pourrait que lui faire du bien.

— La saison est bonne?

— Parfaite. Je tenterai en votre absence un moyen extrême qui réussit une fois sur cent. C'est la seule planche de salut qui nous reste. Si votre belle-fille en meurt, du moins nous n'aurons rien à nous reprocher.

— C'est cela!... nous n'aurons rien à nous reprocher. Décidément, je pars pour Nice. »

Ma belle-mère fit atteler et s'en fut hôtel du Louvre. Elle y passa quarante-huit heures. Ses préparatifs de départ achevés, elle se mit en route.

L'opération du docteur Bachelet réussit à ce point que quatre jours après, tandis que la sensible Luisa Chichivirichi s'installait à l'hôtel Napoléon, j'ouvrais, avec mon vieil ami de Chèvrefleur, le bal organisé par ses soins. Le docteur nous faisait vis-à-vis.

Mais le temps passe, le train marche, et bientôt nous aurons atteint la station à laquelle je dois descendre. Je vais donc abréger ce récit, afin d'en venir plus tôt à cette nuit étrange qui a décidé de ma vie.

Il eut lieu, ce bal condamné, ce bal impossible; il eut lieu. J'avais bien besoin vraiment de me mettre en quatre, de faire tant de frais d'imagination, tout cela pour atteindre le beau résultat que je vais vous faire connaître. C'est le diable assurément qui m'a inspirée.

Il eut lieu, ce bal maudit. N'attendez pas de moi le récit de cette soirée, dans laquelle je me suis mis volontairement la corde au cou en présence de deux cents personnes. Me suis-je assez donnée de mal! Ai-je assez dépensé de malice, de grâce, de charme, de tendresse, de désintéressement pour en venir là! Et j'étais ravie de mon petit manége! Triple sotte!

La liste de mes prétendants s'était grossie de la plus flatteuse façon. Lorsque le fameux cotillon commença, vingt-sept cavaliers y prirent place. Ceux-ci avaient la fortune, ceux-là l'esprit; les uns portaient un grand nom, d'autres avaient acquis une illustration précoce. Je pouvais ce soir-là, à mon gré, devenir duchesse, tripler le chiffre de mes millions, associer ma vie à la vie féconde, utile, attachante de quelque savant ou de quelque artiste dont j'aurais assuré le succès, et j'ai été prendre par la main le plus obscur, le plus timide, le plus déshérité de mes soupirants. Et ce n'est pas

une figure de rhétorique que j'emploie là, non. J'ai été le prendre par la main dans l'ombre dont la Providence incomprise l'avait enveloppé. J'ai cru qu'il allait tomber, tant il était pâle lorsque je me suis approchée de lui. Je m'en suis fait des ennemis, ce soir-là; vous jugez!

Ma récompense ne s'est pas longtemps fait attendre.

Excusez-moi si je ne vous rapporte aucun des faits qui se produisirent entre la soirée dont je viens de vous parler et le jour de mon mariage. Développés dans un roman, ils pourraient avoir de l'intérêt; ils encombreraient inutilement le récit rapide que vous attendez de moi. D'ailleurs le temps me presse.

Robert se montra reconnaissant, quelquefois tendre. Il me parlait avec feu des sentiments que je lui avais inspirés; mais il insistait plutôt sur les efforts qu'il avait faits pour s'en affranchir que sur la joie que mon choix lui avait donnée. J'ai compris pourquoi plus tard. Il n'y avait pas à s'y tromper, il m'aimait de son mieux, et cependant rien ne pouvait dompter l'embarras qu'il éprouvait auprès de moi.

La curiosité de dona Luisa Chichivirichi fut plus forte que sa colère. Dès qu'elle connut

le jour fixé pour mon mariage, elle décida de revenir à Paris. Combien je lui eusse su gré de m'en vouloir pour la vie ! Mais les gens ennuyeux ont toutes les mansuétudes.

Aussitôt arrivée, elle m'accabla de prévisions sinistres, d'avertissements lugubres.

« Dieu veuille que vous soyez heureuse, Corisandre ! Je le souhaite... je voudrais dire : je l'espère. Si le malheur vous accable, chère enfant, vous viendrez reprendre votre place à mon foyer ; mes bras vous seront toujours ouverts. On vous gardera votre chambre. Rien n'y sera changé. Nous pleurerons ensemble votre avenir sacrifié, votre vie gâchée. Si votre mari vous trompe, comme c'est probable ; s'il vous déshonore, comme c'est possible ; s'il vous maltraite... cela peut arriver, ma maison vous servira de refuge. Vous y serez à l'aise pour dresser vos batteries en vue d'une séparation. Nous vous défendrons ; soyez du moins sans crainte sur ce point. Le monstre ne parviendra pas à vous arracher de mes bras. »

N'était-ce pas gai, d'entendre du matin au soir sonner ce glas ?

Le jour de mon mariage arriva enfin. Les naufragés de la *Méduse* n'abandonnèrent pas leur radeau avec plus de joie que je n'en res-

sentis lorsque la voiture qui me conduisait à l'église franchit le portail.

La cérémonie fut, comme toutes celles qui l'ont précédée, un non-sens déplorable. Au lieu de recueillement et d'ombre, du bruit, de la foule, de l'éclat; un cortége défilant bêtement au milieu de curieux gouailleurs; des lorgnons braqués sur la mariée presque aussi nombreux que pour une danseuse. Des sourires désobligeants, un discours récité, de l'encens qui vous monte à la tête et vous tourne le cœur, des compliments de sacristie, des baisers de toutes les paroisses... n'est-ce pas le bilan des jours de noce ?

Trois choses donnèrent à cette petite fête une saveur particulière.

A la requête instante et rémunérée de ma belle-mère, l'organiste nous joua, pour la sortie, les principaux motifs du *cotillon des fiançailles*. L'assemblée faillit pouffer de rire, sauf les époux... je n'ai pas besoin de le dire. Pendant le discours, dona Luisa (déjà nommée) éprouva le besoin d'exécuter un petit solo de pâmoison du plus puissant effet. Le suisse..... un bien bel homme!... la saisit dans ses bras et la soutint jusqu'à la sacristie, où nous la retrouvâmes, entourée de curieux, le flacon

n° 2 à portée de la main, les cheveux en désordre, le corsage entre-bâillé, trempant un biscuit dans du porto. Ce qui me préoccupa plus que l'orgue, plus que les pantalonnades sentimentales de ma belle-mère, ce fut l'inquiétude, ce furent les préoccupations constantes que Robert ne parvint pas à dissimuler tant que dura la cérémonie. Il ne se leva pas une fois pendant l'office sans tourner la tête et jeter un regard anxieux sur la foule. De l'autel à la sacristie, sa terreur parut redoubler. Il ne respira à l'aise que dans la voiture qui nous emporta. Alors je le vis subitement devenir radieux, plus expansif qu'il n'eût convenu peut-être. On eût dit qu'il venait d'échapper à un grand danger.

Nous fûmes entourés de telle sorte, tout le jour durant, que je ne pus adresser à Robert aucune question. Il paraissait d'ailleurs si heureux, que l'impression pénible que j'avais ressentie ne tarda pas à s'effacer.

Il est assez d'usage de passer de l'église à la gare. Un wagon vous transporte dans quelque paradis de pacotille. Une chambre d'auberge, banale comme une circulaire, ouverte à tous les vents, numérotée comme un cabanon, habitée le matin encore par un malotru, le soir

vous sert de temple. C'est dans cette alcôve à tant la course, entre ces draps à tant l'heure que l'Amour officiera. Le pauvret arrive tout frileux, inquiet, dépaysé. Il interroge de l'œil les recoins poussiéreux, les clôtures mal jointes; tout ce qu'il voit lui met du gris dans l'âme. C'est cependant dans ce recoin vulgaire que vous serez initiée à ces vertigineux mystères dont la découverte a décidé du sort de l'humanité. On s'aime tant bien que mal, en dépit de tout; puis, le lendemain, insouciants comme des moineaux de mai, on poursuit son voyage. Vous laissez derrière vous, entre ces quatre murs un instant sanctifiés, où les premiers venus vous remplaceront, des souvenirs destinés à rayonner sur votre vie entière, des épaves de votre pudeur défendue et conquise, un peu de votre âme, un peu de votre cœur, tendrement envahis et forcés.

Je n'avais pas voulu entendre parler de ce genre de voyage. Robert avait beaucoup insisté pour que nous allassions nous aimer bien loin. J'insistai pour rester à Paris. C'eût été vraiment trop de nouveautés à la fois.

Donc, le 8 juin mil huit cent n'importe quoi, jour de la Saint-Médard, par parenthèse... et jour de pluie, à onze heures du soir, ma belle-

mère, après avoir rempli avec conviction son office d'initiatrice et s'être convenablement attendrie sur mon sort, me laissa seule dans la chambre nuptiale.

C'est un moment terrible, celui-là !

Je ne saurais mieux le comparer qu'à l'heure redoutée choisie par le dentiste, où, les yeux braqués sur la porte fatale, dans le salon d'attente, votre tour venu, vous vous demandez quel genre de supplice il vous faudra subir. Comme le mal de dents, l'amour s'engourdit quand sonne l'heure décisive. On contemple avec terreur tout ce qui vous entoure. Chaque fois que le regard rencontre la couchette blanche et parée, on baisse précipitamment les yeux, le rouge vous monte au front, et, pleine de confusion, on appuie la main sur son cœur, sans réussir à apaiser le pauvret, qui se débat. La pudeur a des révoltes telles, que la peur, cédant le pas à la honte, vous ferait préférer le dentiste à l'époux. On en viendra à administrer le chloroforme, vous verrez cela.

Je n'avais pas voulu qu'on me déshabillât. La pensée de voir entrer Robert dans la chambre où je serais couchée m'était insupportable. J'adoptai pendant un instant la résolution de m'enfermer et de n'ouvrir sous aucun prétexte;

puis je me dis qu'un jour ou l'autre il me faudrait céder et qu'il valait peut-être mieux avaler la pilule du premier coup. Le moindre craquement des boiseries, le plus léger frôlement dans la pièce voisine me faisaient tressaillir. Je cherchais à me rendre un compte exact de ce qui allait se passer, à prévoir ce que j'aurais à dire, à faire ou à éviter. Cet essai de mise en scène préparatoire ne me réussit guère. Je me voyais toujours, en fin de compte, réduite à quitter mes vêtements, sinon devant, du moins auprès de Robert. Le parti de me mettre immédiatement au lit me parut en somme le plus prudent.

Une fois décidée de me dévêtir, je me hâtai de pousser le verrou. Je n'avais pas une seconde à perdre. Mes doigts tremblants se déchiraient aux épingles; ils compliquaient les liens au lieu de les défaire. Je découvrais toujours de nouveaux boutons, de nouvelles agrafes; les rubans s'enchevêtraient, les lacets n'en finissaient plus. Puis il fallut dérouler mes cheveux et les emprisonner dans une résille. Je frissonnais à la pensée que le bouton de la porte allait grincer et qu'il me faudrait crier... quelque chose pour demander que l'on attendît. Trouverais-je assez de voix ponr me faire en-

tendre ? J'étais en proie aux préoccupations les plus contradictoires. Quel avis donner ? Comment le formuler ?

« Attendez! » me parut inconvenant. Autant dire : « Je vais vous ouvrir ; » et il en coûte d'avouer cela.

« On n'entre pas ! » provoquera des pourparlers qu'il faut éviter à tout prix.

« Je me déshabille... » est trivial, presque grossier.

Que répondre à l'appel du maître ?

Je ne voulais pas non plus lui paraître trop laide, et le sang-froid me manquait pour tirer de mes mérites tout le parti possible. Mes cheveux n'étaient pas solidement fixés; ils se dénoueraient certainement, car il y aurait lutte, et je prévoyais pour le lendemain des travaux à lasser le vainqueur du nœud gordien. J'aurais dû accepter les services de ma femme de chambre. Il était trop tard pour la rappeler. A quoi bon d'ailleurs lui apprendre le parti que j'avais fini par adopter? Quelle place allais-je occuper dans le lit? Se mettre devant aurait l'air d'une provocation; il serait dangereux de faire de son corps une barricade. Se blottir dans le fond, n'était-ce pas souligner qu'on attendait? Enfin, occuper le centre pouvait déter-

miner une lutte... Mon pauvre cœur, ma pauvre tête, ne savaient auquel entendre.

Lorsque je fus déshabillée et que je vis l'amas de vêtements qui couvraient les meubles, je faillis perdre courage. Je ne voulais pas que Robert rencontrât ces épaves sur son chemin. Il allait arriver d'un instant à l'autre; aussi pris-je le parti de réunir dans un seul paquet robe, linge, rubans, fleurs et dentelles, de les jeter pêle-mêle dans le bas d'une armoire, refoulant à coups de talon tout ce qui débordait. J'en étais là, lorsque j'entendis doucement frapper. Je demeurai immobile comme une criminelle novice surprise en flagrant délit. Mon sang cessa de circuler et je crus voir pétiller les meubles. A peine trouvai-je assez de force pour regagner le lit, sur lequel je m'appuyai, après m'être soigneusement enroulée dans les rideaux, aussi épouvantée que si je me fusse subitement trouvée nue au beau milieu de la scène du nouvel Opéra, le soir de l'ouverture.

« Ouvrez, Corisandre. C'est moi, c'est Robert, qui vous supplie de l'admettre auprès de vous, » murmurait mon époux désappointé.

Et comme je gardais le silence :

« Répondez, chère femme; dites-moi que

vous allez m'ouvrir. M'auriez-vous permis de vous aimer pour me chasser précisément à l'heure où vous êtes devenue mienne? »

La voix du pauvre garçon était si douce et si tendre, qu'elle changea quelque peu le cours de mes idées. Je trouvai le courage de m'approcher de la porte et de lui dire :

« Laissez-moi seule quelques moments encore, Robert; je vous le demande en grâce. »

J'entendis à travers le battant de si douces choses, que je me trouvai entraînée à faire des promesses auxquelles je ne me serais pas attendue. J'obtins en échange vingt minutes de sursis.

J'achevai de tout remettre en ordre, ce qui ne me demanda que quelques secondes. Puis, après avoir baissé la lampe, après avoir adressé une prière à toutes les bonnes saintes Vierges de la légende chrétienne, je tirai le verrou.

C'est en courant que je gagnai l'alcôve, de peur d'être surprise en chemin. J'escaladai le lit et me blottis au plus près du mur, le corps perdu dans la ruelle, la tête cachée dans l'oreiller, les coudes au corps, les genoux serrés, les yeux fermés, froide et immobile comme un marbre.

Pendant quelques secondes, je n'entendis que

mon cœur qui soulevait ma poitrine à bonds précipités. Bientôt une porte cria sur ses gonds, le verrou glissa, j'entr'ouvis les yeux et je m'aperçus que l'on éteignait la lampe. Un pas léger se fit entendre près de moi, le drap auquel je me cramponnais se souleva à demi, le poids d'un corps fit fléchir le lit, je sentis comme un courant brûlant qui m'enveloppait.

« Je vous en conjure, Robert, éloignez-vous. Je me sens émue à mourir. Vous ne sauriez mieux me prouver en ce moment combien vous m'aimez qu'en vous tenant à distance. »

En dépit de mes prières le corps se rapprocha; son contact me fit bondir. Je me retournai pour me défendre et me sentis aussitôt enlacée. Quelle ne fut pas ma surprise !... J'étais dans les bras d'une femme.

« Ne parlez pas, ne bougez pas ou j'appelle ! me dit à voix basse, mais d'un ton sans réplique, l'inconnue qui, pour plus de sûreté, m'appuyait un mouchoir sur les lèvres ; précaution bien inutile, tant la stupeur et l'effroi me paralysaient. — Soyez sans crainte. Je suis ici pour votre bien, ajouta-t-elle. Le mieux que vous ayez à faire est de m'écouter, de m'obéir. Vous n'avez d'ailleurs aucun autre parti à prendre. Le bruit que vous ferez tournera con-

tre vous, qui deviendrez ridicule; contre Robert, qui deviendra infâme. »

Ces derniers mots me sifflèrent aux oreilles comme un coup de cravache. Je me dégageai brusquement, et, passant sur le corps de l'intruse, j'eus bientôt mis pied à terre.

« Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que faites-vous ici? Comment y êtes-vous entrée? De quel droit me parlez-vous d'obéissance et traitez-vous Robert... mon mari, comme vous venez de le faire?

— Tout cela de questions sans respirer!... Eh bien, merci! vous n'y allez pas de langue morte. Mais je suis bonne fille, et, venue pour parler, je vous permets d'être curieuse.

— Vous êtes bien hardie!...

— Mais non, mais non, je ne suis pas si hardie que vous paraissez le croire, continua l'inconnue avec un sang-froid exaspérant. Je n'ai rien à perdre, moi, rien absolument. Le scandale ne me fait donc pas peur.

— Où voulez-vous en venir? Dépêchez-vous de répondre ou j'appelle.

— Appelez, ma chère dame, appelez si bon vous semble. Ayez soin de tirer les verrous, par exemple, pour que l'on trouve ouverte la porte que, par pitié pour vous, j'avais fermée;

car je ne vous veux encore aucun mal. Et même, si vous êtes bien sage, je vous viendrai en aide; nous ferons cause commune et nous nous vengerons de ce monstre de Robert. Je le connais mieux que vous, moi, ce chenapan-là... et depuis plus longtemps. Je pourrais vous en apprendre long sur son compte.

— Enfin... qui êtes-vous ?

— Une pauvre fille dont il a fait ses choux gras.

— Vous êtes sa maîtresse ?

— Je l'étais, vrai!... comme vous êtes sa femme. Vous voyez que j'ai quelques droits à occuper, sinon une stalle, du moins un strapontin dans ce lit... d'ailleurs bien supérieur au mien.

— Allons, habillez-vous, dis-je en faisant flamber une allumette que j'avais eu quelque peine à trouver, sinon je vous fais jeter dehors... n'importe comment.

— Vous tenez donc bien à égayer la capitale? C'est ça qui ferait rire, une histoire pareille! Tenez, là!... vrai! vous me faites de la peine, ma pauvre chère dame. Et puis, nous ne nous étions jamais vues. Vous êtes belle... sans flatterie... et je m'y connais. On se doit des égards entre perfections. Il n'est ni sot, ni

maladroit, ni dégoûté, monsieur Robert. Tudieu !... il lui faut de bons morceaux. Vous avez des bras splendides, des attaches introuvables par le temps qui court. La nature a bousillé la génération actuelle...

— Ah !... cessez... je vous prie...

— Pourquoi donc? Je sais reconnaître le mérite là où il se trouve. Vous avez les chevilles et les poignets plus fins que les miens, mais je dois avoir les cheveux plus beaux que les vôtres. Le cou est peut-être un peu court...

— Madame !...

— Mais je devine des splendeurs qui rachèteraient bien des choses, si cela était nécessaire. »

Impatientée, j'avançai la main du côté du cordon de sonnette.

« Vous êtes modeste, je m'arrête. Habillez-vous; je ne veux pas qu'à cause de moi vous preniez froid. Ce n'est pas pour s'enrhumer qu'on se marie, pas vrai ? »

Je regardais, épouvantée, cette créature bizarre, qui se prélassait avec béatitude dans le lit que, quelques minutes plus tôt, je tremblais d'occuper. J'eus du moins cette satisfaction (on prétend que c'en est une) d'avoir affaire à une fille admirable. Elle prenait plaisir à étaler des

merveilles capables de donner le vertige aux Joseph, aux Scipion, aux saint Antoine les plus endurcis. Involontairement je comparai la médiocrité de Robert à nos splendeurs, et, soustraction faite, je demeurai confuse en présence du total exorbitant de perfections qui nous resta pour compte.

Je ne sais si ma... partenaire devina mes pensées, mais elle murmura, en promenant ses regards non moins sur elle que sur moi :

« Il y a vraiment des garnements qui ont de la chance, sans que l'on sache pourquoi. »

Puis elle reprit :

« Maintenant que le premier moment de surprise est passé et que nous nous connaissons... des pieds à la tête, sinon intimement encore, causons sérieusément, si vous le voulez bien; nous n'avons pas de temps à gaspiller. Dans cinq minutes votre mari va revenir; il importe que d'ici là nous nous mettions d'accord.

— Parlez, lui dis-je en continuant de m'habiller tant bien que mal.

— Je m'appelle Anna Bell. Comme vous l'indique mon nom, je suis d'origine anglaise. C'est en France, par exemple, que je me suis formée. Mon père a été longtemps cocher de monsieur votre oncle. Peut-être n'avez-vous pas

oublié Jim... le gros Jim qui vous faisait trotter, dans l'avenue, sur la petite pouliche, avant que nous allions nous fixer à Brest? On me portait encore, dans ce temps-là; ce qui n'empêche pas que déjà je vous suivais des yeux avec bien de l'envie! C'est donc chez monsieur votre oncle que j'ai connu votre futur... cousin. Ce n'était pas encore le fringant officier de marine qui, plus tard, vous a séduite, c'était M. Robert, le fils adoptif de l'amiral Jourdieu, un gentil garçon qui piochait dur, pour ne pas devoir aux seules libéralités de son protecteur le pain qu'il mangerait plus tard. Et bien lui en a pris, puisque son pain, c'est lui qui a dû le mettre au four... jusqu'au jour où vous lui avez offert de la brioche. Nous avons joué ensemble quand nous étions tout petits; puis nous avons changé de jeu en changeant d'âge. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Il eût peut-être mieux valu qu'on me mît en apprentissage et qu'on me fît épouser à vingt ans un palefrenier qui m'eût rouée de coups; mais je n'avais pas de mère pour me convaincre que c'est là le bonheur. Quant à mon père, il tenait par-dessus tout à sa place, et se serait bien gardé de faire du scandale dans la maison. Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à

seize ans j'étais la maîtresse de Robert. Après tout, il faut croire que c'est sa destinée d'être adopté, à ce garçon, puisque tout le monde se l'est offert : votre oncle d'abord... moi ensuite... et puis vous après. Ses sorties du dimanche, ses vacances, ses retours après de dangereuses traversées, il m'a tout donné... jusqu'au jour où vous me l'avez enlevé. Vous le voyez, madame, j'ai bien le droit de crier un peu ; d'autant plus que ce n'est pas tout. Vous allez en apprendre bien d'autres, allez ! »

Je demeurais muette en présence de ce monstre rose; son audace me paralysait. Et puis, je n'étais pas fâchée de savoir à quoi m'en tenir.

« La mort subite de votre oncle nous frappa bien cruellement, reprit Anna Bell, encouragée par mon silence. L'insouciance n'était pas de saison. Il fallait songer à l'avenir. Nos plus légitimes espérances de fortune venaient de s'écrouler.

— « *Nos* plus légitimes espérances », dites-vous? Quelles étaient, je vous prie, ces espérances dont vous aviez votre part?

— Il serait injuste de supposer que j'eusse cédé aux tendres obsessions de votre cousin si je n'avais pas eu le mariage en vue.

— Vous avez cru qu'il vous épouserait ?

— Que voulez-vous, madame ? personne n'est parfait. On débute toujours dans la vie par quelque sottise. Vous l'avez bien épousé, vous ; et vous étiez majeure... et libre... et riche...

— Enfin, où voulez-vous en venir ? Vous avez été sa maîtresse, n'est-ce pas ?... Il vous a gardée tant que cela lui a convenu ; puis il vous a abandonnée. Que voulez-vous que j'y fasse ? Suis-je responsable de cela ? Est-ce que je vous connaissais ? Il fallait continuer de lui plaire. »

Au lieu de me répondre, Anna Bell sortit vivement de mon lit, et, me faisant impérieusement signe de me taire, se plaça entre la porte et moi.

« Plus un mot ! me dit-elle à voix basse ; n'entendez-vous pas ? »

Je prêtai inutilement l'oreille.

« Vous n'en avez pas encore l'habitude, vous ; moi, je reconnaîtrais son pas entre mille et à je ne sais quelle distance. Vous me le gardiez si tard dans ces derniers temps ! J'ai passé tant d'heures à l'attendre ! Écoutez... il approche. Je vous dis qu'il est là, près de nous.

— Que m'importe, après tout ? Est-ce à moi de trembler ? Je vais ouvrir, et nous verrons...

— Attendez. Le moment est décisif pour

vous comme pour moi. Obéissez, ou vous vous perdrez sans me perdre.

— Obéir !... Moi !... vous obéir ?...

— Ah !... ne chicanons pas sur les mots ; ce n'est pas le moment de faire du style. Vous allez vous placer là, derrière ce lit, dans lequel je vais prendre votre place... »

Et comme je n'avais pu retenir un mouvement bien naturel de dégoût, elle ajouta :

« Que craignez-vous ? Ne serez-vous pas à deux pas de moi ? Et puis, vous devez bien le penser, ce n'est pas la gaudriole que j'ai en tête. Nous allons éteindre... je tirerai le verrou...

— En voilà assez. Mon mari va vous jeter dehors à l'instant, ou je jure Dieu que tout est à jamais rompu entre lui et moi.

— Me jeter dehors ?... Je serais curieuse de voir cela, par exemple.

— Vous le verrez ! »

J'ouvris. Robert poussa presque aussitôt le battant de la porte, derrière lequel je m'abritai. Il distingua en face de lui, à contre jour, une forme blanche à demi nue. Il se dirigea précipitamment vers elle. Croyant tomber à mes pieds, il s'écria :

« Enfin chère femme, nous voilà seuls. Je vais pouvoir vous dire...

— Que tu m'aimes encore? Dis-le donc si tu l'oses. »

En reconnaissant son ancienne maîtresse, Robert faillit tomber à la renverse. A peine put-il articuler quelques syllabes sans suite.

« Eh bien, relève-toi donc. Est-ce la première nuit que nous passons ensemble?

— Que faites-vous ici? Comment y êtes-vous venue?

— Tu ne me tutoies plus à présent? Est-ce parce que te voilà riche? Ce serait joli! Tu n'as pas l'air content de me trouver chez toi?

— Il faut que vous partiez... sur-le-champ...

— Dans ce costume? Devant tout le monde? Tu ne le voudrais pas.

— Vous allez m'expliquer...

— Je ne demande que cela. Seulement, il faut que tu commences par calmer cette petite dame qui se tient là-bas à l'écart, et qui t'attendait avec impatience. »

Lorsqu'il m'aperçut, Robert poussa un long sanglot, se cacha la figure dans les mains et ne bougea plus, comme s'il eût renoncé à lutter avec la fatalité qui le menaçait.

« Elle prétend que tu vas me jeter à la porte. Dis-lui donc qu'elle se trompe... »

Le malheureux ne prononça pas une pa-

role, ne fit pas un mouvement. Je m'approchai de lui.

« Cette femme aurait-elle raison ? Me suis-je trompée lorsque je lui ai dit que vous me feriez respecter ? Comment !... on m'insulte, le premier jour de notre union, dans cette chambre, à jamais odieuse, qui devait nous être à jamais sacrée, et vous ne trouvez pas au fond de votre cœur une parole pour me défendre ? Je pressens je ne sais quoi d'indigne entre cette femme et vous.

— Je vous en prie, me dit Robert pâle comme un mort, éloignez-vous ; ne prolongez pas une situation intolérable. Laissez-moi seul quelques instants avec elle, et je vous jure...

— Mais chassez-la donc ! Est-ce à moi de lui céder la place ?

— Quand nous serons seuls, je vous expliquerai tout ; mais, je vous en conjure, ne restez pas là. Je ne puis pas plus vous parler devant elle que je ne dois lui parler devant vous.

— Non ! répondis-je exaspérée, je veux savoir, ici, à l'instant, ce qui donne à cette créature le droit d'être, chez moi, impunément insolente. »

Et me tournant vers elle :

« Parlez, vous, puisque j'ai épousé un lâche qui reste muet quand on m'insulte. »

Robert se redressa. Il eut un tel moment de révolte qu'il me fit peur. Je le vis s'élancer sur son ancienne maîtresse, la prendre par le poignet, et, la traînant devant moi :

« A genoux, misérable; à genoux devant la seule femme que j'aie vraiment aimée !

— Vous me faites mal, lâchez-moi... criait Anna Bell en se débattant.

— Si j'ai eu vis-à-vis de vous des torts, je ne vous reconnais pas le droit de faire souffrir cette chère innocente, à laquelle j'ai consacré ma vie.

— Lâchez-moi ou je crie ; je n'ai rien à craindre, moi. Vous me faites mal, je vous dis. »

Je dus intervenir.

« Ah! c'est comme cela que l'on entend traiter les choses, murmurait la malheureuse tremblante de colère; eh bien, nous allons voir. On veut du scandale, on en aura. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, ce qui peut arriver? Qu'ai-je à redouter de pire que ce qui m'atteint? J'ai voulu y mettre des ménagements... Deux fois tant pis pour les honnêtes gens quand ce sont les coquins qui ont raison. Oui, j'ai été sa maîtresse; oui, c'est lui qui m'a fait faire le premier pas dans le vice. Il a beau dire,

il m'a aimée. Ce n'est pas son jeu de vous l'avouer, bien sûr ! Il m'a aimée... et moi, je l'ai aimé, comme une bête. Dis-le, si tu l'oses, que je ne t'ai pas aimé. »

Robert voulut l'interrompre.

« Laissez-la parler, lui dis-je plus doucement; je veux l'entendre.

— Je me suis cru le droit de vous dire qu'il ne me chasserait pas, reprit Anna Bell, parce que je m'étais imaginé, moi... une drôlesse, qu'un honnête homme... comme lui, n'avait pas le droit de jeter dehors, et cela de quelque endroit que ce fût, celle à laquelle il a enseigné le mal, celle qu'il a aimée, à tort ou à raison, celle qui l'a sincèrement aimé, celle enfin qu'il a rendue mère.

— Est-ce vrai ce que prétend cette femme, Monsieur, est-ce vrai ?

— Je le défie bien de dire le contraire. Non, mais ça serait vraiment trop commode si les choses se passaient ainsi sans plus de façons. Accoucher comme on éternue, et pour tout douaire un « Dieu vous bénisse ! » que marmotte le père en s'éloignant; et puis, « tire-toi de là, ma fille ! » Ah ! mais, non, non, non ! je ne suis pas une de ces pleurnicheuses qui se jettent à la rivière après une visite aux Enfants-

Trouvés. Il ne faut pas compter là-dessus avec moi.

— Enfin, mademoiselle, qu'attendez-vous de... de nous, puisque, pour mon entrée en ménage, je me trouve associée à tout ceci ?

— Je veux caser l'enfant.

— Ce sont de ces débats qui auraient mieux trouvé leur place avant qu'après le mariage. Je ne m'explique pas...

— Est-ce que je la connaissais, moi, l'épouse de votre mariage? Il a menti tout le temps.

— Je me justifierai devant vous seule, madame, me dit Robert; je ne relève que de votre justice.

— Des phrases, tout ça, des phrases. Je vais vous le dire, moi, comment les choses se sont passées, et cela devant lui. Je n'ai pas besoin de tête-à-tête pour m'expliquer. »

J'arrêtai Anna Bell.

« Cette discussion malséante n'a que trop duré, mademoiselle, lui dis-je. L'heure et le lieu sont mal choisis pour y donner cours.

— Je veux... je voudrais cependant...

— Vous me reconnaîtrez bien, je pense, le droit de choisir le moment auquel il me conviendra de vous entendre l'un et l'autre? J'ai besoin de reprendre possession de moi-même.

Le sang-froid me ferait facilement défaut. Au revoir, monsieur... »

Robert fit un mouvement suppliant, que je feignis de ne pas remarquer.

« Demain, je vous ferai demander. Quant à mademoiselle, elle ne pourrait pas quitter l'hôtel à une pareille heure sans que sa sortie devînt le prétexte de commentaires désobligeants; elle passera donc, bon gré, mal gré, la nuit ici. Je la prierai seulement de reprendre immédiatement ses vêtements. J'attendrai le jour dans la pièce voisine. »

Robert m'obéit. Ce qu'il a dû souffrir lui sera compté assurément le jour du jugement J'ai bien fini par lui en tenir compte !

C'est donc avec la maîtresse de mon mari que j'ai passé la première nuit de mes noces.

Dès que Robert eut franchi la porte, la situation se détendit. Quelque soin qu'il eût mis à atténuer, au détriment même de sa dignité, ce qu'elle avait d'irritant, son départ me soulagea.

Je demeurai seule quelques instants, au coin du feu mourant, dans cette chambre déshonorée, pendant que l'abandonnée se vêtissait. La flamme intermittente des tisons projetait ses chaudes lueurs sur le lit défait, doux champ de

bataille que devaient fouler deux vainqueurs, et qui ne vit que des vaincus. Que de déceptions envahirent mon cœur lorsque je me rappelai l'attitude piteuse du maître choisi; que de regrets me causa la triste victoire remportée sans combats sur ma rivale ignorée! Que je l'eusse voulue victorieuse! Je fus effrayée de me trouver le cœur si vide. Ce qui prouvait bien le dénûment de tendresse dans lequel j'allais vivre, c'est l'indulgence extrême que je sentais en moi pour les fautes, pour les attaques, pour les violences d'Anna Bell. Robert parti, je ne voyais plus en elle une courtisane exploitant une situation fausse à son profit, mais une mère légitimement révoltée. La maternité, même criminelle, devient comme une consécration devant laquelle toutes les femmes s'inclinent. Mon mariage était mon œuvre, après tout. Je l'avais seule médité, résolu, mené à fin, refusant les avis que l'amitié consacrée m'avait offerts. Qu'avais-je à dire? De quoi pouvais-je me plaindre? Des sentiments tout opposés auraient jailli de mon cœur si l'amour l'avait rempli, et ils m'eussent paru absolument légitimes. Ma plus grande douleur fut de constater que je n'aimais pas, que je n'avais jamais aimé. J'éprouvais déjà de la pitié pour Anna Bell;

il s'en fallait de peu qu'elle m'intéressât. Que défendait-elle, après tout? Les droits de sa fille bien plus que les siens. Chacun de nous avait sa part de responsabilité dans la situation qui nous faisait souffrir et compromettait le reste de notre vie, mais cette enfant, de quoi était-elle responsable? Quel droit avions-nous de peser sur la vie qu'on lui avait infligée ?

C'est, animée de ces sentiments d'indifférence, presque de mépris pour mon mari, de pitié profonde pour les deux abandonnées, que je vis rentrer Anna Bell.

Une transformation non moins grande s'était accomplie en elle. Le cynisme, l'insolence, avaient fait place à l'humilité, à la réserve. Isolée, elle avait plus sainement jugé les choses et compris ce qu'avaient de révoltant les procédés qu'elle avait employés. A côté des rancunes qu'elle conservait au fond de son cœur, avaient surgi des sentiments de compassion pour celle dont elle avait souillé à jamais les plus intimes espérances.

Ce qui devait arriver arriva.

Apaisées après un libre cours donné à la violence de leurs sentiments, calmées par un instant d'isolement, rapprochées par de mutuelles

douleurs, les deux infortunées sentirent tomber leur colère.

Anna Bell, confuse, demeurait sur le seuil.

« Entrez, mademoiselle, lui dis-je. Pas plus que moi, je le suppose, vous n'espérez reposer cette nuit. Asseyez-vous donc là et causons. Nous avons de longues heures à passer ensemble; le mieux est de les mettre à profit. »

Je dus insister pour qu'elle s'assît. Ma douceur la déconcertait. Elle eût mieux soutenu ma colère et se sentait à la fois surprise et confuse de la bienveillance que je lui témoignais.

« Ce récit, que vous vouliez me faire, je suis prête à l'écouter, si vos intentions sont demeurées les mêmes. Je tiens à bien préciser toutefois, mademoiselle, que je n'insiste en aucune façon pour l'entendre. Ce sont vos secrets que vous vouliez me révéler; je n'ai d'autres droits de les connaître que ceux qu'il vous plaira de m'attribuer.

— Il faut que vous soyez la bonté même, madame, pour me traiter ainsi après tout le mal que je vous ai fait. Ces grands sentiments de générosité surprennent les pauvres filles comme nous. On nous y a si peu habituées! Nous aurons bien des excuses à faire valoir au-

près de Dieu quand il nous jugera, et il pourra les trouver bonnes, lui; mais voir celles que nous avons frappées nous sourire, cela nous fait l'effet de ces récits des temps passés, comme on en voit seulement dans la Vie des saints. Je tiens d'autant plus à vous faire ma confession que vous me paraissez plus digne de m'absoudre. »

Après quelques paroles d'encouragement que je lui adressai, Anna Bell commença en ces termes :

« Vous m'excuserez, n'est-ce pas, madame, s'il m'échappe des expressions malsonnantes, si j'étale devant vous des sentiments que vous trouverez vils? Je vous en demande bien pardon d'avance. On ne m'a guère appris à discerner le bien du mal. Si je vous offense, ce sera, croyez-le bien, par ignorance.

« Robert... (et comme je fronçais le sourcil, elle reprit), M. Robert, depuis un an, m'a pour ainsi dire abandonnée. Je l'aimais encore, et dame!... vous comprenez qu'on ne voit pas s'éloigner celui auquel on s'est livrée corps et cœur sans souffrir beaucoup. Et moi, quand je souffre, je me regimbe : c'est ma nature. J'ai voulu savoir; j'ai su. C'est toujours aisé de découvrir ce qui doit vous faire de la peine. J'ai

appris où il allait, qui vous étiez. Il n'y avait pas de quoi me rassurer. Il m'a juré qu'il allait vous voir parce que vous composiez à vous seule sa famille adoptive, que vous aviez été bonne pour lui, mais qu'il ne pouvait pas songer à vous épouser, d'abord, parce qu'il m'aimait!... ensuite, parce que votre fortune élevait entre vous deux une barrière infranchissable. Il fit tant pour me rassurer... que je devins mère. Je me crus sauvée!... Ah bien, oui! Les femmes se figurent toujours que l'enfant qui leur vient est un trait d'union qui les lie à tout jamais à leur amant. Les trois quarts du temps le pauvre innocent n'est qu'un importun. Robert avait beau s'y prendre de trente-six façons, je n'étais guère plus tranquille. On vous disait si belle! Aussi, plus d'une fois j'ai fait un détour du côté de votre mairie pour m'assurer que vos deux noms ne figuraient pas côte à côte dans les cadres à mariage. Peu à peu cependant la confiance m'est revenue. Je m'occupais beaucoup de la petite. Comment me serait-il entré dans la cervelle, pendant que je nourrissais sa fille, que mon amant songeait à m'abandonner, qu'il vous faisait la cour et réglait tout pour la noce?... Je vous le demande, en bonne conscience!... Ce sont de

ces coups que les mauvais cœurs seuls peuvent prévoir.

Voilà l'enfant qui tombe malade; elle languissait que c'était pitié. Ses pauvres joues se creusaient, ses yeux se cerclaient de noir... jamais plus elle ne souriait. On m'a dit que mon lait lui faisait mal : ça n'était pas étonnant, après ce que j'avais avalé de misères. Il m'a fallu chercher une nourrice, et ne pas perdre de temps surtout. J'en ai trouvé une à vingt lieues de Paris, dans l'Oise, près de Pont-Sainte-Maxence. Je suis allée m'installer auprès de la bonne femme, qui était ravie, vous comprenez. La petite ne me quittait ni jour ni nuit. Je m'étais dit que je passerais auprès d'elle trois fois vingt-quatre heures. Au bout de trois mois, je ne songeais pas plus au départ que pendant la première heure. Ç'a été d'abord parce qu'elle était souffrante que je suis restée; ç'a été ensuite parce que je ne me lassais pas de la voir renaître. Pendant tout ce temps, Robert ne m'a écrit que deux fois et ne nous a fait qu'une visite de deux heures; encore était-il si pressé de repartir, qu'il est arrivé vingt minutes trop tôt à la gare. Il m'a bien recommandé de rester auprès de Marcelle.

— Le grand air vous fait du bien à l'une et

à l'autre, disait-il en nous quittant. Je reviendrai promptement constater vos progrès.

« Quinze jours se passèrent sans qu'il donnât signe de vie. Ce n'était pas naturel. Aussi l'inquiétude me prit. Je passai plusieurs nuits sans dormir, et ce matin, triste d'être ainsi sans nouvelles, abandonnée comme un pauvre chien, je me suis mise en route. Je ne me défiais de rien précisément, mais enfin... je voulais savoir. Le temps a été superbe jusqu'à midi; je n'en trouvais pas moins à toutes choses un aspect lugubre. Il y a comme cela des dispositions d'esprit qui vous font voir du gris dans le soleil.

« En arrivant, je courus tout droit à la maison.

— Tiens! vous voilà, me dit la concierge étonnée. Vous avez drôlement choisi votre jour pour revenir.

— Ça m'a pris ce matin comme un coup de foudre.

— Ah bien! vous pouvez vous dire philosophe, par exemple. C'est moi qui n'aurais pas eu tant de patience! Si j'avais pris le chemin de fer un jour pareil, je ne me serais arrêtée qu'en Chine. Enfin, chacun a son tempérament, n'est-ce pas?

« Je compris qu'il se passait quelque chose de grave et que l'on m'en croyait instruite. Il eût été maladroit d'avouer que je ne savais rien. Alors j'ai répondu négligemment... à tout hasard... pour dire quelque chose :

— J'ai pensé que cela valait mieux comme cela.

— Vous n'avez pas été à l'église, au moins ?

— Je suis venue tout droit ici.

— Ça ne vous aurait mené à rien de faire du scandale. La petite aurait payé les pots cassés. D'ailleurs, ça finit toujours ainsi... tôt ou tard, les liaisons comme la vôtre.

« En entendant cela, il s'est fait dans mon cœur et dans mon cerveau un remue-ménage effroyable ; j'ai cru que j'allais tomber. C'est que je commençais à entrevoir la vérité. J'ai eu froid jusque dans les cheveux, mes dents claquaient... Il faut croire enfin que mon visage a bien changé pendant ces quelques secondes, car la concierge s'est écriée, avant que j'eusse prononcé une parole :

— Elle ne savait rien ! J'aurais dû m'en douter.

« Il m'eût été impossible d'articuler une syllabe, tant j'étais bouleversée. Les pensées mauvaises se pressaient en foule dans mon esprit ;

le besoin de faire du mal me possédait. Ah! je vous jure qu'il s'en est fallu de peu qu'il vous arrivât malheur.

« J'ai couru jusqu'à l'église. Pourquoi? Je n'en sais rien. Je n'avais aucune chance de vous y rencontrer : il était plus de quatre heures. Je devais renoncer à empêcher le mal, mais je pouvais vous le faire expier. Cela, je le jurai. C'est ce serment qui suivit, devant l'autel, celui que vous et Robert veniez d'échanger. Dieu dut être surpris en les voyant arriver ainsi à la file.

« Il y avait dans l'air un reste de l'encens que l'on avait brûlé en votre honneur. Il me montait au cerveau et m'oppressait. Mon sang, qui bourdonnait dans mes oreilles, semblait me railler en imitant les cloches inconscientes qui vous avaient joyeusement salués au passage. Un nuage pailleté, comme on en voit trembler à l'horizon quand le soleil de midi surchauffe la terre, miroitait devant mes yeux; et les saints vêtus de lumière frissonnaient sur les vitraux; et les Jésus, et les Vierges d'or et de marbre tressaillaient dans l'ombre des chapelles comme s'ils eussent tous été indignés.

« J'étais à peu près seule. J'en profitai pour gravir les marches de l'autel, et, debout là où

chacun s'agenouille, à cette place où quatre heures auparavant mon bonheur m'avait été volé, je demandai au Seigneur, prodigue de miracles, comment il avait pu permettre qu'à son ombre, dans son église, on célébrât votre union...

« Pardon, madame... pardon. Voilà que je m'emporte, que je vous offense. Cela est pourtant bien contraire à ma volonté maintenant de vous faire du mal. Dieu doit m'avoir pardonné, puisqu'il vous a inspiré d'être si bonne.

« Je suis allée ensuite rôder autour de votre hôtel, et, m'étant mêlée à des ouvrières qui venaient achever votre installation du soir, j'ai pu me faufiler jusqu'ici et m'y cacher. Ce qui s'est passé pendant ces six dernières heures est confus dans ma pauvre tête. J'ai beaucoup souffert, voilà ce qu'il y a de bien certain. Dix fois, tremblante de peur, j'ai failli être surprise; vingt fois, exaspérée par une longue attente, j'ai voulu crier. Il s'en est fallu de peu que je n'incendiasse cette maison; j'ai songé à fuir aussi et à me jeter à l'eau. Lorsque je pensais à Robert, lorsque je pensais à vous, il me venait des idées comme en ont les criminels; lorsque je pensais à moi, j'avais envie de mourir; lorsque je pensais à la pauvre mignonne qui n'a

plus que moi pour la protéger, je me cramponnais à la vie.

« On ne subit pas impunément une telle variété de tortures. C'est ce qui vous explique le parti auquel je me suis arrêtée.

« J'ai voulu arracher Robert de votre cœur, vous le rendre odieux, flétrir à jamais son souvenir... Je crois avoir réussi. J'ai voulu vous enfermer tous deux dans une impasse de laquelle vous ne puissiez sortir qu'en payant la rançon de mon enfant... Quand l'argent s'en est mêlé, le cœur m'a manqué. Me voilà devant vous confuse et repentante, domptée par votre bonté, épouvantée du mal que je vous ai fait, disposée à tout pour le réparer. »

Ma douceur avait apaisé Anna Bell; sa résignation me désarma.

Animées d'abord des sentiments les plus violents, nous nous étions vite calmées, parce que nous avions compris que la fatalité et non la haine nous avait opposées l'une à l'autre. Une déception commune nous avait rapprochées. Tout ce que nos cœurs pouvaient contenir de fureur, nous le réservions à Robert, qui nous avait dupées l'une et l'autre, et qui, pour comble de malheur, était indigne qu'on le regrettât.

Si j'avais été certaine d'obtenir, en la demandant, une séparation, j'eusse appelé le scandale à mon aide; mais le succès était douteux, et que serais-je devenue s'il m'avait fallu vivre près de Robert avec le souvenir de cet affront stérile?... Je songeai aussi à la joie de Luisa Chichivirichi, au flot de consolations mortifiantes dont elle m'eût inondée; aux : « Je vous l'avais bien dit!... » qui eussent sans cesse bourdonné à mes oreilles, aux lamentations qu'il m'eût fallu subir. Je ne me sentis pas le courage de les affronter, je préférai tenir tête à l'orage et jouer serré contre la malechance.

C'est pourquoi, baissant le ton, j'invitai Anna Bell à demeurer auprès de moi jusqu'au moment où je pourrais la faire sortir sans danger de l'hôtel.

« En agissant comme vous l'avez fait, lui dis-je, vous aviez un triple but. Les deux premiers sont atteints : votre ancien amant m'est odieux, vous avez empoisonné ma vie. Était-il juste de me frapper? On pourrait en douter; mais cette question est inopportune. Le mal est fait, et le plus ou moins de raisons que vous aviez ou n'aviez pas n'en pourrait pas adoucir l'amertume. On ne discute pas les mérites du

pilote au moment où le vaisseau sombre; on cherche sur la mer mauvaise une planche de salut à laquelle se raccrocher. Je ne vois autour de moi que de bien misérables épaves. Il faut avoir dans le cœur des sentiments chrétiens profondément enracinés pour accepter la lutte alors qu'on n'a plus rien à aimer. Briser une existence comme vous avez brisé la mienne, c'est assassiner à longue échéance; c'est enfoncer le couteau lentement dans le cœur, afin de n'atteindre le point mortel qu'après des années de torture. Il faut avoir un grand courage pour ne pas appuyer sur la lame et en finir. Ce courage, je l'aurai.

« Robert ne sera rien pour moi et je mourrai vierge probablement. Mais vous aviez un troisième but, et je veux que votre succès soit complet. Tant qu'il s'est agi de venger la perte de votre amant, vous n'avez pas hésité : tous les moyens vous ont paru bons, pourvu qu'ils fussent cruels et que vos deux victimes fussent irréparablement atteintes. Mais, lorsque votre enfant s'est trouvé seul en cause, l'énergie vous a fait défaut : le cri de l'amante a étouffé celui de la mère. »

Anna Bell voulut répliquer; je lui imposai silence et repris :

« Je veux assurer l'avenir de votre enfant, mais il faudra vous séparer d'elle.

— Me séparer de la petite ? moi ?... Ah ! vous n'y pensez pas. Vous commencez par me reprocher d'être une mauvaise mère, de ne pas tenir à l'enfant, de ne penser qu'à mon ancien amant... est-ce que je sais ?... et puis après, vous voulez que je l'abandonne. Voilà qui est un peu drôle, par exemple ! Je vous ai laissée dire tout ce qu'il vous a plu, tant qu'il s'est agi de... votre Robert; c'était naturel que vous criiez un peu après le mal que je vous ai fait. Mais voilà que vous touchez à la petite ! Ça, c'est une autre affaire. Oui, j'ai eu d'autres sentiments ; oui, j'ai changé de voix quand il s'est agi de la pauvre chérie. On ne devrait parler de ces chérubins-là qu'en musique, et c'est une honte de penser qu'on embrasse avec les mêmes lèvres ces innocents et les canailles qui les ont faits.

« J'en ai eu bien souvent le rouge au front, depuis, — je vous le dis comme ça est, — lorsque, me penchant sur l'enfant endormie, j'ai pensé que j'allais la toucher avec des lèvres chaudes de mauvais baisers. Et j'ai reculé, et j'ai attendu que le bon air les eût rafraîchies et purifiées. J'en étais venue, dans les derniers

temps où je voyais encore Robert, à dire un *Ave* avant de baiser la petite, pour ne pas lui porter malheur. Et vous osez dire que je ne l'aime pas!... Vous tombez bien, vraiment!

« Demandez-moi tous les sacrifices qu'il vous plaira en échange du mal que je vous ai fait, je les accepte d'avance; tout m'est bien égal, maintenant. Mais abandonner la petite à des gens que je ne connais pas, ça, il n'y faut pas compter. Elle fait autant partie de moi-même que ma tête ou mon cœur. Je n'ai plus que cette joie-là; je ne la lâcherai certes pas.

— Quand vous aurez mieux réfléchi, vous changerez d'avis.

— Oh! que non! Si vous croyez que je ne vous ai pas comprise, vous vous trompez bien. Cette enfant, c'est encore un peu de votre mari que j'ai là, chez moi, et cela vous déplaît que j'en aie le meilleur.

— Oh! reprenez-le tout entier si vous le pouvez, que m'importe? Pourquoi ne l'avez-vous pas séduit plus longtemps? Pourquoi n'avez-vous pas été plus adroite? La vérité est tout entière dans mes paroles; ne la cherchez pas ailleurs. Je veux sauver l'enfant.

— La sauver de quoi, s'il vous plaît?

— De vous.

— De moi ! Voilà qui est un peu fort !

— Oui, de vous, qui l'aimez en égoïste; de vous, qui l'aimez pour les joies qu'elle vous donne, sans souci des chagrins que vous lui préparez.

— Adressez vos reproches et vos critiques à Dieu, madame, à Dieu qui a envoyé cet enfant à une fille comme moi. Est-ce que je le lui avais demandé? Ah! mais non!... Maintenant que je l'ai, je le garde. Dieu n'avait qu'à ne pas me le faire germer au flanc.

— Dieu n'avait pas à prévoir vos débauches.

— Pourquoi a-t-il permis le mal, s'il ne devait pas en tenir compte ?

— Enfin, qu'attendez-vous de moi, je vous prie?

— De vous, rien. Je voulais que Robert assurât le pain de son enfant; mais je ne veux plus rien maintenant. Je trouverai toujours bien une loque assez grande pour nous envelopper toutes deux. »

J'eus grand'peine à lui faire comprendre, je vous assure, qu'il y a deux natures de mères : les mères par vocation, les mères par aventure; qu'autant les premières attirent sur leurs enfants les bénédictions de Dieu, autant les secondes sont des auxiliaires de malheur. Je dé-

taillai les privations que sa fille aurait à supporter, les humiliations qu'elle aurait à subir, les dangers auxquels elle serait exposée. Je lui rappelai les exemples funestes qui l'entoureraient dès son enfance et dépeignis l'avenir déplorable qui lui était réservé. Je voulus faire comprendre à la malheureuse quelle difficulté elle aurait à trouver du travail, si elle affichait sa situation de fille-mère. Cette dernière considération la révolta.

« Eh bien, elle est jolie, votre société, pour laquelle vous me demandez de faire le sacrifice de mon enfant ! Sa moralité consiste à refuser du travail à la pauvre fille qui fuit la débauche et accepte la vie dure pour se réhabiliter, à la dupe, mère par surprise, qui se voue à son petit et lui sacrifie tout. Elle est édifiante, cette société, qui décourage les pauvres diablesses qui se raccrochent au bien, et refuse le pain à la petite famille, au lieu de tout faire pour la disputer au mal. On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, vous savez !

— On ne peut pas non plus réserver tout le miel aux guêpes, mademoiselle; il faut être juste. Il serait étrange, en vérité, que l'on dût passer par le repentir pour arriver au respect.

— Enfin, à vous entendre, il faut que je me

débarrasse de mon enfant si je veux mériter la bienveillance des honnêtes gens. C'est par trop joli, ce raisonnement-là! Alors, pourquoi la justice est-elle si dure pour celles qui étranglent leur nouveau-né, ou qui étouffent, au risque de se tuer elles-mêmes, l'embryon qui rechigne à vivre et se débat dans leur sein? Pourquoi?...

— Pardon, mademoiselle, nous ne sommes pas ici pour faire de la philosophie ou de la jurisprudence, mais bien pour dénouer une situation que vous et M. Robert avez singulièrement compliquée. Si vous aimiez véritablement votre enfant, vous ne songeriez qu'à elle et feriez bon marché de vous... comme vous avez fait bon marché de moi. Vous avez, par votre faute, fait naufrage dans cette vie; des mains providentielles se tendent vers votre enfant pour la sauver, et vous préférez l'entraîner avec vous dans l'abîme... A votre aise!

— Enfin, madame, si je consentais à me séparer de Marcelle, quel serait son sort?

— Je suis prête à l'adopter.

— Vous!... adopter ma fille? Allons donc!

— Je vous dis la vérité. Vous pensez bien qu'il ne peut plus y avoir jamais aucun lien de tendresse entre votre ancien amant et moi; c'est du reste à cela que vous désiriez arri-

ver, n'est-ce pas? Puisque vous m'avez interdit la joie d'être mère, et puisque vous en avez du regret, pourquoi ne m'abandonneriez-vous pas l'enfant qui est né de vous, par surprise, en échange de celui qui, par votre faute, ne naîtra jamais de moi?

— Vous n'y pensez pas...

— J'y pense très-sérieusement, au contraire. Cette enfant me rappellerait, si j'avais la lâcheté de l'oublier, que son père m'a fait une telle offense que mes bras doivent lui être éternellement fermés.

— Je ne sais que penser, que dire, que résoudre. Vous me troublez affreusement.

— Voilà comment nous allons arranger les choses : Vous resterez ici jusqu'au jour; je faciliterai votre sortie. Si, par hasard, on vous arrêtait en chemin, si l'on vous demandait qui vous êtes, d'où vous venez, vous répondrez... que ma belle-mère vous a envoyée auprès de moi, et que je vous ai reçue un instant. Vous vous rendrez directement à la gare du Nord et y prendrez le premier train pour Pont-Sainte-Maxence.

— Celui de huit heures cinq.

— Vous payerez la nourrice et ramènerez l'enfant. Quel âge a-t-elle?

— Neuf mois. Elle est née le 4 décembre dernier.

— Elle se nomme ?

— Marcelle.

— Où l'a-t-on baptisée ?

— A Saint-Pierre de Montrouge.

— Bien. A quelle heure pensez-vous être de retour ?

— En prenant le train de huit heures cinq, je serai au pays à dix heures vingt. Je puis être ici à partir de trois heures et quart. Mais... vous n'allez pas me la prendre comme cela tout de suite ?

— Si, dès demain.

— Dès demain !... C'est trop me demander, n'y comptez pas. C'est avec férocité que vous faites le bien.

— Réfléchissez. Le sacrifice s'accomplira immédiatement, ou je renonce à vous venir en aide.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comme vous me pressez ! Et... quand la reverrai-je ? Car ce n'est certainement pas pour toujours que vous songez à me la prendre ?

— Votre conduite en décidera. Elle vous sera rendue si vous en devenez digne.

— En vérité ! vous avez une façon de dispo-

ser de mon enfant que je trouve admirable. Vous voudrez bien me la rendre si j'en deviens digne! Et si je me sauve avec elle?

— Vous aurez commis une infamie de plus, et Dieu vous en punira.

— Et puis, j'y pense : cette joie que vous voulez m'enlever de vivre avec Marcelle, mon complice... votre mari, la goûtera sans remords... et c'est à vous qu'il la devra. Oh! cela, par exemple, non! je ne le veux pas. Je ne lui donnerai pas Marcelle.

— Dans quelques jours Robert aura repris la mer.

— Ah!

— Je vous le promets. L'enfant restera seule avec moi.

— A la bonne heure. Et j'aurai de ses nouvelles?...

— Vous en aurez.

— Alors, c'est demain qu'il faut que je vous apporte la chérie? Demain, que c'est tôt! Laissez-la moi quelques jours; dites, voulez-vous?

— A huit heures, au jour tombant, vous déposerez Marcelle sur le perron du jardin.

— Comment parvenir jusque-là sans qu'on me voie?

— La porte qui donne sur la rue des Ormes

restera ouverte; vous n'aurez qu'à la pousser. Aucun quartier n'est aussi désert; n'ayez donc aucune crainte. Entrez quand huit heures sonneront. Vous vous guiderez sur l'horloge du couvent, dont j'aperçois le cadran de mes fenêtres. Je descendrai dès que je vous aurai vue entrer et prendrai l'enfant au bout de quelques minutes, pour vous laisser le temps de vous éloigner.

— Mon Dieu! mon Dieu! aurai-je la force de faire cela?

— Dieu vous la donnera, si vous la lui demandez. Dès que l'enfant sera entre mes bras, j'appellerai pour attirer du monde. Robert me rejoindra, et devant tous nous déciderons d'adopter cette enfant que nous aura envoyé... la Providence, dès le premier jour de notre union. »

J'eus grand'peine à convaincre la malheureuse mère. Lorsque sonnèrent sept heures, nous causions encore, cherchant à prévoir tout ce qui pourrait entraver notre projet, afin d'y remédier. J'avais le cœur déchiré lorsque la pauvre femme, étouffant ses sanglots, cachant ses larmes, sortit après m'avoir baisé les mains. Ce n'était plus une ennemie, mais une pécheresse repentante et soumise, prête à tous les

sacrifices pour conquérir le droit à la maternité. Je lui promis de la revoir, de loin en loin, de lui faire parvenir des nouvelles de Marcelle... que sais-je ?

Après avoir refermé la porte, me trouvant enfin réellement seule, je me jetai à genoux et pleurai à chaudes larmes, ne trouvant d'asile pour ma pensée ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

A neuf heures, je m'habillai pour aller à la messe.

Robert me fit demander s'il me convenait de le recevoir. Je lui fis dire que je le rejoindrais dans le salon, s'il voulait bien m'y attendre. Dix minutes après nous causions.

Notre entrevue fut courte. Notre situation était trop douloureuse pour que nous ne prissions pas l'un et l'autre le parti de couper court, autant que possible, à toute explication. Robert promit de s'éloigner jusqu'à ce que je le rappelasse. Le pauvre garçon portait sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde, qui faillit un instant m'ébranler. Bientôt, plus maîtresse de moi, je le mis au courant de ce que j'avais résolu. Sa surprise fut extrême. Il voulut me détourner de ce qu'il considérait comme un double sacrifice, mais il n'y parvint pas. Je

lui indiquai tout ce qu'il aurait à faire pour assurer le succès de mon entreprise et le quittai pour me rendre à l'église.

Luisa Chichivirichi, qui se levait fort tard d'ordinaire, grattait à ma porte bien avant que je fusse rentrée. Je la trouvai sur le palier qui guettait mon retour. Elle vint au-devant de moi, et, me harponnant au passage, m'attira dans ses bras.

« Ah! ma pauvre enfant, me dit-elle en m'arrosant de larmes, je te l'avais bien dit.

— Que m'aviez-vous dit, madame?

— Tout ce que tu aurais à souffrir...

— Je vous jure...

— Oui... oui.. je comprends ta réserve, chère enfant.

— Permettez...

— Tais-toi. Mon cœur devine ton cœur. Pauvres martyres que nous sommes! ne verrons-nous donc jamais la fin de cette dette effrayante, contractée dès le paradis, et dont nous payons à la souffrance la rente éternelle? Je mourrais plutôt que de repasser par là. Enfin! c'est un pénible devoir que nous accomplissons toutes... plus ou moins. Tu me diras tout...

— Jamais, madame, jamais!...

— Ne dédaigne pas mon expérience, crois-

moi. Tu n'as encore aucun reproche à adresser à ton mari?

— Aucun, madame. Je vous remercie.

— Bien, bien. Je n'insiste pas. Le moment viendra où tu seras bien aise de te réfugier dans mes bras. Ils te seront toujours ouverts. »

Je songeai avec non moins d'effroi au refuge qui m'était offert qu'au malheur qui m'avait atteinte et aux périls qui me menaçaient encore.

Bien avant que l'horloge sonnât huit heures, nous nous étions placés à l'affût, Robert et moi, derrière une des croisées du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin, les yeux fixés sur la petite porte par laquelle devait entrer l'infortunée Anna Bell. Nous avions éloigné la plupart de nos gens, notamment le jardinier, et donné de l'occupation aux autres, de façon à les tenir à l'écart.

A mesure que la grande aiguille montait sur le cadran et se rapprochait du terme indiqué, je doutais davantage que la pauvre mère accomplît le sacrifice que je lui avais imposé. Je sentais mon esprit se remplir d'incertitude et mon cœur d'angoisses, chaque fois que je me demandais si j'avais bien agi comme il convenait de le faire.

Robert allait et venait, plus pâle qu'un condamné. Je vous l'avoue, je lui eusse su gré de courir au-devant de celle qu'il avait rendue mère et de lui dire :

« Je ne veux pas que tu souffres par ma faute. Garde ton enfant, pauvre femme; la maternité te crée des droits qu'une lâcheté de moi ne suffit pas à détruire. S'il le faut, j'irai te rejoindre, et s'il y a des tortures à subir, j'en réclame ma part, moi, la cause de toutes tes douleurs. »

Il est probable que, si je l'eusse aimé davantage, je n'aurais pas toléré qu'il parlât ainsi; mais le malheureux, tiraillé par des devoirs opposés, louvoyait, indécis, à égale distance des deux rives, nous meurtrissant l'une et l'autre, faute de pouvoir nous satisfaire toutes deux.

Cette inertie m'exaspérait, et je serais allée au-devant d'Anna Bell si j'avais cru la mieux servir en agissant publiquement. Je ne le pensai pas tout d'abord, et demeurai immobile, le front appuyé sur la vitre, tandis que Robert, assis au fond du salon, la tête dans ses mains, attendait, frissonnant, que l'horloge fît vibrer le premier des huit coups du soir.

Lorsqu'il ne s'en fallut plus que de quelques

minutes, je me sentis tellement émue, que je dus me cramponner à l'espagnolette. C'est que je comprenais de plus en plus l'importance de la responsabilité que je prenais devant Dieu. L'acquiescement tacite de ce père d'aventure, qui me laissait torturer sans débat celle qui s'était donnée à lui, me révolta, et, demandant à la colère un soulagement à mes angoisses :

« Ainsi, lui dis-je, vous n'avez rien trouvé dans votre cœur pour plaider la cause de cette malheureuse qui nous apporte le meilleur de sa vie? Peut-être va-t-elle mourir de douleur ou rouler, furieuse, dans la débauche; peu vous importe! Vous ne trouvez rien à dire, vous, la cause de tout cela. Quel misérable êtes-vous donc? »

Alors Robert, se dressant livide devant moi, les yeux pleins de feu, me regarda, menaçant, les bras croisés, les mains crispées sur ses flancs, les ongles dans le drap, tant il craignait de céder au désir qui le possédait de me prendre à la gorge.

« Ah! tenez, s'écria-t-il, vous avez bien fait de me dire ce que je viens d'entendre, car, vrai! je me demandais si je n'allais pas vous tuer. »

J'eus un moment de si grande surprise que

je demeurai muette, sans toutefois reculer d'un pas.

« Au lieu de vous en prendre à moi, ajouta-t-il, à moi qui suis envers vous le plus coupable, vous concentrez tous les efforts de votre vengeance sur une malheureuse à laquelle vous n'avez, après tout, à reprocher qu'un moment de folie et de désespoir. Ah! tenez, c'est indigne, cela; et moi, qui me suis d'abord senti écrasé par votre légitime indignation, je me redresse, et je vous défends de torturer la pauvre femme qui va venir ici... Vous m'entendez, je vous le défends.

— A la bonne heure! je craignais que vous ne fussiez un lâche. J'aime mieux être sacrifiée à ce que vous accomplissez de bien, qu'épargnée au prix de quelque infamie. Le parti que nous avons à prendre est des plus graves et nous n'avons plus devant nous que des secondes. »

Robert, un instant exaspéré, redevint hésitant et souple dès que toute pensée de lutte se trouva écartée.

« Que voulez-vous faire? me demanda-t-il.

— Chacun de nous a des torts à expier; unissons-nous pour les réparer.

— Vous me pardonnez?

— Ce serait m'injurier que de le croire. N'ac-

caparez pas le peu de temps qui nous reste : il appartient à votre maîtresse. »

Robert baissa le front, puis il se dirigea vers la porte du vestibule.

« Où allez-vous? lui demandai-je.

— Au-devant d'elle.

— Restez. Un changement, quel qu'il soit, dans les dispositions que nous avons arrêtées peut la dérouter, l'effrayer, et l'engager à fuir. Il faut la laisser entrer. »

Avant que nous ayons eu le temps de rien décider, huit heures sonnèrent.

« Empêchons-la de fuir, nous verrons ensuite. »

Et tous deux nous courûmes à la croisée et y demeurâmes silencieux, les yeux rivés sur le jardin, prêts à courir au-devant d'Anna Bell.

Nous étions en septembre. Quelques derniers rayons de jour attardés éclairaient de mauvaise grâce le dessous des massifs. Le battant vert de la porte se confondait avec le lierre qui recouvrait le mur de clôture. Le jour fuyait avec rapidité. Les minutes nous semblaient des heures.

« Allons dans le jardin, me dit Robert.

— Il n'est plus temps. Si elle voit sur le perron des formes indécises, elle n'entrera pas. »

Nous avions parlé bas, comme si l'on eût pu nous entendre. Nos cœurs semblaient lutter de vitesse. Cinq minutes passèrent encore, pendant lesquelles nous ne prononçâmes pas une parole. J'analysais les luttes, les angoisses, les hésitations d'Anna Bell. Vingt fois elle avait dû approcher de la porte, puis s'en éloigner de nouveau en murmurant : « Pas encore. » Elle serrait plus tendrement chaque fois sa mignonne inquiète. Elle avait d'abord poussé bien doucement, du bout du doigt, le battant, avec l'espoir de le trouver clos. Voyant qu'il cédait, elle s'est sauvée bien loin, et s'est abritée derrière un mur. Pauvre femme ! comme elle presserait le pas si elle savait l'accueil qui l'attend !

Quelques minutes s'écoulèrent encore, lentes et douloureuses. L'impatience me gagna. Je commençais à lui faire un crime de ne pas nous sacrifier son enfant, moi qui voulais le lui rendre !

« J'ai toujours pensé qu'elle ne viendrait pas, dis-je d'une voix plus claire que d'abord. Vous le voyez, je ne m'étais pas trompée. Après tout, cela vaut mieux ainsi. »

Robert me saisit le poignet. Sa main était glacée, et je faillis crier tant il me faisait mal.

« La voilà!... » me dit-il.

Je me rapprochai du vitrage. Mon front heurta le carreau. La nuit, déjà épaisse, enveloppait toutes choses.

« La porte est entr'ouverte. Dans l'ombre projetée par les arbres, ne distinguez-vous pas ce filet de jour pâle qui vient du dehors ? »

Une lueur vague filtrait en effet entre le battant et la muraille.

« Venez, me dit Robert.

— Attendez. Rien ne prouve encore que c'est elle. Peut-être un rôdeur, trouvant le chemin libre, se consulte-t-il avant d'entrer. »

En effet, une tête passa qui regarda de côté et d'autre, comme pour reconnaître la place. Une ombre d'abord confuse se glissa dans le jardin. Lorsqu'elle sortit de dessous les arbres, le peu de clarté qui flottait encore dans l'air permit de distinguer un être trapu, coiffé d'une casquette, vêtu d'une blouse, qui approchait avec précaution, un panier sous le bras.

« Que veut dire ceci ?... » s'écria Robert, qui s'élança dans le vestibule où je le rejoignis presque aussitôt.

L'inconnu descendait les marches du perron lorsque nous y arrivâmes. Se voyant découvert, il se sauva à toutes jambes ; pas assez vite, ce-

pendant, pour échapper à Robert, qui lui mit la main sur le collet, dès les premiers pas qu'il fit dans la rue.

En arrivant sur le seuil, je vis une voiture qui stationnait de l'autre côté de la chaussée. Une tête de femme parut à la portière; je devinai Anna Bell et lui fis signe d'approcher. Mais le cocher fouetta ses chevaux à tour de bras, et le fiacre disparut.

Le pauvre diable qui se débattait entre les mains de Robert était le mandataire inconscient de celle que nous avions attendue. C'était un petit être grêle, long de torse, bas sur pattes, aux jambes arquées, aux bras démesurés : un gorille à l'état embryonnaire. Son front chevronné de rides crasseuses, ses yeux sans cesse en mouvement, son nez camard et retroussé, son crâne étroit, sa mâchoire énorme, ses pommettes saillantes, son teint bistré ponctué de rouille, ses cheveux broussailleux, ses dents malsaines, ses mains velues, tout en lui était repoussant.

Quel lien avait pu, ne fût-ce qu'un instant, rapprocher ce misérable d'Anna Bell? Pressé de questions, stimulé par quelques pièces blanches, voilà ce qu'il nous répondit.

« Si je suis entré chez vous, ce n'est pas pour

voler.... bien au contraire! Je suis un honnête garçon, sans qu'il y paraisse, incapable de faire du mal à une puce... vous le verrez bien. On se trompe, à juger les gens sur la mine, ma petite dame. Si je suis mis comme ça, c'est pas par préférence, croyez-le bien. Je n'ai pas indiqué à mes fournisseurs la coupe de cette culotte sans fond; mais, qu'est-ce que vous voulez!... depuis la Commune, les tailleurs sont devenus méfiants.

« Ce qui m'a toujours perdu, voyez-vous, c'est que je ne puis pas me décider à croire au mal. Ça n'indique pas une mauvaise nature, pas vrai? Si je cogne, je crois toujours que ça chatouille et jamais que ça casse; si je bois, je n'arrive pas à me persuader qu'il en faudra venir à coucher dans le ruisseau. Si bien qu'hier soir, c'est pas vieux!... de canette en *fil-en-quatre,* de *perroquet-vert* en *tord-boyaux,* confiant comme un poupon de province, j'ai fini, à ce que l'on m'a assuré, par me mettre la cervelle sens dessus dessous. Le corps a voulu suivre la cervelle, et, de peur sans doute qu'il ne s'endommageât, des sergents pleins de prévenance m'ont serré précieusement dans leur corps de garde. C'est de là que je sortais ce soir, lorsqu'une petite dame de bonne mine,

qui tenait un enfant dans ses bras, m'a abordé. C'est elle qui habitait le fiacre que vous venez de voir, et qui a si lestement déménagé quand votre porte s'est ouverte.

« Elle avait les yeux pleins de larmes, et pour moi, voyez-vous, les femmes qui pleurent, c'est comme les vins de Bourgogne : je n'ai jamais pu leur résister.

— Vous sortez du poste, à ce que je vois, monsieur, qu'elle me dit.

— Oui, mademoiselle, pour vous servir, que je lui ai répondu.

— Ce n'est pas pour quelque chose de grave qu'on vous y a mis ? qu'elle m'a demandé.

— Pour des bêtises, parole d'honneur ! que je lui ai répondu ; une religieuse les confesserait en souriant.

— C'est que j'aurais un service à vous demander, qu'elle a ajouté.

— Vous ne pouviez pas mieux tomber, que j'ai repris.

— C'est par rapport à cet enfant, qu'elle me dit.

— Les enfants, c'est ma passion, que j'ai répondu.

— C'est pour le porter en nourrice, qu'elle a insinué. (Ça m'a paru drôle tout de même

qu'on choisît quelqu'un au poste pour une pareille commission. Je m'ai défié.)

— Pourquoi que vous ne le portez pas vous-même ? que j'ai demandé.

— Parce que je n'aurais pas le courage de m'en séparer. C'est comme si la petite me tenait à la chair, qu'elle a repris. Ça c'est vrai qu'elle avait l'air de bien l'aimer.

— C'est-y loin, la nourrice ? que j'ai demandé.

— Il y en a pour vingt-cinq minutes à pied... et nous irons en voiture. (Ça ne me paraissait pas trop clair, et je ne me souciais pas de me mettre une méchante affaire sur les bras.)

— C'est drôle, tout de même, que vous vous soyez adressée à moi pour cette besogne, que j'ai repris ; et ça parce que je sors du poste.

— C'est parce que vous n'avez pas l'air trop cossu, qu'elle a répondu, et qu'il y aura une bonne récompense pour la peine. Autant que ce soit vous qu'un plus heureux qui en profite. (Elle m'a alors fait voir des pièces de monnaie de couleurs inconnues, comme on n'en voit qu'en rêve, et elle a ajouté :)

— J'ai affaire à des originaux (pardon, si c'est de vous que parlait la petite dame), et je ne puis pas donner d'explications sur ce que la

nourrice m'a recommandé de faire; c'est pourquoi je paye. (J'ai compris qu'il serait de mauvais goût de demander plus de détails. J'ai seulement ajouté :)

— Qu'est-ce qu'il y aura à faire?

— Une voiture nous conduira où l'on m'attend, qu'elle a répondu. Une fois arrivés, vous descendrez et je vous remettrai la petite. C'est dans une ruelle où il ne passe personne que nous allons. Vous pousserez une porte de jardin que je vous indiquerai. Elle sera ouverte; vous entrerez. Vous ferez en sorte qu'on ne vous voie pas. Devant vous, qu'elle a ajouté, vous verrez un perron de quelques marches sur lequel vous poserez l'enfant, et vous vous en irez à toutes jambes sans regarder derrière vous.

« La dame a pris place dans un fiacre, et moi, je me suis assis près du cocher. Nous avons entendu des baisers, et puis des cris que poussait la petite, et puis encore des baisers, et puis plus rien. Les choses se sont passées comme il avait été convenu; seulement, vous êtes venus contrarier le dénoûment au moment le plus intéressant : celui où j'allais recevoir mon salaire. La dame est à tous les diables, si bien que me voilà pincé et volé par-dessus le

marché. Ça m'apprendra à ne jamais croire au mal. »

Tel fut le récit de notre prisonnier. Le pauvre diable ouvrit de grands yeux lorsque Robert lui remit quelques louis pour le compte d'Anna Bell.

« Je ne veux pas que la pauvre abandonnée entre chez nous avec des dettes, lui dit mon mari. Si vous nous aidez à retrouver la mère, je vous promets dix fois davantage. Donnez-nous votre nom et votre adresse; nous pouvons avoir besoin de vous. »

Le drôle nous répondit par deux mensonges.

Je voulus connaître le numéro de la voiture. Notre homme nous répondit qu'il ne savait pas plus épeler les lettres et les chiffres que la musique chinoise.

« Ne vous croyez pas possesseur d'un secret, ajoutai-je. Vous pouvez raconter cette aventure autant que bon vous semblera. Si la petite nous plaît, peut-être la garderons-nous; dans le cas contraire, l'assistance publique l'élèvera. »

Avant que nous ayons tourné les talons, le misérable avait pris la fuite.

C'est en courant que nous sommes rentrés. J'arrivai la première sur le perron, parce que

Robert avait dû s'arrêter pour fermer la porte du jardin. Je ne trouvai l'enfant, ni sur les marches, ni dans le vestibule.

Ma surprise redoubla lorsque j'entendis des cris remplir la maison. La voix de Luisa Chichivirichi dominait toutes les autres et je lui trouvai des accents inusités.

Mon mari m'eut bientôt rejointe. Il se sentit comme moi pris d'épouvante et voulant me rassurer :

« Votre belle-mère aura trouvé Marcelle sur le perron ; elle en profite pour improviser une de ces scènes qui lui sont familières.

— Non ; ses cris avaient une sincérité que je ne leur connais pas.

— Rejoignons-la. Nous verrons bien. »

Au bout de quelques pas, Robert s'arrêta et me saisissant le bras :

« Si elle allait vouloir adopter ma fille !... Vous vous y opposeriez, n'est-ce pas ? »

Ces mots : *ma fille,* l'ardeur avec laquelle ils furent prononcés me glacèrent. La solution que le hasard me soumettait ne me parut pas tout d'abord inacceptable ; aussi répondis-je seulement en continuant mon chemin :

« Nous verrons. »

Dans le salon, nous avons trouvé ma belle-

mère sans connaissance et, près d'elle, plusieurs domestiques agenouillés autour d'une enfant étendue sur le tapis.

Robert fut sur le point de s'élancer pour embrasser sa fille. Je le retins.

« Elle dort, » lui dis-je.

Une des servantes leva la tête et me dit :

« Elle est morte. »

En effet, plutôt que de nous la livrer, Anna Bell avait étranglé Marcelle dans la voiture.

VII

RECIT QUE FIT LE VIEUX MONSIEUR.

Quand le tour du vieux monsieur fut arrivé :

« Je suis entièrement à vos ordres, dit-il, et vous n'aurez avec moi que l'embarras du choix. J'ai eu cinq premières nuits de noces.

— Vous vous êtes marié cinq fois ? demandâmes-nous avec épouvante.

— Cinq fois, vous l'avez dit.

— Quelle horreur !... s'écria la dame aux bas de soie bleu de Chine.

— A qui le dites-vous ? L'homme n'est pas maître de sa destinée. Je suis persévérant, madame. Je subis patiemment le mal, mais jamais je ne renonce à trouver le mieux. J'ai un idéal matrimonial; ne l'ayant pas encore atteint, je poursuis mes recherches. On ne fait rien de bon sans tâtonner.

— Certes, vous n'avez aimé aucune des cinq malheureuses qui ont porté votre nom !

— Je regrette qu'elles ne soient pas là, madame, elles vous diraient toutes le contraire.

— Alors, vous êtes mahométan.... si ce n'est pire ?

— Hélas ! non, je ne le suis pas. Si je suis quelque chose, je dois être chrétien, mais rien ne m'est moins prouvé.

— Vous êtes libre penseur, peut-être ? demanda la dame à la robe gris-poussière en faisant un bond de côté.

— Qui peut proclamer sa pensée libre, dans un temps comme le nôtre, où la presse et les parlements nous inondent d'idées mauvais teint qui déteignent sur nos consciences ?

— Toutes les cours d'assises doivent vous connaître ! s'écria la dame aux bas de soie bleu de Chine ; car enfin, on n'a pas cinq chevaux tués sous soi sans bataille.

— Oh ! mais, rassurez-vous... mes femmes ne sont pas toutes mortes.

— Bonté divine !... seriez-vous bigame ?

— Trigame ?

— Quadrigame ?

— Ce serait le comble !

— Le comble !... Voilà un mot vide de sens, permettez-moi de le dire, dans un monde défraîchi, bouleversé d'âge en âge par des fléaux,

gâché par l'homme ; dans une société aux principes incohérents, où tout est relatif, où tout est doute. Qui peut jamais sonder exactement la profondeur du bien et du mal ?

— Vous n'allez pas défendre une horreur comme la bigamie, je suppose ?

— Je ne la défendrai peut-être pas, mais je serais fort en peine de lui faire son procès, lorsque je vois que dans la nature l'homme seul est monogame... et encore ! Si nous fermions les tribunaux et les gendarmeries, je ne sais pas trop ce qui arriverait. La société est encombrée de bigames honteux qui bigamisent en cachette ; avouez-le. Et vous les recevez chez vous... et vous leur donnez la main... et vous leur donnez la main de vos filles... et vous leur donnez... Je n'oserai jamais dire tout ce que vous leur donnez.

— Nous leur donnons tort, voilà ce que nous leur donnons, reprit la dame au voile épais, qui commençait à perdre patience.

— Eh bien, madame, je sais de grands docteurs qui en ont décidé tout autrement.

— Des docteurs turcs, chinois ou malgaches ?

— De doctes chrétiens.

— Immédiatement après le déluge, alors.

— Presque de nos jours. N'y a-t-il pas parmi vous quelque fervent de l'Église réformée ?

— J'en suis un et m'en fais gloire, répondit mon voisin.

— Vous serez donc pour moi dans ce débat. Schœll, dans son histoire des États européens, rapporte que le landgrave Philippe le Magnanime, — le Magnanime, vous entendez ? — épousa en 1524 Christine, fille de Georges, duc de Saxe, dont il eut une nombreuse descendance. Doué d'un tempérament ardent, il se piquait peu d'observer la fidélité conjugale. Pendant une maladie qu'il fit en 1539, et qui le retint longtemps dans son lit, il lut assidûment la Bible et fut frappé de quelques passages de saint Paul qui flétrissent l'adultère et le taxent de péché mortel. Au lieu de se mortifier par la pénitence, il érigea en thèse qu'il lui serait impossible de mener une vie régulière tant qu'il n'aurait pas une seconde épouse. A force de compulser l'Ancien et le Nouveau Testament, il découvrit des textes qu'il feignit d'interpréter en faveur de la bigamie; puis, s'adressant à Luther, à Mélanchthon et à Bucer, il leur demanda de décider si le mariage qu'il se proposait de contracter n'offenserait pas Dieu. Il promit de continuer à vivre auprès de sa pre-

mière épouse, bien qu'elle lui déplût absolument, ajoutant, en manière de péroraison, que, s'il ne trouvait pas de consolation auprès des docteurs, il se verrait forcé de s'adresser à l'empereur, dont il obtiendrait tout ce qu'il voudrait en corrompant ses ministres. L'embarras des réformateurs fut extrême. Il importait de ne pas mécontenter un aussi puissant protecteur ; aussi répondirent-ils au landgrave Philippe le Magnanime :

« Si Votre Altesse est entièrement résolue « d'épouser encore une femme, nous pensons « qu'elle doit le faire secrètement ; de cette fa- « çon, il n'en résultera ni contradictions très- « importantes, ni scandales ; car il n'est point « inusité que les princes aient des concubines ; « et quand le menu peuple n'y entendrait pas « raison, les personnes sensées aimeront tou- « jours mieux cette vie modérée que l'adultère « et autres actions brutales. L'Évangile, d'ail- « leurs, n'a ni révoqué ni défendu ce qui avait « été permis par la loi de Moïse à l'égard du « mariage, etc. »

« Outre ce consentement en due forme, ra- « conte Ph. Lebas, Philippe obtint celui de « Christine de Saxe. Le 3 mai 1540, il épousa, « au pied des autels, Marguerite de la Sahla

« et en eut sept fils, qui moururent tous sans « progéniture. »

— Là !... vous le voyez : Dieu punit le landgrave dans sa postérité.

— Si j'en jugeais par ce que nous connaissons du caractère de Philippe le Magnanime, je tendrais à croire qu'il ne fut pas fâché de se voir ainsi puni dans la personne d'autrui plutôt que dans la sienne. L'histoire est muette d'ailleurs sur le désespoir des sept rejetons stériles, et je sais plus d'un ménage qui s'accommoderait d'une semblable pénalité. Tout est si cher !...

— Vous êtes sans doute étranger, monsieur, et vous aurez eu recours à un procédé indigne, heureusement balayé de nos codes : au divorce? reprit la dame à la robe gris poussière en allumant une dixième cigarette.

— Je ne suis pas étranger, non, madame, et je trouve que vous parlez bien légèrement d'une institution respectable, providentielle, dont vous auriez pu tirer un bon parti. J'ai beaucoup voyagé. Rien ne mûrit autant les idées, même la méditation, même l'étude. Sur la porte orientale d'Agra, capitale de l'Indoustan, voilà ce que j'ai lu : « La première année « du règne de Julef, deux mille époux furent

« volontairement séparés par le magistrat, et « l'empereur, indigné, abolit le divorce. L'an- « née suivante, il y eut, dans Agra, trois mille « mariages de moins, sept mille adultères de « plus, trois cents femmes brûlées pour em- « poisonnement de leurs maris, soixante- « quinze hommes empalés pour meurtre de « leurs femmes, et des meubles brisés dans « l'intérieur des bons ménages, pour la valeur « de trois millions de roupies. L'empereur ré- « tablit le divorce. »

— Et ?... demanda la dame au voile épais.

— Et toutes les vertus rentrèrent avec lui dans l'Indoustan.

— Vous avez des façons si... fantaisistes d'apprécier toutes choses, monsieur, reprit mon voisin de plus en plus attentif, que je serais on ne peut plus curieux de savoir ce que vous appelez Vertu ?

— Rien de plus simple. Les vertus se composent d'instincts faussés, d'aspirations contraintes, d'élans comprimés, de penchants combattus. La Vertu ? c'est le tonnerre qui bondit dans la direction des étoiles, et s'égare hors de notre atmosphère; le fleuve qui gravit des pentes hérissées de roches pour rentrer dans sa source; la fleur qui s'enfouit sous terre et

qui donne au soleil ses racines à baiser. La vertu est un accident, une anomalie, une tentative stérile, conséquence d'un contrat, aux trois quarts périmé, passé entre l'espèce humaine et Dieu, après le déluge... je crois. La date précise m'échappe. C'est la guerre à tout ce qui nous attire, la fuite devant tout ce qui sourit. Enfin, qui dit vertu dit lutte et souffrance; étonnez-vous si la dame a peu de fervents!

Le Scepticisme est le dernier né des fléaux. Quoique jeune encore, le monstre s'impose, se prélasse et prospère. A peine ose-t-on contester à voix basse son autorité usurpée. Un déluge de boue fétide et sanglante, mille fois plus terrible que le premier, monte et s'étale d'un pôle à l'autre, et l'humanité stupide, au lieu de s'arracher les cheveux, de tendre les bras vers le Sauveur et de se repentir, prend plaisir à patauger dans la vase, éclaboussant avec des rires d'ivrogne tout ce qui domine encore l'immonde niveau.

Épuisée, mais courageuse toujours, la Vertu plane à la surface du cloaque, point blanc dans l'immensité sombre, comme la colombe au sortir de l'arche. Bientôt, si Dieu n'intervient, les forces lui manqueront et elle ne saura plus où se poser.

La Vertu est un composé de foi et d'abnégation. Quel autre mobile que l'espoir en Dieu nous fera courir au-devant de toutes les tortures?

L'athée descend un courant que le chrétien remonte. Tandis que le premier roule indifférent, au gré de la houle, corps impur, âme sans patrie, comme ces chiens verdâtres et gonflés que le fleuve entraîne, le second lutte avec courage, certain que le paradis est à la source et le néant à l'embouchure.

— A la bonne heure!... s'écria la dame à la robe gris-poussière.

— Voilà qui me réconcilie avec vous, ajouta la dame au voile épais.

— Vous m'effrayez!... Aurais-je dit quelque extravagance? demanda le vieux monsieur tout interdit.

— Vous avez parlé comme un Père de l'Église, lui répondit en souriant mon voisin.

— Je vous remercie de cet avis, monsieur; sans vous je roulais dans l'absurde. Nous disions donc que la vertu est une fantaisie...

— Vous dites?... s'écria la dame au voile épais stupéfaite.

— Une convention sociale que chacun accommode à sa guise; et encore est-ce la sauce qui parfois fait manger le poisson.

— Vous prétendiez à l'instant le contraire.

— J'avais tort, car je vous défie de me citer une vertu qui ne puisse pas se transformer en crime, un crime qui ne puisse pas se transformer en vertu ; et je le prouve : — Ma concierge se jette par la fenêtre parce que son mari la bat, c'est une criminelle ; Lucrèce se poignarde parce que Sextus Tarquin la caresse, c'est une héroïne. Il y a pourtant suicide dans les deux cas. — Lorenzo Médicis poignarde, avec l'aide d'un rufien, son parent, Alexandre, premier duc de Florenee, traître et débauché, c'est un misérable qui échappe à grand'peine au peuple qu'il vient de délivrer ; Brutus, entouré de notables, égorge César, c'est un libérateur !... Il y a pourtant meurtre dans un cas comme dans l'autre. Judith et Charlotte Corday sont qualifiées d'anges de l'assassinat. Pour un rien, au Japon, l'homme vertueux, avide d'estime, s'ouvre le ventre, alors que chez nous le suicide est un déshonneur, un crime sans rémission. L'empereur des Turcs, polygame à outrance, entretient vertueusement un sérail et punit la femme bigame, tandis que la sultane du Thibet pratique pieusement la polyandrie et punit le bigame de mort. — La pudeur, cette vertu essentielle, s'interprète et se pratique partout

différemment. En Égypte, la femme relèvera hardiment sa jupe pour se cacher le visage. En France, ce qui est chaste aux lumières devient lubrique au grand jour. On se couvre soigneusement les mains et l'on découvre les trois cinquièmes de sa gorge dans le monde ; sur les plages, on exhibe les quatre-vingt-dix-huit centièmes de son individu. Au Mogol.....

— Où voulez-vous en venir ? demanda la dame aux bas de soie bleu de Chine scandalisée.

— Moi ? Je n'en sais rien. Vous me demandez de parler sur la vertu, je parle sur la vertu. Préférez-vous que nous nous entretenions de la dégénérescence des races latines, de l'assiette de l'impôt, de l'étymologie du mot « franc-alleu », *liberum allodium?*

— Non... non...

— De l'acclimatation des figuiers de Naxos en Provence, par les Phocéens, 600 ans avant Jésus-Christ ? Zénon croyait leur usage salutaire aux méditations philosophiques et à la conservation des bonnes mœurs.....

— Parlez-nous plutôt de vos cinq mariages.

— Cinq ?... Ai-je dit cinq ?

— Je puis vous l'assurer.

— Je me serai donc trompé.

— Comment ?...

— J'ai été marié six fois.

— En voilà bien d'une autre !

— Tant de gens oublient leur femme, qui n'en ont qu'une, que vous voudrez bien m'excuser d'en avoir omis une, moi qui en ai eu six.

— La chaleur avec laquelle vous défendez le divorce autorise à penser que vous en avez largement bénéficié ? hasarda mon voisin.

— Largement, non ; modérément, oui. Cela donne plus de mal que cela ne vaut.

— Votre première femme ?...

— S'appelait Babette.

— Babette !...

— Cela vous étonne ? On s'appelait Babette au temps dont je parle, et cela n'empêchait pas d'avoir des cheveux noirs satinés de bleu de cinq pieds six pouces, des dents blanches mignonnes, petites comme des grains de riz et régulièrement alignées comme les touches de la gamme d'*ut* sur le piano-forte. Elle était bonne musicienne, avec cela ! Quand Babette chantait : *Fleuve du Tage,* voyez-vous !... cela vous donnait envie de partir pour le Portugal sans attendre le second couplet. Ses yeux bleu clair encadrés de noir comme une carte de deuil,

semblaient vous prévenir qu'il faudrait, quoi que l'on en eût, mourir pour eux, si tel était leur bon plaisir.

J'étais un gentil cavalier déjà, sans qu'il y paraisse. Aussi fallait-il voir comme on nous reluquait, chacun pour nos mérites personnels, lorsque tous deux, bras dessus, bras dessous, devant nos grands parents émerveillés, nous faisions, le dimanche après Vêpres, un tour sur le Mail, au Thabor ou sur les Lices. Je crois avoir oublié de vous dire que nous habitions les environs de Rennes, Rennes en Bretagne.

En 1823, Babette avait quatorze ans, j'en avais dix-sept. Je suis de 1806 : une fière année, qui ne se recommanda pas seulement par ma naissance à la reconnaissance de nos contemporains. Elle enleva Guillaume Pitt à l'Angleterre et offrit successivement à la France : Iéna, Leipsick, Potsdam, Berlin, Lubeck et tout le reste. L'année 1823 fut moins féconde. Je dois toutefois inscrire à son actif, indépendamment de mon mariage, la prise du Trocadéro par un prince du sang et celle de Manuel par un gendarme.

Mon père, ancien officier des gardes-françaises, avait puisé dans le spectacle des excès

révolutionnaires de 1793 une haine sans limites pour tout ce qui aboutissait aux principes de 89 ou en découlait. Blessé à Varennes, le 20 juin 1791, en défendant ses souverains en fuite, il s'expatria et rejoignit, un des premiers, le quartier général de l'émigration. Dans le but de seconder les Prussiens en Champagne, il prit, en 1792, du service dans le corps de cavalerie que commandait le comte d'Artois. En 1793, à Ham, il se distingua par son emportement contre Louis XVI, « dont la faiblesse et le ridicule engouement pour le peuple avaient perdu la France et compromis la dignité du trône. »

Il accompagna à Saint-Pétersbourg M. le comte d'Artois. Que de fois il m'a raconté l'entrevue qu'y eut le lieutenant-général du royaume de France (*in partibus infidelium*) avec l'impératrice de Russie! Toujours sa colère éclatait, lorsqu'il se rappelait avec quel air piteux l'Espoir de l'émigration reçut des mains de la Grande Catherine l'épée constellée de diamants qu'elle lui offrit.

« J'espère, lui dit-elle, que Votre Altesse s'en « servira pour le rétablissement et la gloire de « sa Maison. »

M. le comte de Vauban, qui était alors aide

de camp de Son Altesse Royale, est absolument d'accord sur ce point, avec mon père, dans les Mémoires qu'il a fait réimprimer en 1815.

— Et Babette, monsieur, que fait Babette pendant tout ce temps-là ? demanda la dame au voile épais.

— Babette ? Ah ! oui... Babette... Je vous remercie de me l'avoir rappelée ; un peu plus, j'allais l'oublier.

Je vous disais donc qu'après avoir assisté, le 12 avril 1814, à l'entrée triomphale du comte d'Artois à Paris ; le 20 avril, à celle non moins solennelle de S. M. Louis XVIII à Londres, tandis qu'à la même heure Napoléon partait pour l'île d'Elbe ; après avoir versé des larmes d'enthousiasme le 3 mai, sur le passage de son roi qui, plein de mansuétude, daignait oublier les torts de sa bonne ville de Paris ; après avoir versé des larmes de rage, le 19 mars 1815, en voyant son héros en fuite et le lendemain sa bête noire portée en triomphe dans la bonne ville déjà nommée ; après avoir vu repartir l'empereur pour l'armée le 12 juin et avoir hué son retour après Waterloo ; après avoir battu des mains au départ définitif du vaincu le 29, au défilé des armées alliées le 3 juillet, et le 8 au retour du plus gras de nos rois, mon père,

élu par un département de Bretagne, fit à son tour une entrée vraiment solennelle à la Chambre des députés le 16 novembre 1816.

— Et Babette ?... Babette ?... Babette ? demandâmes-nous en chœur.

— Un peu de patience encore, et j'y arrive. Ainsi que vous devez le pressentir, mon père vota avec les ultras de la droite, trouvant « le « petit Villèle, qu'il avait connu pas plus haut « que ça, un peu tiède encore, mais en bon che- « min. » Démissionnaire en 1820, à la suite d'une altercation avec M. Decazes, candidat repentant l'année suivante, déçu dans ses espérances électorales, mon père, retiré en province, pratiquait en famille les principes autoritaires, qu'il ne pouvait plus inoculer au pays par voie législative.

Il habitait aux portes de Rennes un castel d'assez sombre mine et jouissait dans le pays d'une influence incontestée.

— Et Babette ?...

— Je reviens à elle, mesdames, tout en vous faisant remarquer combien vos interruptions sont mortifiantes pour la mémoire de mes aïeux.

Or, le 16 mars 1823, mon père... et ma mère, sa tremblante féale, m'appelèrent auprès

d'eux dans le grand salon du premier étage : un beau salon rempli de portraits et de meubles vieux comme le monde, où l'on ne m'avait que rarement permis d'entrer. Depuis le matin, je marchais de surprise en surprise.

« Je veux que tu te fasses très-beau, » m'avait dit ma mère. Et elle avait placé sur le pied de mon lit mes vêtements de gala. Les occasions solennelles ayant depuis longtemps fait défaut, ils avaient vieilli dans l'oisiveté et la retraite; si bien qu'après les avoir endossés, je me trouvai les poignets et les chevilles à l'air. Ma mère crut devoir en faire respectueusement la remarque devant mon père, qui se contenta de répondre :

« Eh! madame, ce n'est pas le fourreau qui « fait l'épée. »

On m'avait enfermé dans ma chambre. J'y passai toute la matinée, seul, me demandant ce qui allait m'arriver, le nez aplati sur la vitre, suivant de l'œil avec une surprise croissante les carrioles qui se succédaient devant le perron, toutes chargées de grands parents pavoisés. Il en était venu de Charolles en Charolais, de Valognes en Cotentin, voire de Saint-Gaudens en Cominge. Il y avait aussi de grands beaux carrosses à quatre lanternes, contemporains

de Louis XIV pour le moins, qui venaient du voisinage, et dont les marchepieds faisaient entendre en se déployant un bruit sonore et bien rhythmé, tandis que ceux des voitures de louage, poudreux et mal graissés, rechignaient en grinçant lorsque les valets entreprenaient de les abattre. D'où j'étais en faction, l'auvent enguirlandé de vigne vierge masquait la moitié du perron, si bien que je ne voyais que les pieds des visiteurs lorsqu'ils pointaient hors de la voiture. Il y avait des bottes à cœur ornées de glands d'or, des bottes à revers, des mules coquettes emprisonnant des pieds mignons, rosés sous le bas à fines mailles ; ceux-là passaient comme l'éclair. Il y avait des souliers de prunelle assujettis par des cordons croisés, qui se balançaient longtemps dans l'air avant de trouver où se poser ; de larges chaussures à boucles qui faisaient gémir le marchepied et pencher la voiture ; des bas chinés, des bas à coins, des bas à jour, des bas brodés. Les hommes qui venaient à pied portaient le manteau à la *quiroga,* le *balandras* à double collet.....

— Et Babette ?... Ba.....

— Je vais vous la présenter dans quelques secondes. Je ne puis décemment pas vous faire entrer dans la chambre où on l'habille. Sa

coiffure à la Galatée, que l'on achève en ce moment, réclame une attention soutenue ; et c'est à peine si le corsage à demi-gigots, la jupe en fourreau bordée au plus bas de bouillonnés de crêpe, sortent des mains de la faiseuse.

Mon père reçoit son monde sur le perron ; ma mère fait assurément les honneurs du salon.

J'entendais tinter la vaisselle du côté de la salle à manger, et il arrivait jusqu'à moi, par toutes les fissures, des odeurs inconnues, suaves à plaisir, qui montaient de la cuisine et me faisaient venir l'eau à la bouche.

A onze heures, Alain, le valet de chambre de mon père, me délivra, et, sans répondre aux questions dont je l'accablais, me conduisit jusqu'à la porte de gauche du grand salon. Sur le seuil de la porte de droite se tenait Babette.

— Enfin !... s'écrièrent les trois voyageuses.

— Babette, oui, mesdames, Babette escortée de Bernardine, la femme de chambre de sa mère. C'était une bonne grosse fille de trente-cinq ans, crevant de santé, cette Bernardine ; toujours colorée comme s'il gelait à pierres fendre, ferme en chair comme une jeune langouste, austère comme.....

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, laissez

là la suivante et parlez-nous de la maîtresse.

— Soit. Eh bien donc, aussitôt qu'elle me vit, Babette courut à moi, et m'embrassant :

— Tu sais ce qui va se passer ? me dit-elle.

— Non ; de quoi s'agit-il ?

— On va nous marier.

— Nous marier !... tout à fait ?

— Comme on se marie, enfin. C'est moi qui suis contente ! » Et elle se mit à battre des mains en bondissant sur place.

Elle n'en put dire davantage, parce que Alain, d'une part, et Bernardine, de l'autre, nous prirent par les épaules et nous séparèrent. Puis on ouvrit à deux battants les deux portes qui nous faisaient face, et l'on nous poussa en même temps dans le salon.

Ce que j'aperçus était tellement imposant que je crus à une vision et faillis perdre la tête. Je me retournai, effaré, décidé de prendre mes jambes à mon cou jusqu'au plus profond du jardin ; mais je vis que les issues étaient gardées et je demeurai immobile.

Ce n'était pas la pensée d'épouser Babette, assurément, qui me troublait de la sorte ; la chère fille ! je l'eusse épousée plutôt dix fois qu'une si l'on avait bien voulu me faire grâce du cérémonial.

« Ici, tout de suite !... Agénor... avancez... Avancez donc !... dit mon père que ma gaucherie scandalisait. Où va-t-il, cet animal-là ? Ne voyez-vous pas qu'une chaise a été placée là pour vous ?... Là... là... à gauche. Bon !... le voilà assis sur les genoux du curé ! »

J'errai pendant quelques minutes à l'aventure dans le salon de mes aïeux, cent fois plus inextricable que la forêt de Dodone.

Ma mère me suivait des yeux avec anxiété ; poussée par son cœur à se lever et à me venir en aide, clouée sur son siége par le regard autoritaire de son seigneur et maître.

Et pendant que je tergiversais de la sorte, Babette avait gracieusement fait le tour de l'assistance, adressant à chacun la révérence qui lui revenait, et pas une autre ; puis, elle s'était assise, calme et recueillie, ses petits pieds posés sur le bâton de sa chaise, faute de pouvoir, de si haut, les poser sur le plancher.

Une fois en place, j'entrevis au milieu d'un nuage, qui ne se dissipa que lentement, les soixante-huit invités de mon père symétriquement installés, et leurs cent trente-six yeux braqués sur moi ; au milieu du cercle, une table ; derrière la table, un notaire ; devant le notaire, un contrat ; à droite du contrat, un

encrier ; à gauche, un verre d'eau qui me parut sucré et me faisait envie.

La noce attentive, rangée autour du notaire et des futurs, formait un anneau dont mon père était l'étincelant chaton : juché sur un fauteuil vraiment seigneurial, serti d'un côté par ma mère et de l'autre par ma future belle-maman.

Jamais je n'avais vu tant de merveilles.

Nos grands parents, nos vieux amis avaient fait des frais de toilette. Chaque province recevant les modes longtemps après leur éclosion et au gré de circonstances infinies, triant sur le volet les excentricités parisiennes, résistant à celles-ci, modifiant celles-là, travertissant les unes, interprétant mal les autres, je me trouvai avoir devant les yeux le plus étrange amalgame qui se pût voir d'élégances attardées.

Mon père surtout m'imposait avec son uniforme d'enseigne des gendarmes-dauphin, qu'il avait exhumé pour la circonstance. On eût dit qu'il venait de glisser de la muraille sur laquelle nos aïeux nous contemplaient, tous pendus côte à côte au bout de longues cordes dont le clou touchait la frise.

Que ma belle-mère avait bon air sous sa coiffure à la girafe, dont sept peignes... pas un de plus, pas un de moins !... soutenaient

l'échafaudage ingénieux et coquet! Il en fallait deux pour assujettir les mèches folles qui serpentaient autour de ses oreilles; deux pour maintenir les boucles vaporeuses qui se jouaient sur son front; le cinquième mordait près de la nuque le chignon naissant, qu'un sixième fixait sur l'occiput. Le septième, enfin, le peigne de parade, orné de camées de Rome aux profils anguleux, se jouait dans les méandres audacieux de sa crête capillaire, toute parsemée de chrysanthèmes et de renoncules.

Je vois encore le chaperon de velours noir garni d'épis d'acier de ma tante Élodie, et son spencer de velours épinglé agrémenté de crépons bouillonnés à la Robin des bois. Près d'elle est ma cousine, ma gentille cousine Octavie, le front ceint d'une couronne à la Terpsichore.

Le bon sourire de ma marraine m'encourage et me soutient. Elle porte le turban à la moabite; son corsage lamé à la scapulaire fait valoir les détails imposants de son torse plantureux. Ses deux filles sont assises à ses côtés. Léocadie, mutine et folâtre, porte la coiffure à la neige immortalisée par Mme Pradher. Le flou de ses cheveux blonds accroît le feu de ses yeux noirs. Athénaïs, plus imposante, a adopté la

toque à la Véronèse et le cache-folie. Sa jupe est ornée de volants posés à la fille d'honneur. Elle a jeté sur le dossier de sa chaise un vitchoura, dont le temps incertain peut rendre le secours précieux.

C'est partout un pêle-mêle de bonnets à coques et à papillons, de coiffures à la folle, de turbans à la Staël, de bibis, de chapeaux de paille blanche ornés d'une demi-marmotte nouée sous le menton, de perruques à la Bérénice. Voici des douillettes puce de 1785, des polonaises à brandebourgs de 1812, des chapeaux à la glaneuse de 1806, des capotes à l'enfant, des titus et des frisons en Lantin de 1803.

Ma future grand'mère, la douairière de Pré-en-Paille, n'a abdiqué ni la poudre ni les mouches. Elle porte les cheveux à la Cagliostro, souvenir de 1787; son caraco à vertugadin est couleur vive-bergère, vert-pomme rayé de blanc. Ses épaules, encore fort présentables, s'abritent sous une médicis montée à la bienséance, et ses mains, gantées de mitaines, jouent avec son manchon d'agitation-momentanée.

Les ridicules à fermoirs d'acier sont en majorité, gonflés par le drageoir, le mouchoir, les besicles et le livre de messe.

Si leur tenue est non moins bigarrée que celle des femmes, il est un point, du moins, sur lequel tous les hommes sont d'accord. Exaltés par leur patriotisme, décidés à ne laisser échapper aucune occasion de protester contre cette époque moustachue pendant laquelle l'ogre de Corse a usurpé le trône, tous se sont rasés au plus près de la peau.

Les plus âgés portent encore le catogan, la petite queue, la bourse ou l'oiseau-royal; les plus jeunes ont adopté la coiffure à la victime.

Le pantalon collant est en minorité. La culotte eau du Nil ou queue de serin, gantée juste et bien tendue, l'emporte encore. Voici les habits au collet haut, vert-dragon, couleur boue de Paris ou suie de Londres, égayés par une garniture de métal; les fracs carrés à double rang de boutons d'acier, les habits en gragrame à mille points. Les transparents rouge vif ou bleu céleste tracent autour du cœur des gilets blancs de gais lisérés.

Il semble qu'au milieu d'un nuage de poudre à l'iris, Léonard, le coiffeur académique, et Mlle Bertin, si chère à Marie-Antoinette, ont passé par là.

Et pendant ce temps, semblables à de gigantesques papillons classés et étiquetés, nos aïeux

desséchés étalent sur leurs toiles sombres, qu'égayent des blasons, leurs armures faussées sous les coups, leurs pourpoints tailladés, leurs doctes robes fourrées d'hermine, leurs atours fanés.....

— Et Babette, monsieur... et Babette?

— Babette avait conquis tous les suffrages. Il n'était bruit que de sa façon de danser, de chanter et de jouer de l'épinette. Elle se tint immobile, sans paraître comprendre les éloges qui de tous les côtés couraient vers elle. Lorsque mon père se leva pour prendre la parole, elle dressa la tête, fixa sur lui ses grands yeux clairs, et s'installa au plus profond de sa chaise, attentive et recueillie, comme s'il se fût agi d'entendre Bossuet, Fléchier ou Bourdaloue prononcer un discours inédit sur les conséquences de la Révolution française.

Le fait est que les paroles qui jaillirent des lèvres de mon père sur l'assemblée, pour n'être pas sorties du moule académique, n'en furent pas moins du plus haut intérêt.

J'appris que certaines convenances de famille et de bon voisinage, énumérées au contrat, et d'ailleurs secondées par le penchant mutuel et irrésistible qui nous poussait Babette et moi, dans les bras l'un de l'autre, avaient décidé les

Pré-en-Paille et les Valsabré, desquels nous sortions, à nous unir indissolublement. J'appris ainsi les doux sentiments de ma future et ceux que je ressentais pour elle. Qui sait si jamais je les eusse soupçonnés sans cela ? Je me tins la chose pour dite et regardai Babette d'un petit air fripon qui lui fit baisser le regard.

Il fut longuement question de douaires, d'avantages, d'apports, d'espérances, d'usufruit, toutes choses plus ennuyeuses les unes que les autres, pendant l'énumération desquelles je dévorai des yeux ma future épouse, du bout pointu de ses mules de taffetas blanc jusqu'à la cime de ses fins cheveux blonds.

Après que mon père eut adressé les compliments d'usage aux deux familles et à nos amis assemblés, il se tourna vers le notaire, fit deux pas en avant et dit :

« Et maintenant, monsieur le tabellion, rien ne nous empêche plus de procéder à la signature du contrat. »

Le notaire se leva, tremblant et pâle.

C'était un petit homme timide, tout de noir habillé, cravaté de blanc, culotté de satin, chaussé de bas de soie et de souliers à boucles. Il portait sur les nerfs de mon père, sans que celui-ci sût positivement pourquoi. Je me suis

toujours imaginé que ses yeux ronds, bleus, blancs et rouges, comme deux cocardes révolutionnaires, y étaient pour quelque chose.

Le notaire se leva, tremblant et pâle.

Les assistants, à demi sortis de leurs siéges, se disposaient à se congratuler mutuellement, lorsqu'il fit un geste qui interrompit le mouvement général.

« Pardon!... » dit-il.

Et chacun retomba assis, hors mon père qui, fronçant le sourcil, proféra un :

« Qu'est-ce qu'il y a, maître Gloriette ?

— Il y a, monsieur le marquis, que je dois... à mon corps défendant... et avec tout le respect qui vous est dû, vous rappeler l'article 144 du Code civil, décrété le 17 et promulgué le 27 mars 1803.

— Mil huit cent trois, monsieur le tabellion, est une date malséante.

— Cependant.....

— Il n'y a pas de « cependant ». Si quelques Français, fous ou criminels, encouragés par la faiblesse du roi, se sont plu, de 1780 à 1814, à bouleverser notre pays, il ne s'ensuit pas que les honnêtes gens, qui n'ont cessé de protester par leurs actes et leurs discours, doivent subir les conséquences de ces déportements.

L'ordre et la justice sont rentrés en France avec les Bourbons; vous paraissez l'oublier, maître Gloriette.

— Pouvez-vous croire... monsieur le marquis ?...

— Cette période, néfaste à laquelle appartient l'année 1803, est nulle et non avenue. Ce qui a été décrété et promulgué ne nous concerne pas et ne saurait nous régir. Nous nous en tenons au code de Louis XV, aux lois et ordonnances de 1667 pour la procédure civile. Aucune autorité légale ne les a, que je sache, abrogés. Veuillez donc procéder, sans plus de retard, à la signature du contrat, comme j'ai dit.

— Je vous ferai humblement remarquer, monsieur le marquis, que notre glorieux roi Louis XVIII s'est incliné devant nos codes, et que...

— Tant que Sa Majesté ne me l'aura pas dit à moi-même, monsieur, vous me permettrez de n'en rien croire. Vous refusez de procéder, à ce que je vois ?

— Pas tout à fait, monsieur le marquis, pas tout à fait. »

Ma future belle-mère prit alors la parole.

« Je ne serais pas fâchée d'entendre ce fameux article 144 que nous oppose maître Gloriette.

— A quoi bon?... Puisque je vous dis.....

— Pardon, mon cher marquis, mais les conséquences d'un mariage rompu, après un commencement de... pratique, sont des plus graves pour une fille, et vous trouverez bon que je m'en préoccupe.

— C'est manquer de dignité, pardonnez-moi de vous le dire, baronne.

— C'est faire preuve de prudence, marquis, que d'aller au fond des choses.

— Allons!... maître Gloriette, puisque la baronne le veut absolument, lisez-lui l'article... Comment avez-vous dit?

— L'article 144 du Code civil.

— Vous voudrez bien, mes chers conviés, m'excuser si j'écoute assis et couvert la lecture de cet article inique inspiré par le vampire d'Ajaccio. »

Tous les assistants, par une pantomime expressive, approuvèrent les susceptibilités de mon père et s'empressèrent de suivre son exemple, pendant que le notaire feuilletait le Code.

C'était à qui affecterait la désinvolture la plus dégagée. Les hommes s'assirent sur le bord de leur siége, le dos sur les coussins, les jambes croisées, la cheville sur le genou ou le pied

ballant. Ceux-ci tambourinaient du bout des ongles « *Vive Henri IV* », sur les bras de leur fauteuil ; ceux-là sifflotaient entre leurs dents « *Charmante Gabrielle* », les yeux fixés sur le plafond. Les dames affectaient de causer avec leurs voisines, baissant les yeux, fronçant les lèvres, comme si l'on eût proféré devant elles quelque hérésie qualifiée.

Maître Gloriette, intimidé, lut d'une voix tremblante la 144e incongruité du Code civil :

« L'homme avant dix-huit ans révolus, la « femme avant quinze ans révolus, ne peuvent « contracter mariage. »

Le notaire s'arrêta pour respirer et regarda par-dessus ses lunettes ma belle-mère qui, seule, l'écoutait attentivement.

« Est-ce tout ? demanda la bonne dame.

— Nous avons aussi l'article 145, qu'il serait bon de lire. »

Mon père, qui avait fait un mouvement, reprit sa pose première, de profil dans son fauteuil, le dos tourné du côté de l'officier civil, tandis que les assistants reprenaient en sourdine leur sérénade un instant interrompue.

« Article 145, reprit maître Gloriette, après avoir toussé à plusieurs reprises, pour dissimuler son émotion et donner le change à

ses auditeurs; — article 145 : Néanmoins... »

Les invités, sans cesser leurs murmures, en baissèrent toutefois le ton, intrigués par le correctif du Code civil.

« Néanmoins, — reprit le notaire en soulignant le mot qui lui valait un peu d'attention, — il est loisible au roi d'accorder des dispenses d'âge pour des motifs graves. »

Le silence s'étant rétabli, maître Gloriette ravi crut pouvoir ajouter :

« L'arrêté du 20 prairial an XI porte que.....

— Eh ! là, là, là !... monsieur le tabellion, reprit mon père sans changer de pose, cessez de nous écorcher les oreilles avec ce patois « Prairial... An XI... » Vous y mettez de la férocité, ma parole d'honneur !

— Je n'y reviendrai plus, monsieur le marquis, et je poursuis : « Les dispenses... »

— Veuillez vous en dispenser, dit à haute voix mon père, qui se redressa brusquement, ce qui provoqua un mouvement identique dans l'auditoire. M. le tabellion a cru devoir faire du zèle, afin de pouvoir mieux engraisser, sans doute, le chiffre de ses honoraires. Nous avions causé de tout cela, comme bien vous pensez. J'ai écrit il y a trois semaines déjà à mon émi-

nent ami de Villèle, le ministre éclairé qui, pour le bonheur de la France, préside les conseils de Sa Majesté. Il m'a répondu la lettre que voici et dont je vais vous donner lecture. »

Le cercle des invités se rétrécit pour ne perdre aucune des paroles du grand homme.

« Paris, 2 mars 1825.

« Mon cher ancien collègue,

« J'ai lu votre lettre au roi, hier, après le « Conseil. Sa Majesté n'a pas oublié les services « que depuis plusieurs siècles votre famille a « rendus à la royauté. Elle m'a donné l'ordre « de vous transmettre l'assurance de son bon « vouloir. Il m'est particulièrement agréable « d'avoir été chargé de ce soin.

« Notre gracieux roi a remis séance tenante « au comte de Peyronnet le mémoire que vous « avez joint à votre lettre, pour qu'il ait à l'exa- « miner et à y donner suite. Tout me fait donc « espérer qu'avant huit jours vous recevrez « l'autorisation que vous souhaitez d'obtenir.

« Je serai, pour ma part, fort heureux d'a- « voir pu seconder l'accomplissement d'un de « vos désirs, et je vous prie, mon cher ancien « collègue, en me mettant aux pieds de Mme la

« marquise de Valsabré, de lui dire les vœux « bien sincères que je forme pour le bonheur « de son fils.

« Croyez, etc., etc.....

« *Signé* : De Villèle. »

Une rumeur des plus flatteuses suivit la lecture de cette lettre, chacun s'attribuant à un titre quelconque une part des bons sentiments exprimés par Louis XVIII.

« Vous l'avez entendu, ajouta mon père, qui avez grandi de six pieds : notre gracieux roi a remis séante tenante au comte de Peyronnet... au comte de Peyronnet, ministre de la justice, vous entendez bien ? le mémoire que j'avais joint à ma lettre, pour qu'il ait à l'examiner et à y donner suite. Est-ce clair? « A y donner suite, » a dit le roi.

« Auriez-vous voulu que je doutasse de la parole de mon souverain, contre-signée par mon illustre ami de Villèle? Non, n'est-ce pas ? Ma parole d'honneur!... il semble, à entendre maître Gloriette, que j'ai eu tort de vous convoquer. »

Un orage de protestations, grossi sans nul doute par les vapeurs suavement aromatisées qui montaient de la cuisine, éclata sur la tête

du malheureux tabellion. Lorsque la tempête se fut apaisée, mon père reprit :

« Confiant dans la parole du roi, j'ai préparé le contrat, j'ai prévenu les autorités et la paroisse, je vous ai convoqués, disposant tout pour vous faire fête ; et parce qu'il a plu à Sa Majesté de mettre à me répondre un peu plus de temps qu'il n'avait été dit, voilà maître Gloriette qui regimbe, qui refuse de faire crédit de quelques heures à son roi ! Sommes-nous donc encore sous la Terreur ?... Est-ce la France réhabilitée que nous habitons ou la Transcaucasie ? En vérité, je n'en sais plus rien, tant l'audace de maître Gloriette me renverse. »

L'audace du malheureux notaire n'était rien moins qu'apparente. Le pauvre diable, tremblant de tout son corps, s'adressait aux uns et aux autres, recevait de tous des rebuffades et bégayait des protestations informes qui mouraient sur ses lèvres.

— Et Babette, monsieur... que disait Babette de tout cela ? demanda la dame au voile épais.

— Babette, qui ne perdait jamais la tête, et que ces interminables pourparlers ennuyaient, Babette, qui avait, pour le moins, mille choses à me dire, Babette, aussi active que résolue, Babette avait saisi la balle au bond.

Tous les assistants en extase, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, écoutaient la lecture que leur faisait mon père. Babette me fit signe de la suivre, et, pendant quelques instants, dans l'embrasure profonde de la fenêtre la plus éloignée, perdus dans les plis épais des longs rideaux de lampas, nous avons pu nous isoler, être, enfin, un peu l'un à l'autre.

« Tu es content de m'épouser, n'est-ce pas ?

— Bien heureux, Babette !

— A la bonne heure ! Tu me le prouveras toute la vie ?

— Pour le moins.

— Il va falloir commencer tout de suite.

— Je suis prêt, Babette.

— Sans en avoir l'air, j'ai écouté ton papa et ma maman qui se mettaient d'accord au sujet de notre mariage. Ils ont décidé que je retournerais demain au couvent, et que j'y passerais deux ans.

— Deux ans ! Qu'est-ce que je ferai pendant tout ce temps-là ?

— Moi, je ne veux pas y aller, au couvent, tu sais ! Maman a dit que je n'étais pas mûre pour le mariage. Ce sont des idées qu'elle se fait. Je suis bien plus mûre qu'elle ne le croit. Tu ne veux pas que je m'en aille, n'est-ce pas ?

— Je ne veux plus jamais te quitter.

— Nous nous amuserons bien ensemble, tu verras. Je sais jouer avec les garçons, moi. Les filles, les trois quarts du temps, c'est bête comme tout, avec leurs poupées. J'aime bien mieux des petits enfants tout vrais. Nous en aurons, n'est-ce pas ?

— Tant que tu en voudras.

— J'en veux un tout de suite.

— Garçon ou fille ?

— Nous causerons de cela cette nuit; car tu passeras la nuit avec moi, n'est-ce pas ?

— Puisque nous sommes mariés !...

— Et nous aurons un enfant avant dimanche ?

— Je t'en chercherai un bien gentil.

— Brun.

— Comme toi.

— Avec des yeux bleus comme les tiens. Je lui donnerai ce que j'ai de mieux et toi de même.

— Oui, mais... où les trouve-t-on, les enfants ?

— On nous le dira en nous mariant.

— Je le demanderai au maire.

— Ou au curé. Ça ne doit pas être difficile à se procurer; tout le monde en a, même les plus bêtes.

— Et les plus pauvres.

— Sais-tu ce dont j'ai peur ?

— Non. De quoi ?

— Ce soir, on nous enfermera ; tu verras.

— Quelle idée !

— C'est que cela ne ferait pas du tout mon affaire.

— Ni moi la mienne

— Si tu voulais...

— Quoi donc ?

— Sauter un brin. Ta fenêtre n'est pas si loin de terre qu'on n'y arrive d'un bond.

— Oui, mais... après ?

— Moi, je sais bien où il y a une échelle.

— Dans le hangar.

— Et je l'ai soulevée pour voir. Elle n'est pas lourde, tu peux la porter.

— La porter... où ?

— Sous ma fenêtre, donc ! C'est drôle comme les garçons sont toujours en retard. C'est bien plutôt toi qui n'es pas mûr. J'ouvrirai ma fenêtre et tu monteras.

— Ah !... je comprends.

— C'est bien heureux.

— Qu'est-ce que tu veux que j'apporte pour nous amuser ?

— Rien.

— Tu as ce qu'il faut ?

— Je crois bien que oui.

— Et Babette ? Où est Babette ? s'écria ma belle-mère stupéfaite, après avoir constaté la disparition de sa fille.

— Me voilà, madame, dit mon innocente fiancée en sortant de sa cachette.

— Venez donc ici. Pourquoi vous en aller aussi loin ?

— Pour ne pas entendre ce que vous dites, madame.

— Quelle idée !

— Chaque fois que vous avez voulu causer, tous ces jours derniers, vous m'avez envoyée coucher... ou vous m'avez fait sortir... ou vous avez parlé bas; alors, moi, j'ai cru...

— En voilà assez. Revenez ici. »

Et Babette se rassit sur sa chaise haute, les pieds ballants, les mains jointes, la tête droite et les yeux baissés.

Pendant que nous causions dans l'embrasure de la croisée, l'orage s'apaisait autour de maître Gloriette, si bien que nous ne vîmes plus au retour que des visages souriants. Il avait été décidé que, jusqu'à l'arrivée indubitable des dispenses que rédigeait le garde des sceaux pour les présenter à la signature du roi, la

lettre du comte de Villèle demeurerait annexée au contrat.

Mon père, toujours imposant, parcourait les groupes, allait de l'un à l'autre, recevant de ses invités six compliments pour un.

Ma bonne et respectable mère, piteuse comme une veilleuse en plein soleil, apparaissait à peine, absorbée par la fulgurante individualité de son seigneur. Astre de dixième grandeur, elle gravitait, timide, dans les parages lointains dédaignés de son époux, recevant les félicitations des petites gens avec des « Vous êtes mille fois trop bons... Je vous suis bien obligée. » Si quelque gros bonnet consciencieux lui faisait la révérence, il fallait voir tout le mal que se donnait la pauvre femme pour se faire bien petite, bien humble. Elle jetait alors du côté de mon père un regard anxieux et suppliant qui semblait lui dire : « Ce salut vous revient, mon maître. »

Nous allions, enfin, signer le contrat.

Ceux qui ont vu maître Gloriette dans cet instant solennel, ne l'ont jamais oublié. La transfiguration était complète. Le petit homme timide, piteux, indécis, prompt à courber l'échine, avait fait place au plus imposant des officiers civils. Sa tête, qu'il tenait haute, son

regard étincelant, ses narines frémissantes, son torse développé entre ses bras arqués, comme un O majuscule entre deux parenthèses, tout, jusqu'à son sourire béat, proclamait combien il avait conscience et de ses mérites, et de l'importance de ses fonctions. Il ne recevait plus la lumière, il la projetait.

Sur le fond d'or du nimbe aux fiers rayons qui enchâssait son front, l'on eût pu lire :

Dieu ne puis;
Homme ne daigne;
Notaire suis.

Jamais docteur avide de science, prêt à scruter les profondeurs d'une plaie énigmatique, n'a saisi le scalpel avec plus d'amour que notre tabellion, la plume à barbes blanches. Du bout des doigts il la caresse, la tourne en tous sens avec grâce, en vérifie la pointe, la place perpendiculairement entre le jour et lui, afin de déduire, du degré de sa transparence, son plus ou moins de flexibilité; puis, pour s'assurer qu'elle est fendue à point, il en appuie doucement le bec sur le pouce de sa main sénestre.

Un scrupule le prend, et, s'adressant à mon père qui vient de s'approcher de la table :

« Comment les aime monsieur le marquis?

demanda-t-il en montrant l'objet de ses sollicitudes.

— Dures!... répond l'ancien enseigne des gendarmes-dauphin.

— Dures, répète le tabellion; je vais donc y veiller. »

Il puise dans son gousset un canif d'ivoire et, pour mettre la lame à l'épreuve, s'enlève auprès de l'ongle un copeau de chair morte. Satisfait, il donne au bec de la plume une rigidité nouvelle, avec la grâce d'un virtuose qui se joue des difficultés.

« Êtes-vous prêt? lui demande mon père.

— Je suis entièrement aux ordres de monsieur le marquis. »

Le contrat est là, sur la table, un beau contrat tout neuf, où la ronde et la bâtarde alternent à plaisir, orné sur chaque folio de timbres secs et humides, de paraphes aux méandres capricieux qui lui prêtent une allure de firman, un bon gros contrat bourré de clauses restrictives longuement débattues, comme en contiennent les traités de commerce et les déclarations de guerre.

Le cercle s'épaissit autour de la table.

Me Gloriette, après avoir battu dans le vide un trémolo destiné à faire retomber les plis

souples de sa manchette, grave et cependant souriant, éleva perpendiculairement la plume sacrée à la hauteur de son front, et, me cherchant du regard, dit simplement :

« Le futur... »

Mon père, qui avait déjà tendu la main, demeura stupéfait.

« Vous n'allez pas, je pense, faire signer ce bambin avant sa mère et moi ?

— L'usage l'exige, monsieur le marquis.

— L'usage n'a pas le sens commun, s'il a décidé cela.

— Le jour de leur mariage, les conjoints prennent partout le pas.

— Vous m'avouerez qu'il est un peu fort que mon fils, qui est venu au monde au gré de mon bon plaisir, qui se marie parce que je l'ai décidé, me prime en quelque endroit que ce soit. Enfin !... je ferai encore ce sacrifice. Approchez ! me dit mon père qui, m'ayant saisi brusquement par l'oreille, m'amena devant le contrat. Signez ça et ne faites pas de pâté. »

Je m'avançai tout troublé, l'oreille chaude, le coude gauche en l'air, un nuage devant les yeux, et pris en tremblant la plume que me tendait Me Gloriette. Le malheur voulut qu'elle glissât de mes doigts. Je la ramassai à tâtons et

la trempai... souvenir épouvantable!... et la trempai à l'envers dans l'encrier.

Me Gloriette poussa un gémissement qui me glaça des pieds à la tête.

« Ah !... voilà un grand malheur ! » dit-il.

Et je vis les cent trente-six yeux de nos soixante-huit invités démesurément ouverts, fixés sur le contrat ; et je vis sur le contrat une balafre longue et noire qu'y avait imprimée la barbe de la plume souillée d'encre ; et je vis mon père, blême de colère, qui se disposait à me fustiger ; et ma mère en larmes, et Babette qui étouffait une envie de rire, ce dont je fus scandalisé.

J'essayai de fuir ; mon père me retint.

« Puisque vous n'avez pas l'intuition des belles manières, monsieur, me dit-il, puisque les bons exemples que vous avez eus constamment sous les yeux ne vous ont servi de rien... »

J'aurais voulu faire remarquer à mon père qu'il ne m'avait fourni personnellement aucun exemple matrimonial propre à m'éclairer dans l'espèce, mais il ne laissa entre ses paroles aucune place où je pusse insinuer un mot.

« Puisqu'il faut vous apprendre les règles les plus élémentaires de la bienséance, Me Gloriette va vous indiquer les bases essentielles du

cérémonial en matière de contrat ; cela vous servira la prochaine fois. »

Après s'être incliné devant mon père et s'être redressé devant moi, Me Gloriette me dit :

« Si, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — vous vous trouvez en passe de convoler, vous voudrez bien, monsieur le comte, lorsque le notaire vous priera d'approcher, vous lever et saluer votre fiancée, comme pour lui demander son approbation. Tout dans votre tenue devra indiquer une respectueuse anxiété. On vous répondra par un sourire voilé qui vous comblera de joie... sans trop modifier votre allure, toutefois. Vous signerez.....

— Plus proprement que vous venez de le faire, ajouta mon père en me montrant le corps du délit. »

Le tabellion poussa un gros soupir et reprit :

« Et vous offrirez ensuite la plume à la future, en lui faisant la révérence.

— Comme cela, ajouta mon père qui, voulant joindre l'exemple au précepte, fit trois pas en arrière pour prendre du champ : un... deux... et trois. »

Ce mouvement de recul, absolument inattendu, eut de désastreux effets dans la foule des invités, paralysée par l'émotion. Mais, qui eût

songé à se plaindre ? La douairière de Pré-en-Paille se pâmait d'aise.

« Ma chère, disait-elle à ma mère, muette d'admiration, on ne salue plus comme cela. Le marquis est le dernier gentilhomme qui sache accommoder une révérence. Vestris avait peut-être plus de délicatesse... mais il avait moins de majesté. Et puis c'était un croquant. Je n'ai rien vu de pareil depuis certain soir de 1748... j'avais douze ans, et je m'en souviens comme d'hier, Maurice de Saxe vint à la cour prendre congé du roi. C'était après la paix d'Aix-la-Chapelle, vous savez ?

« Le Turenne du siècle de Louis XV », comme l'appelait le grand Frédéric, avait alors cinquante-deux ans. Quel cavalier accompli, ma chère ! Deux fois il m'a tapé sur les joues dans la soirée. La première fois il a dit : « Voilà une petite qui a des yeux à endiabler un évêque... » et la seconde fois... la seconde fois... si j'ai bonne mémoire, il a dit exactement la même chose. Ce sont de ces souvenirs qui aident à supporter la vieillesse. Maurice se retirait à Chambord, dont Louis le Bien-Aimé venait de lui donner la jouissance avec revenu de quarante mille livres. Lorsqu'il entra, il se fit dans l'assemblée un silence vraiment imposant.

« Le héros de Fontenoy s'avança d'un pas égal, faisant tinter le parquet sous ses bottes éperonnées. Lorsqu'il eut atteint la place voulue, il fit une révérence mi-partie française par l'élégance, mi-partie scandinave par la hardiesse, qui enleva tous les suffrages. Certes, le maréchal de Lœwendal s'y connaissait ! Il avait vu Maurice au feu à plus de vingt reprises, et l'aimait plus qu'homme de France, ce qui n'empêche pas que je lui ai entendu dire ce soir-là au duc de Richelieu, auprès duquel j'étais placée : « Je « ne sais vraiment pas ce qui m'a le plus émer- « veillé : le courage du comte de Saxe à Mittau, « lorsqu'il a mis en fuite les huit cents pandours « de Menzikoff, ou sa honne grâce de ce soir, « lorsqu'il a salué le roi. » Ce n'était pas un compliment banal, cela, j'espère !... Eh bien, ma chère, votre mari vient de me rappeler Maurice de Saxe. »

— Et Babette, monsieur ? et Babette ?... demandâmes-nous en chœur.

— Babette seule avait conservé tout son sang-froid. Sa démonstration achevée, mon père se tourna vers elle :

« Et maintenant, lui dit-il, à vous de signer, petite, et dépêchons-nous, ou le dîner ne sera plus mangeable. »

La chère enfant s'avança, sans aplomb ni embarras. Elle fit à ses grands parents une révérence collective du meilleur goût, qu'accompagna un regard circulaire, comme si elle eût voulu faire participer l'assemblée tout entière à cette marque de déférence. Après avoir exécuté une volte des plus gracieuses, elle s'approcha de la table et salua des yeux le tabellion souriant. Celui-ci mit le doigt sur une place immaculée voisine de mon scandaleux paraphe.

« Ici, mademoiselle, ici ; et prenez garde de vous salir. »

Cette phrase fut accompagnée d'un regard de reproche à mon adresse, et qui m'impressionna fort peu. Mon attention tout entière était captivée par Babette, plus mignonne, plus adorable que jamais. Il fallait la voir, attentive, la tête légèrement inclinée, sa petite langue rosée à fleur des lèvres, guider d'une main sûre la plume sur le papier. Elle alterna les pleins et les déliés avec méthode et termina sa signature par un paraphe à main levée qui représentait un oiseau les ailes ouvertes.

Le notaire ébloui poussa un cri d'admiration qui attira autour de la table tous les assistants.

« C'est admirable ! dit-il.

— Cette petite n'a pas sa pareille! s'écrièrent les grands parents.

— Voilà qui me rappelle le seing de mon éminent ami le comte de Villèle, » ajouta mon père.

Et, tendant la main pour saisir la plume, que Babette avait soigneusement posée en travers sur l'encrier :

« A moi de signer! » dit-il.

Me Gloriette pâlit pour la dix-septième fois.

« Je suis vraiment désolé, monsieur le marquis, d'avoir à modérer de nouveau votre légitime impatience.

— Comment!...

— La plume, au gré des traditions, passe des doigts de la future entre ceux de la mère du fiancé.

— Quoi!... ma femme signerait avant moi ?

— Les convenances l'exigent, monsieur le marquis.

— Ta, ta, ta! les convenances! que me chantez-vous là? Ne suis-je plus le chef de la communauté?

— Si fait...

— Le père de mon fils?

— Nul ne se permet d'en douter.

— Suis-je en enfance ?

— Oh ! monsieur le marquis !...

— Alors ! »

Épouvantée à la pensée de prendre le pas sur son seigneur, ma mère confuse, inquiète, adressait de loin au notaire des regards suppliants, des gestes désespérés pour qu'il ne continuât pas d'insister.

« Non... cela ne se doit pas... je n'en ferai rien... murmurait la pauvre femme.

— Vous verrez que je signerai le dernier, continua mon père de fort méchante humeur. Allons, madame, avancez. Puisque les convenances, les traditions et maître Gloriette se sont mis d'accord pour nous faire faire une sottise, signez. »

Et comme ma mère s'en défendait humblement, mon père ajouta :

— Ne va-t-il pas falloir vous prier, maintenant ? Puisque je vous le permets ! »

Ma mère traça sur le contrat d'une main tremblante un petit feston absolument illisible, qui fit rougir mon père quand il le vit. Ne sachant que faire de la plume de discorde, consultant alternativement du regard et son mari et le tabellion, effrayée par la pensée de provoquer un nouveau conflit, la pauvre chère créa-

ture demeurait immobile, plus terrifiée que la femme de Loth.

« La mère de la future, maintenant, » dit Me Gloriette.

Après avoir du geste interrogé mon r e, qui approuva cette transmission avec un sourire amer, l'épouse docile passa la plume à la baronne de Pré-en-Paille.

Ma belle-mère, ne comprenant pas que l'on pût écrire debout, se fit apporter un siége. Une fois installée, elle enleva les bagues qui lui couvraient les doigts jusqu'au milieu de la deuxième phalange, les posa près d'elle et demanda une feuille volante. Après qu'elle eut exécuté deux ou trois paraphes pour se faire la main, elle signa et passant ensuite le contrat à maître Gloriette, lui demanda « si c'était bien comme cela. »

Le tour de mon père était enfin arrivé. Il affecta de ne point le remarquer, et lorsque le notaire, le visage épanoui cette fois, lui dit en lui tendant la plume : « Monsieur le marquis... quand il vous fera plaisir, » il se tourna du côté de l'assemblée et demanda si tout le monde avait signé.

« Votre tour est venu, monsieur le marquis, s'empressa de répondre Me Gloriette.

— Mon tour ?... j'ai un tour ?... Je ne m'en serais pas douté. C'est tout au bas de la page qu'il faut que je signe, sans doute ?

— Non, là, monsieur le marquis; auprès de madame la marquise. »

Mon père prit la plume d'un petit air dégagé qui sentait son gendarme-dauphin d'une lieue, puis, sans regarder le contrat, il vous sabra une signature d'un pouce de haut sur laquelle eût blanchi un paléographe consciencieux. La plume, indignée d'être ainsi rudoyée, lança tout autour du paraphe une pluie d'encre.

« Elle a craché ! murmura le notaire consterné.

— Elle ne vaut plus rien, et cela se conçoit, répondit mon père. Voilà assez longtemps que tout le monde s'en sert. »

Les invités défilèrent devant la table, se passant la plume comme le goupillon à la fin d'un service funèbre, empressés à jeter quelques gouttes d'encre, en façon d'eau bénite, sur notre contrat mort-né.

Ces préliminaires achevés, Allain ouvrit la porte de la salle à manger et lança un « Madame la marquise est servie ! » retentissant, qui mit tout le monde en joie.

Quel spectacle imposant ! Jamais je n'avais

rien vu de pareil. Babette, qui me donnait le bras, s'arrêta sur le seuil, tout éblouie. Les mets disposés en belle vue, savamment échafaudés, agréables à voir, suaves à respirer, fumaient au milieu des fleurs du surtout, dans des plats d'argent magnifiques, offerts par Henri III à Eudes de Taillebourg, marquis de Valsabré, en souvenir de leur évasion de Cracovie.

Les cristaux échangeaient entre eux des rayons couleur d'arc-en-ciel, comme le soleil en peint sur les murs des églises, lorsqu'il traverse les vitraux. Les soixante-huit invités ouvrirent à deux battants leurs yeux et leurs narines, agitant dans le vide leurs mâchoires impatientes. Et cependant, domptés par la bienséance, ils défilèrent deux à deux, assortis de sexe, en bon ordre, placides en apparence, comme, aux temps génésiaques, les préservés, talonnés par la peur, entrèrent dans l'arche diluvienne.

Les murs, ponctués d'écussons blasonnés, aux armes des Valsabré et des Pré-en-Paille, disparaissaient sous les guirlandes. De distance en distance, l'œil se reposait sur des cartouches rehaussés d'inscriptions galantes dont la rédaction avait été exclusivement confiée à maître

Gloriette, maître incontesté en ces matières.

Je me rappelle encore les madrigaux suivants, qui me faisaient face :

Les Grâces, Momus et l'Amour,
Sont bienvenus en ce séjour.

Aux austères vertus qui l'assiégent en foule,
Le sage, de ses jours, consacre la moitié,
Et l'autre doucement s'écoule
Entre les arts, l'hymen et l'amitié.

En amour, au combat, partout, toujours vainqueur,
Valsabré réjouit et les yeux et le cœur.

L'Amour a formé ses appas;
Babette est un parfait modèle,
Et les Grâces font sentinelle
Pour que le Temps n'y touche pas.

Chacun prit la place que son âge ou son rang lui assignait, bien résolu à faire honneur au repas et fête à ses voisins.

Vous avez tort de rire, mesdames, de cet appétit franc et solide dont s'honoraient nos pères. Nous ne mangeons plus, nous picorons des miettes. C'est un grand malheur ! Voyez ce que produisent les flancs appauvris de nos épouses; comptez les gouttelettes qui tombent frelatées de leurs mamelles. Il fallait fumer cette terre fatiguée; faute de l'avoir fait, la di-

sette s'accentue. Faut-il après tout qu'on en pleure ? Ce qui germe a l'oïdium dans le sang, le phylloxera dans la cervelle et le ténia dans le cœur.

Les plus glorieuses époques de notre histoire sont celles où nous avons eu le meilleur appétit. Je ne plaisante pas, vous savez !...

Les bons estomacs font les bons citoyens.

On mangeait pour manger au temps de Charlemagne, et l'on conquérait l'Europe au sortir de table. Les repas étaient courts, la chair plantureuse. Ce fut le temps des fortes ruades, des peuples écharpés après boire, des territoires conquis entre la poire et le fromage ; le temps de Roland, de Gérard de Roussillon, de Turpin, d'Éginhard, le temps des victoires constantes.

Et voyez : sous Louis XV, la table n'est plus qu'un prétexte. Les bonnes pièces de bœuf, les paons, les sangliers, que nos aïeux déchiraient à belles dents, font place à des plats microscopiques, mosaïques ingénieuses plutôt faites pour stimuler l'appétit que pour l'apaiser. C'est pour avoir faim que l'on se met à table. Ce fut le temps des mauvais estomacs, le temps de Soubise et de la bataille de Rosbach.

Notre repas de fiançailles fut servi à la fran-

çaise, selon les traditions du grand siècle. Je doute que le souper de Vaux et la collation de Chantilly, qui coûta la vie au pauvre Vatel, contrôleur de M. le Prince, aient été mieux ordonnés et accomplis.

Mon père avait horreur de ces excentricités culinaires dont le seul mérite consiste à avoir coûté beaucoup d'efforts et nécessité de fortes dépenses.

Je n'oublierai jamais sa colère le jour où il apprit qu'un nommé Verdelet, goinfre berrichon, avait fait la dépense de trois mille carpes, pour en avoir les langues et s'en rassasier..... et que Dufresny, l'arrière-petit-fils de Henri IV et de la Belle Jardinière, l'auteur applaudi des *Adieux des officiers,* de *Attendez-moi sous l'orme,* de l'*Esprit de contradiction* et de trente autres pièces comiques... que Dufresny, dis-je, prodigue à décourager Louis XIV, qui lui voulait du bien, fit servir un jour, chez lui, un maître potage fait de cette espèce de lait que donnent les œufs frais cuits dans leur coque.

« Ce sont des signes de décadence, cela », disait mon père, qui se plaisait à opposer aux prodigalités dégradantes du Bas-Empire le brouet sauveur des Spartiates. Il aimait à citer

Caligula faisant servir au frère de l'empereur Othon deux mille sortes de poissons et sept mille espèces d'oiseaux, un soir qu'il l'avait à souper. Il me racontait que l'hôte dédaigneux du successeur de Tibère fit disposer un plat énorme qu'il appela *le bouclier de Minerve,* et qu'il le fit remplir de foies d'esquilles, de cervelles de paons et de faisans, de langues de phénicoptères et de laites de lamproies.

— Et Babette, monsieur?... Parlez-nous plutôt de Babette.

— Nous allons revenir à elle dans un instant. Héliogabale se nourrissait de préférence de langues de fauvettes et de rossignols.

— De grâce, monsieur, laissez à leurs fourneaux les Romains et les Grecs et parlez-nous de votre mariage! s'écria la dame à la robe gris-poussière, qui sentait le sommeil la gagner.

— Passons, puisque vous le préférez, à notre repas de fiançailles. Le menu m'est resté dans la mémoire. Bien des fois, au collége, où l'on m'a conduit après la catastrophe, je l'ai lu et relu, pour tromper ma douleur. Je vous le donne pour authentique. Il vous en apprendra plus sur la Restauration que tous les pamphlets de P.-L. Courier.

PREMIER SERVICE.

Le potage de santé, garni des légumes de la marmite ;

Et pour relever le potage :

Pâté chaud de queues de bœuf aux navets.

Quatre hors-d'œuvre de cuisine,

qu'il ne faut pas confondre avec les hors-d'œuvre d'office qui se mangent froids et stimulent au lieu de rassasier;

Boudinages d'agneau ;
Tourte au Père Douillet, parfumée d'ail et de coriandre ;
Griblettes de filet de bœuf dans leur jus ;
Savates de veau à la bonne femme.

DEUXIÈME SERVICE.

Quatre entrées.

Têtes d'agneaux au gros sel ;
Filets de bœuf émincés aux concombres.

— Est-ce qu'il y a encore beaucoup de services ? demanda la dame au voile épais.

— Six, madame, six. On mangeait bien dans ce temps-là !

— Aussi avez-vous conquis le Trocadéro ! » reprit en haussant les épaules la dame aux bas de soie bleu de Chine.

Le vieux monsieur, que rien ne déconcertait, reprit :

Les tourtereaux au fenouil ;
Les....

« Manger des tourtereaux! Oh!...

— Un jour de noces!

— Mlle Babette n'a pas touché à toutes ces horreurs-là, je suppose?

— Je vous demande bien pardon!

— La pauvre fille!... Passez le dîner, voulez-vous?

— Soit! J'arriverai donc tout de suite au dessert. »

L'air s'est alourdi. L'animation est telle que l'on a dû ouvrir les fenêtres; et chacun d'écarter les lèvres et d'aspirer à pleins poumons la fraîcheur balsamique qui arrive du parc. De tous côtés, les éclats de rire partent comme des fusées. Les merles et les fauvettes leur répondent, du plus profond des taillis, par des *piriwitt* et des roulades perlées. Les visages sont plus colorés, les yeux sont plus brillants, les allures plus souples, les mouvements plus vifs, les reparties plus promptes. Les conversations se croisent, les bons mots circulent de groupe en groupe... Je les crois un peu gaillards,

car les dames se cachent derrière leur éventail pour les entendre. Au centre de la table, là où trônent les vénérables, on parle encore à voix basse, mais aux places bénies du fin bout, où se sont groupés les plus jeunes, on s'agite, on gesticule, on fredonne, on se démène si bien que les grands parents croient devoir de temps en temps rappeler à l'ordre *les petits,* et chaque fois l'entrain redouble.

Les convives se sont appareillés. On tourne à demi sa chaise du côté de l'interlocuteur préféré. Les dépareillés se bourrent de *darioles,* de *puits d'amour* et de *beignets seringués.* Les jambes s'allongent sous la table ; on s'assied de profil, sur le bord des siéges. La main droite joue avec le couvert devenu inutile, ou caresse le verre à facettes dans lequel on ne puise plus qu'à petites gorgées de quoi se parfumer les lèvres.

Babette trouve la fête longue et me rappelle à voix basse ce dont nous sommes convenus.

Toup à coup mon père se lève et demande la permission de dire un *impromptu* que lui a inspiré le sexe auquel appartiennent Vénus, les Grâces...

« Et Minerve !... » s'écrie le chevalier de Muscatel, qui se lève à demi et adresse à ma

mère, qui devient pourpre, un salut dans lequel la grâce dispute le pas au respect.

On bat des mains. Tous les yeux se fixent sur mon père, auprès duquel maître Gloriette est invité à prendre place.

IMPROMPTU.

Si vous n'aviez eu que quinze ans
Dans ce beau jour...

« Hum !... fait le tabellion, qui s'est rapproché de l'improvisateur et tire la basque de son habit... hum !... monsieur le marquis...

Dans ce beau jour que chacun fête,
Ma main des roses du...

— Ah çà! qu'est-ce que vous avez, maître Gloriette ? s'écrie mon père qui s'est retourné brusquement. Êtes-vous fou de me couper ainsi la parole ?

— Monsieur le marquis, je crois que vous vous êtes trompé d'impromptu.

— Quelle idée !...

— Celui que vous destinez aux dames commence par :

Les Grâces n'étaient point trois sœurs.

— Vous avez, ma foi ! raison. Je n'entends décidément rien aux choses de poésie. Allons,

mon cher poëte, nous sommes entre nous, n'est-ce pas? Eh bien, pour m'éviter quelque nouvelle gaucherie, dites à ces dames mon impromptu. »

Mon père, après avoir reculé son siége, se rassied; maître Gloriette, qui a pris place au premier rang, promène sur l'assemblée des yeux blancs à force de langueur, et dit d'une voix flutée :

AUX DAMES!

« Impromptu inspiré à M. le marquis de Valsabré par la vue des gracieux échantillons du sexe suave et aimable qui entoure cette table, comme le ferait un cadre de fleurs. »

Cet exorde valut au marquis, de la part de toutes les dames, un sourire de remercîment.

Maître Gloriette reprit :

Les Grâces n'étaient point trois sœurs,
Comme l'a dit le bon Homère.
On trouve ainsi beaucoup d'erreurs,
Dans les annales de Cythère.
Certes, Vénus...

Ici, chaque cavalier regarda en souriant tendrement ses voisines.

Maître Gloriette reprit :

Certes, Vénus ici diroit
De chaque belle... « Elle est ma fille ;
Le bon Homère sommeilloit
Quand il a compté ma famille. »

Les bravos retentirent tout autour de la table, avec des transports fébriles, comme il en éclate le soirs de première représentation, lorsque quelque drôlesse, classée parmi les déclassées, détaille devant une salle en rut quelque couplet fortement épicé. Mon père, assassiné d'œillades, de sourires, de compliments, ne savait auquel entendre. Les hommes le remerciaient de s'être fait leur interprète d'une aussi galante façon ; les dames pâmaient, et chacune d'elle, eût-elle quatre-vingts ans, prenait avec reconnaissance un brin du bouquet à Iris. Quant au pauvre auteur de cette pauvre poésie, personne ne faisait attention à lui... si ce n'est mon père, qui lui dit :

« Otez-vous donc de là, Gloriette, vous empêchez ces dames d'approcher. »

Lorsque l'enthousiasme se fut un peu apaisé, les invités répondirent à l'impromptu de leur hôte par des madrigaux assortis.

« Avouez, interrompit la dame au voile épais, que cet usage, dont vous paraissez rire, vaut bien celui que les hommes ont adopté.

— Il est certain, reprit la dame aux bas de soie bleu de Chine, que cet encens qu'on brûlait en l'honneur de nos grand'mères était préférable au tabac que leurs petits-fils nous brûlent sous le nez à la fin du repas.

— Je ne partage pas cet avis, dit en souriant la dame à la robe gris-poussière. Je suis la plupart du temps reconnaissante au cigare de me débarrasser de ces messieurs.

— Et puis, vous fumez...

— Ce qui me permet de retenir les déserteurs lorsqu'ils en valent la peine.

— Connaissez-vous rien de plus écœurant que l'odeur dont ils sont imprégnés au retour ?

— Aussi n'est-ce pas qu'ils s'en aillent qui me désespère, c'est qu'ils reviennent.

— Il est grand temps que je reprenne mon histoire, dit en souriant le vieux monsieur, ou l'espèce humaine tout entière tombera en lambeaux sous vos griffes rosées.

— Continuez.

— Donc, aux madrigaux succédèrent les chansons : de petites grivoiseries trop anodines pour scandaliser les dames, suffisamment égrillardes pour leur permettre de rougir à point, et de se récrier avec grâce. Il fallait voir

tous les éventails battre de l'aile lorsque approchait le vers scabreux.

Et le vieux monsieur se mit à fredonner :

Je voudrais
Qu'il n'y ait
Ni hommes, ni femmes, ni pain, ni vin;
Mais qu'il y eût des filles,
Du raisin, de la farine,
Et j'aurais fait, dès demain,
Des hommes, des femmes, du pain, du vin

— Halte!... monsieur, je vous prie! s'écria la dame au voile épais; en voilà assez.

— Songez que nous n'avons pas d'éventail.

— La chanson est finie, ne craignez rien de plus.

— Comment, c'est tout?

— Absolument. Si vous voulez que je vous explique...

— Non, non, grand merci. Venez-en plutôt à votre première entrevue... en tête-à-tête avec Babette...

— Que de souvenirs vous réveillez, mesdames! Ce n'est pas sans peine qu'elle eut lieu, cette amoureuse rencontre. Au sortir de table, avant le concert... car il y eut un concert...

— Oui, oui... mais n'en parlons pas.

— Avant que l'on eût demandé à la future :

Fleuve du Tage, qu'elle chantait à ravir, ou *le menuet du bœuf,* ou la *troisième gavotte* de Couperin, qu'elle détaillait sur le clavecin à vous transporter en paradis, Mme Bernardine entra qui prit la mariée par la main et l'emmena coucher sans plus de façons. Le cérémonial ne fut pas plus compliqué pour l'époux que pour l'épousée.

« Baisez papa, baisez maman, et en route pour la couchette... » la couchette cellulaire.

Alain procéda comme tous les soirs à ma toilette de nuit. Il me fit faire ma prière, borda mon lit, prit mes habits de gala, les seuls qui fussent dans ma chambre, et, après m'avoir souhaité une bonne nuit, s'éloigna en fermant la porte à double tour. Je demeurai prisonnier, dans l'obscurité, sans autre vêtement que ma chemise.

« Pauvres enfants! s'écrièrent les trois voyageuses on ne peut plus intriguées, comment avez-vous fait? »

La dame à la robe gris-poussière, plus défiante que ses voisines, demanda au vieux monsieur si le tour de clef dont il venait de parler n'était pas une ruse oratoire destinée à esquiver la seule partie intéressante de son interminable récit.

« Ce serait une indignité !

— Un vol.

— Avons nous assez fait preuve de patience !

— Vous en serez récompensées, reprit le vieux monsieur en souriant. Je ne recule jamais devant les choses scabreuses.

— N'exagérez pas la récompense, au moins !... ajouta la dame au voile épais en se blottissant prudemment dans l'ombre.

— J'irai jusqu'où vous voudrez.

— Non pas !... reprit vivement la dame aux bas de soie bleu de Chine, les convenances nous obligeraient à vous arrêter dès le début. Conteur, dites la vérité, toute la vérité...

— Rien que la vérité.

— Puisque vous le désirez, je passe la parole à la plus nue de toutes les déesses. Me voilà donc, comme je vous le disais, prisonnier, dans l'obscurité...

— Et en chemise, nous savons cela ; continuez.

— Puisqu'il faut être sincère, j'avouerai que j'aurais donné gros pour demeurer paisible dans mon lit, plus chaud de minute en minute, et dans la laine duquel je m'incrustais avec volupté. La longueur du repas, le bruit, les lumières, les émotions, tout m'avait cassé bras

et jambes. Jamais, au grand jamais, je n'ai été friand de sommeil comme ce soir-là. J'aurais fait à coup sûr des rêves charmants, à défier toutes les réalités de ma connaissance. Je sentais déjà mes paupières s'alourdir, lorsque le souvenir du dernier regard de Babette me rappela mes devoirs conjugaux. Subitement électrisé, je résolus de m'arracher aux douceurs de la solitude, et, pour combattre le sommeil, je m'assis sur mon lit.

Ma pauvre tête se mit alors à battre la campagne. Les idées se démenaient à tort et à travers dans mon cerveau et y formaient, comme les paillons du kaléidoscope, des combinaisons infinies, qui ne me satisfaisaient pas plus les unes que les autres. Tiraillé à gauche par le désir d'aller rejoindre Babette, tiraillé à droite par le désir de rester là où je me trouvais si bien, honteux à la pensée de ne pas satisfaire le premier et légitime désir de ma femme, épouvanté par les obstacles qu'il me faudrait surmonter, j'étais vraiment fort en peine.

« Rester ici serait incontestablement le plus sage, me disais-je, et pour cela, les raisons ne me faisaient pas défaut. Mes devoirs nouveaux n'ont pas abrogé les anciens, et je dois toujours obéissance à mes père et mère. La nuit est

fraîche, avec cela, et je serai bien avancé quand j'aurai attrapé quelque bon rhume. Et puis, que dirait Babette, si je lui faisais visite dans le costume auquel je suis réduit ? Elle me saurait mauvais gré, et avec raison, d'avoir accompli une pareille aventure, qui deviendrait le prétexte de mille brocards qu'il nous faudrait endurer. Elle m'en voudra cette nuit, mais dès qu'elle saura dans quelle situation je me suis trouvé, elle m'approuvera d'être resté au gîte. Peut-être même dort-elle à poings fermés... c'est si bon de dormir! Voilà qui est décidé : je reste.

« C'est tout de même un grand malheur qu'elle ne puisse pas venir me rejoindre; car elle est gentille et mignonne, Babette... ma Babette! Certes, dégringoler un étage, et en escalader un autre, ce serait peu payer le plaisir de passer la nuit auprès d'elle. Car c'est un droit que j'ai maintenant; plus qu'un droit : un devoir. La belle chose que le mariage... quand on peut le pratiquer à l'aise!

« Après tout, j'ai le temps de réfléchir. Nos soixante-huit invités n'ont pas encore quitté la place et Babette ne m'attend pas sitôt. Si je trouvais le moyen d'aller la rejoindre, je serais un grand sot de n'en pas profiter. Je ne sais pas

pourquoi, mais il me semble que nous nous amuserions bien ensemble. »

Ces belles résolutions n'étaient que de courte durée, et j'allais définitivement glisser entre mes draps, le cœur plein de reconnaissance pour la Providence qui me retirait les moyens de courir au rendez-vous, lorsque mon attention fut attirée par des lueurs qui traversaient ma chambre à intervalles inégaux. Zébrées par l'ombre des persiennes, de longues traînées lumineuses tournaient sur le plafond, autour de l'axe de la fenêtre, comme les feuilles d'un éventail que l'on referme. Des voix confuses bourdonnaient par instant, tantôt gaies, tantôt graves; des pas faisaient grincer le sable des allées; puis, avec l'ombre revenue, recommençait le silence. Je me levai et m'en fus à la croisée, poussé par la curiosité.

Nos soixante-huit invités avaient commencé leur mouvement de retraite, et je vis passer successivement : maître Gloriette, peu satisfait de sa journée, l'air rogue, précédé d'un clerc qu'il rudoyait, sous prétexte qu'il tenait mal son falot; le vieux marquis de Chanfrein, notre voisin, qui s'en allait trottinant l'amble, appuyé sur Germain, son frère de lait, un serviteur à cheveux blancs, dévoué au

maître depuis la mamelle; puis ma marraine emmitouflée, avec son boa de martre, dont les anneaux velus, trois fois enroulés autour de son cou, lui recouvraient presque entièrement le visage. Léocadie et Athénaïs marchaient à ses côtés, et...

— Et... et... et Babette, monsieur, Babette? n'irez-vous donc jamais la rejoindre?

— Plût au ciel que je le pusse, mesdames, car la chère créature est certainement au paradis, en belle place. Le soir du contrat, j'y étais peut-être moins disposé que je ne le serais à l'heure présente, et cependant je fis des prodiges pour y parvenir.

Après les piétons, les voitures défilèrent entre les châtaigniers de l'avenue, emportant nos invités ensommeillés. Lorsque la portière du dernier carrosse eut grincé, brusquement fermée par le dernier valet de pied, pressé de regagner son gîte, la grille du parc une fois close, Alain s'en vint sur le perron, escorté de deux laquais qui décrochèrent les lanternes. Il jeta lentement autour de lui le coup d'œil final et, trouvant tout en ordre, ferma soigneusement les portes.

Pendant quelques instants encore, entre les branches à demi dépouillées par l'automne, je

vis dans le lointain les falots des piétons se balancer au ras de terre, puis, un peu plus haut, points lumineux égarés dans la nuit, les dernières carrioles glisser sur le grand chemin. Cinq minutes après, tout, au dehors, était ombre et silence; la maison seule bruissait encore.

Les valets allaient et venaient empressés, du lavoir à l'office, portant la vaisselle et la verrerie, qu'Alain pointait avec soin au passage. Je reconnus dans l'escalier le pas pesant de mon père sous lequel criaient les marches. Ma mère, en passant dans le couloir, s'arrêta devant ma porte, et je l'entendis murmurer près du trou de la serrure : « Dors-tu, petiot ? » ce à quoi je crus prudent de répondre affirmativement. Rassurée, la chère femme continua son chemin. Les fenêtres du rez-de-chaussée rentrèrent bientôt dans l'ombre; celles des étages supérieurs brillèrent un instant à leur tour, puis s'éteignirent l'une après l'autre. Lorsque dix heures sonnèrent, partout le silence et l'obscurité avaient repris leurs droits.

« Allons ! me dis-je, il n'y a plus à hésiter ; le moment d'agir est venu. Babette fait sûrement le guet et se prépare à me recevoir. Il serait honteux de ne pas aller la rejoindre. »

Et, comme toujours, avec la résolution, l'ingéniosité se mit d'accord. L'homme déterminé est plein de ressources. La résolution, comme une lueur soudaine, remplit son cerveau de clartés. Je me rappelai fort à propos que dans un placard, au pied de mon lit, ma mère serrait ses ajustements du dimanche. J'avais assez souvent suivi des yeux Bernardine lorsqu'elle mettait de l'ordre dans la bienheureuse armoire pour trouver à tâtons ce dont j'avais besoin. Nous étions alors de même taille, ma mère et moi. Il m'importait peu d'ailleurs d'endosser des vêtements ajustés. Ma seule préoccupation était de respecter les convenances.

Je décrochai donc au hasard une robe que je ne reconnus que plus tard, et que ma mère avait portée pour faire ses visites de noces. Je me sentis un peu confus en l'endossant, je l'avoue, et je l'eusse arrachée comme l'amant de Déjanire fit de la chemise ensanglantée de Nessus, si je ne m'étais pas rappelé que le fils de Thétis, le divin Achille, n'avait pas rougi de porter des vêtements de fille, et Hercule lui-même, de filer la quenouille, pour se faire aimer : l'un de Déidamie, fille de Lycomède, l'autre d'Omphale, reine de Lydie.

Certes, si je n'égalais pas Achille et Hercule,

à mes yeux éblouis Babette surpassait, et de beaucoup, l'implacable Déjanire, la voluptueuse Omphale et la vierge de Scyros.

Je jetai sur mes épaules un châle, que je croisai sur ma poitrine, que je nouai sur mes reins, et me disposai au départ, pieds nus, faute de trouver à tâtons, dans la garde-robe maternelle, chaussure à mon pied.

Je mis au moins vingt minutes à soulever l'espagnolette, à écarter les battants de la croisée, à enlever les crochets qui retenaient les persiennes. Le moindre grincement du fer, le moindre craquement du bois me faisaient venir la sueur aux tempes. Dix fois le visage irrité de mon père m'apparut, plus terrible que celui de Méduse, et me fit rebrousser chemin ; dix fois le doux sourire de Babette me revint en mémoire et chassa l'épouvantable vision. Je résolus de tout affronter.

Il ne fallait pas songer à s'élancer du premier étage. Je l'eusse bien fait, mais le bruit de ma chute aurait certainement appelé aux fenêtres toute la maisonnée. J'attachai donc un de mes draps à la barre d'appui de la croisée, ainsi que l'ont fait depuis les temps les plus reculés tous les prisonniers immortalisés par leur fuite. J'enjambai et me laissai glisser. Je fis ainsi la moitié

du chemin Arrivé au bout du drap, je lâchai.

Pour un sauvage de mon espèce, habitué aux escalades, familiarisé avec les exercices les plus violents, un bond de vingt pieds était peu de chose. Fléchissant sur les jarrets, je touchai terre presque sans secousse et m'élançai dans la direction du hangar dont m'avait parlé Babette. Je sentais mon affection pour elle croître avec les obstacles. Tant il vrai que la tendresse grandit en raison des sacrifices que l'on accomplit, bien plutôt qu'elle n'est la conséquence des sacrifices que l'on a inspirés. Les douleurs que l'on subit pour nous, toujours nous paraissent moindres que celles que nous endurons pour autrui ; c'est pourquoi les secondes engendrent des sentiments ardents que les premières sont impuissantes à faire naître. J'ai connu un brave garçon..... »

Le vieux monsieur allait s'égarer de nouveau, nous crûmes prudent de le rappeler à l'ordre.

« Pour l'amour de Babette, monsieur, laissez votre *brave garçon* à ses sacrifices, s'écria la dame à la robe gris-poussière, et revenez à vos moutons.

— Vous y perdrez des aperçus philosophiques absolument imprévus, madame ; mais j'ai

promis de vous obéir, dussiez-vous en être victime. Je rentre donc sous le hangar que m'a désigné Babette, ou, plutôt, j'en ressors porteur d'une échelle que j'applique sur le mur, non sans peine...

— Et vous entrez chez votre épousée, ajouta la dame au voile épais, qui, craignant quelque digression nouvelle, s'empressa de brusquer le dénoûment.

— Et j'entrai dans la chambre de mon épousée... vous l'avez dit. Je fermai la croisée. Cette pensée surgit avant toute autre dans mon cerveau, tant j'avais froid. Il faisait plus sombre encore chez Babette que chez moi, grâce à deux marronniers centenaires qui, de ce côté, poussaient leurs branches jusqu'à deux pas de la façade, collant leurs feuilles avancées sur les vitres. Je m'étais imaginé, bien que cela n'eût pas le sens commun, que *ma femme* aurait trouvé moyen de conserver de la lumière. Cette obscurité qui, aujourd'hui encore, me ravirait, fut pour moi, naïf et benêt, une déconvenue irrémédiable. Je me demandais, le croiriez-vous ? à quoi nous allions passer notre temps.

J'appelai Babette le plus doucement qu'il me fut possible. Ma voix avait un accent que je ne lui connaissais pas encore ; c'était presque de

la musique. J'attribuai le charme que je lui trouvais au nom que prononçaient mes lèvres.

« Babette... répétai-je de plus en plus ému, es-tu là ? »

Et comme rien ne me répondait, je me dis que, lasse de m'attendre, la pauvre enfant s'était sûrement endormie. J'avançai dans la direction du lit avec précaution, de peur de renverser quelque meuble au passage. Je ne tardai pas à rencontrer la couchette. L'ayant touchée du genou, je demeurai immobile. Un pressentiment vague, indéfinissable, me faisait bouillir le sang dans les veines. Tout criait en moi, sans cependant rien préciser, que j'allais traverser une des heures les plus importantes de ma vie.

« Si le lit était vide ?... » me dis-je épouvanté.

J'eus un moment d'angoisse terrible, que justifiait le silence persistant de tout ce qui m'environnait. J'avançai la main et frôlai la courte-pointe de soie, comme pour lui donner une caresse. Les contours que rencontra ma main me rassurèrent.

Ce qui se passa alors en moi, je renonce à vous le dire. Des mains invisibles, impalpables, dénouèrent le châle qui recouvrait mes épaules, firent tomber à mes pieds la robe dont

je m'étais affublé. Tremblant, je me glissai dans le lit de Babette, avec la conviction que j'agissais dans la plénitude de mes droits.

Je demeurai d'abord sur la marge du lit, à la place froide, n'osant pas bouger, trop oppressé pour prononcer une parole. Comme si j'eusse traversé un courant caressant, je sentis sur mon cou nu le souffle égal de ma voisine. La chaleur de son corps m'attirait en dépit de mes efforts pour demeurer immobile.

J'avançai lentement, lentement la jambe, et fus très-surpris de rencontrer un genou, là où je croyais frôler un pied.

« C'est drôle tout de même, me dis-je, qu'au lit Babette devienne si grande. »

N'y tenant plus, je me retournai brusquement, et me trouvai pris entre deux bras robustes qui m'attirèrent.

« Méchant garçon, dit une voix tremblante que je ne reconnus pas tout d'abord, comme vous mériteriez qu'on vous grondât ! »

Horreur !... j'étais enlacé par Bernardine.

Le vieux monsieur en était là de son récit lorsque la glace d'une des portières s'abaissa à l'improviste. Une tête parut, une main armée d'une pince s'avança :

« Vos billets ? » demanda le chef du train.

Cette apparition nous consterna tous. Furieux d'être ainsi troublés, alors qu'arrivait enfin le moment psychologique tant attendu, nous nous écriâmes à l'unisson :

« Tout à l'heure... tout à l'heure.

— Comment, « tout à l'heure ? »

— Certainement... tout à l'heure. Ne voyez-vous pas que nous sommes occupés ? »

Après un court échange de paroles regrettables :

« Où sommes nous donc ? demanda la dame aux bas de soie bleu de Chine.

— A Lyon.

— Déjà ! »

Et le train s'arrêta.

Les billets donnés, chacun dut grouper en hâte les menus colis éparpillés dans le wagon.

« Et Babette, monsieur ? demanda la dame au voile épais en ajoutant un voile à celui qui la masquait déjà.

— Babette s'était trahie à l'heure du coucher. On l'envoya au couvent le lendemain dès le fin matin. Tandis qu'elle partait pour Nantes, Alain me conduisait à Vannes, au séminaire.

— Et... Bernardine ?...

— Permettez-moi de ne rien ajouter à ce que je vous ai dit d'elle. La pauvre femme aurait quatre-vingt-huit ans, si elle vivait encore. Elle a eu le temps d'expier le péché mignon que l'occasion... et son attachement pour les Pré-en-Paille lui ont fait commettre. Elle avait de grandes qualités. Il est fort heureux vraiment pour nos deux familles que cette brave fille, aussi ingénieuse qu'avenante et dévouée, se soit trouvée à point entre Babette et moi, le soir de ce jour mémorable dont j'ai tenté de vous retracer les péripéties. Le roi n'a pas daigné autoriser notre mariage.

— Recevez tous nos remercîments, monsieur, reprit la dame à la robe gris-poussière prête à mettre pied à terre ; sans vous, nous passions une nuit exécrable.

— Je n'ai pas droit à tant d'éloges, mesdames, et je me déclare votre obligé. Je suis un pauvre candidat à la députation et je me rends dans mon collége électoral pour y subir la grande épreuve. Grâce à vous, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai pu m'exercer, parler de tout, dans tous les sens, me familiariser avec les interruptions, improviser et conduire mon discours de station en station, à heure dite, au point précis où je désirais qu'il aboutît. J'écris,

en outre, à mes heures, dans les journaux bien pensants..... »

Cette révélation eut pour effet de mettre les dames en fuite.

Lorsque le vieux monsieur se trouva seul sur la chaussée avec le jeune homme de Washington :

« La sincérité n'est décidément plus de ce monde, dit-il. Certes, jamais occasion plus belle ne s'est présentée de lui donner libre cours. Personne n'en a profité.

— Comment le savez-vous ?

— Avant de lier cette conversation qui vient de se dénouer, j'avais reconnu deux de nos voyageuses.

C'est l'histoire de leurs amies qui leur a servi de canevas ; j'en mettrais ma main au feu. La dame à la robe gris-poussière s'est mariée à la Guadeloupe avec un brave garçon qu'elle aime et qui la rend parfaitement heureuse. La dame aux bas de soie bleu de Chine habite le boulevard Malesherbes depuis trois ans. Je la vois presque tous les jours de mes fenêtres. Elle a cinq enfants, les plus charmants du monde, et son mari occupe au ministère des travaux publics une importante situation. La dame au voile épais ne me paraît guère plus sincère, et

je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a pas dans mon récit un seul mot qui frise la vérité. Quant à vous.....

— Je me suis mis à l'unisson. Correspondant du *Washington Weekly Gazette*, c'est le plan d'une nouvelle que j'écris en ce moment que je vous ai conté.

— Voilà qui est complet!... Mon cher collègue... votre main.

— De grand cœur.

— La mascarade est éternelle, et personne n'est rien moins que ce qu'il paraît être. Le loup, friand de bonne renommée, pour mieux duper son monde, revêt la toison des agneaux qu'il a égorgés.

— Tandis que l'agneau timide se dissimule sous le pelage de quelque fauve mort d'indigestion.

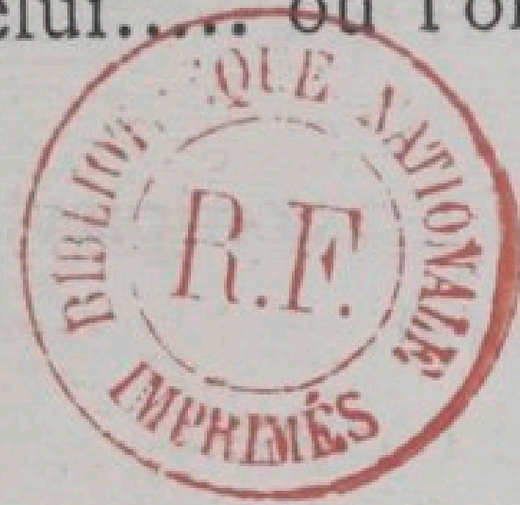
— Qui sait, après tout, s'il ne convient pas de bénir la Providence, toujours prévoyante et chaste, d'avoir jeté quelques feuilles de vigne sur la nudité de nos sentiments?

— Ne critiquons pas trop la vie telle qu'elle paraît être.....

— De peur que Dieu, justement irrité, ne nous inflige le supplice d'assister au spectacle de la vie telle qu'elle est. »

Les deux voyageurs, après s'être salués, se séparèrent.

Ici prend fin ce livre, où tant de choses sérieuses sont plaisamment dites. Pour moi, je crois très-sincèrement que le plus beau soir de la vie est encore celui..... où l'on s'est cru le plus heureux.



FIN.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

TABLE

AVIS AU LECTEUR. 1

I. PREMIER PRÉAMBULE. — Cinq voyageurs, poussés à bout par l'insomnie, en viennent à se faire les confidences les plus intimes. 7

II. Récit que fit la Dame à la robe gris-poussière 15

III. SECOND PRÉAMBULE. — Un Jeune homme de Washington, éperdument amoureux de sa cousine, est sur le point de mourir d'un baiser qu'il n'a pas reçu 49

IV. Récit que fit le Jeune homme de Washington. 51

V. Récit que fit la Dame au voile épais 83

VI. Récit que fit la Dame aux bas de soie bleu de Chine 155

VII. Récit que fit le Vieux Monsieur. 263

726 — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes, 7

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00727455 9